

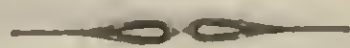
LES AMOURS A LA MODE

OUVRAGES

DE

Madame HERMANCE LESGUILLON.

Qui se trouvent chez CHARLES LE CLERE.



RÊVEUSE, un joli volume in-12.

ROSÉES, un beau volume in-8, orné de gravures et de vignettes anglaises.

RAYONS D'AMOURS, un fort volume in-8.

MIDI DE L'AME, un beau volume in-8.

LES SEPT VERTUS, joli vol. in-12, orné de sept grav.

LAGNY. — Imprimerie de GIROUX et VIALAT.

LES AMOURS A LA MODE

PAR

ANTOINE DILMANS.

1

PARIS,
CHARLES LE CLERE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
LIBRAIRIE DES CABINETS DE LECTURE,
1, Rue des Grands-Augustins.

1843

PRÉFACE.

On a dit que quand les religions tombaient dans le domaine de la poésie, c'était là un symptôme évident de leur décadence et de leur agonie. Il en est, à ce qu'il paraît, de la passion comme des religions; car jamais époque n'a plus parlé de *passions* que la nôtre et n'en a offert, en réalité, moins d'échantillons.

A en croire les poètes et les romanciers, notre France serait une ménagerie de cœurs déchainés, comme des lions dans l'arêne, un sommet de montagne servant de champ de bataille à tous les vents de l'univers, une pépinière de feux d'artifices. — Que sais-je, moi? Alors que je lis ce que l'on nomme des tableaux de la vie réelle, il me semble assister

au supplice de ces esprits que Dante nous représente chassés par un éternel tourbillon.

Or, je vous le demande, qui donc a rencontré une seule passion sur sa route? Les passions sont les enthousiasmes fanatiques des siècles femelles qui ne réfléchissent pas et qui n'ont rien à faire; les passions sont filles de la foi des cœurs ignorans et de la paresse des intelligences. — Et quelle croyance est sortie intacte du grand creuset? quelle époque a été plus affairée que la nôtre, et plus tourmentée du besoin de tout disséquer?

La passion ne trouve à se développer que dans les sociétés mal réglées, où l'individu marche encore dans sa liberté, et peut lancer son cheval au galop, par monts et par vaux, sans s'exposer à faire naufrage contre les murs, les barrières et les fossés destinés à parquer les propriétés, à limiter les droits de Pierre et de Zébédée. — Et quelle liberté avons-nous laissée à l'individu, depuis l'invention des tribunaux, de la police, des gardes-champêtres, du bon ton et des actions en dommages et intérêts? L'individu, absorbé par la masse n'est plus qu'une des pattes de la grande bête. — La volonté et les instincts ont été abolis. — Nous sommes tous réglés comme des machines.

Tandis que les poètes et les romanciers nous redisent leurs histoires frénétiques et nous servent leur ragoût de cœurs déchirés, les journaux, les pamphlétaires, les philosophes et les hommes d'état, se déguisant en Cincinnatus, se bâtissent des tours de Babel, afin de trompeter du haut de ce piédestal leur désintéressement et leur patriotisme. Chacun prend la voix du prophète, pour maudire la corruption. — On parle de l'émancipation de l'humanité, du règne de l'amour et de l'harmonie; il est des sociétés fondées dans le but d'abolir la guerre, en Europe et en mille autres lieux... Chaque parti

surtout, à l'entendre, possède le monopole de l'héroïsme et de la vertu.

Décidément, notre siècle a la manie de galvaniser les morts. J'ai regardé de tous côtés, et je n'ai vu qu'une lutte d'escrocs; une fourmillière de fins matois se hissaient à qui mieux mieux, au-dessus du *mât de cocagne* de la fortune, sans crainte de se salir les doigts. Tandis que la femme parle de pudeur en se laissant violer, l'homme parle d'honneur en vendant sa conscience.

Le poète ne médit des combattans de l'arène que pour faire servir la gloire, qu'il acquiert en les flétrissant, à s'élever jusqu'aux gradins de leur trône; l'opposition ne lapide les pouvoirs dominans que pour leur arracher, à son profit, la faculté de s'engraisser du sang des exploités. Le tribun ne trouve son génie qu'au fond de son envie.

Le règne de la passion et le règne du dévouement ont passé comme celui de la force; à l'heure qu'il est, la société n'a plus qu'un mobile : l'intrigue.

Autrefois, l'enfant élevé dans la conviction qu'il lui était impossible de sortir de sa caste, mettait ses prétentions en harmonie avec le rôle que son père avait joué et qu'il devait jouer lui-même. Satisfait de son sort, trouvant la paix et l'aisance dans sa résignation et l'humilité de ses desirs, il jetait les yeux sur une fille de son rang, et il aimait de toute son âme pour embellir ses loisirs. Mais, maintenant que la révolution, proclamant l'émancipation des masses, a brisé d'un coup de talon les pierres qui scellaient le peuple dans sa tombe; maintenant que les morts se sont réveillés au son de la trompette de l'égalité, toute cette foule, inquiète, mécontente, envieuse, tourmentée du besoin de battre monnaie avec tout ce qui lui tombe sous la main, et de se tailler un manteau royal dans la première guenille qu'elle trouve dans le ruisseau, toute cette foule, dis-je, alléchée par la pensée

qu'elle peut parvenir à tout, s'est ébranlée sous le fouet de l'ambition, comme un troupeau de taureaux sauvages.

Le fils de l'épicier peut devenir ministre. — Jalouser est à l'ordre du jour. — Le plus humble veut sortir de son rang. Le piston de la pompe force toutes les gouttes d'eau à monter.

Et cependant, les professions sont encombrées et la terre semble s'être stérilisée. Mille rivaux se pressent autour du même arbre pour secouer ses branches veuves de leurs fruits. Il n'y a plus rien à glaner, et chacun a la faux à la main. — Il faut bien se ruer l'un sur l'autre. Les méchans volent et tuent ; les bons mentent, et apprennent le métier d'escamoteur ; les impuissans jalousent. — C'est aujourd'hui le festin de Balthazar. — Tandis qu'une main mystérieuse écrit sur la muraille les mots mystérieux, tous les convives ne pensent qu'à boire le vin de l'orgie.

Une telle société n'a pas le temps d'avoir de la conscience et du dévouement. — Il faut d'abord mettre son orgueil à l'abri et satisfaire sa faim. Quand le bonheur s'appelle richesse et dignités, les femmes ne sont plus que des joujoux, l'amour un enfantillage, l'honneur un préjugé, et le patriotisme une arme pour supplanter ses rivaux.

Qu'on n'aille pas croire, pourtant, que je veuille faire le procès de notre siècle ; j'ai constaté un fait : A savoir, que l'intrigue est en ce moment le grand rouage de notre société ; mais je l'ai constaté sans la moindre indignation. Cela est, donc cela doit être ; et je ne crois pas mon époque plus corrompue que toute autre. Je ne vois dans ce qu'on appelle ses vices qu'une nouvelle métamorphose, une nouvelle combinaison des passions éternellement inhérentes à l'humanité. Autrefois, ces passions se traduisaient par la violence, le meurtre, la colère : aujourd'hui que la loi est forte et redoutée, elles se font serpens pour ramper dans l'ombre.

Ce qui fait pleurer tant d'autres comme des fontaines, ce qui leur arrache des cris aussi déchirans que ceux de Rachel, me semble, à moi, une ébullition féconde en résultats, un ferment de progrès. L'ambition met les intelligences en mouvement, et stimule l'esprit d'invention. L'industrie, changée par la concurrence et la jalousie en Robert-Macaire, a centuplé ses forces ; chaque cerveau est un alambic qui distille mille découvertes utiles.

On dit que les systèmes sont les élémens de la force, et que les croyances concentrent les flots du torrent humain. Notre époque, s'écrie-t-on de toutes parts, dépense ses énergies en pure perte, et ressemble à une armée sans général. L'absence d'une idée (générale) le paralyse.

Je ne suis pas de cet avis ; les siècles de foi et d'ordre, loin d'être la destinée de l'humanité, ne sont que des temps d'arrêt, des momens de sommeil, pendant lesquels elle se prépare aux siècles d'anarchie morale. Détruire pour préparer des emplacemens aux constructions de l'avenir, lutter pour conquérir, douter pour découvrir des secrets inconnus au passé : telle est sa loi et sa mission. Tant que le voyageur n'a pas atteint le terme de son voyage, sa tâche est de marcher et de se déchirer les pieds.

Je serais désolé que les moraliseurs, les trembleurs et les préconiseurs du passé, ne se prévalussent des tableaux que j'ai tracés pour me compter au nombre des membres de leur confrérie. Rien ne me semble ridicule comme cette race de sermoneurs, quel nom qu'ils portent. Les hommes ont quelquefois d'étranges prétentions, et débitent leur baume avec un aplomb vraiment fabuleux. Les républicains prêchent le *dévouement* et *l'abnégation*. Les satiriques tonnent contre *l'égoïsme*; les catholiques s'écrient que hors de leur religion il n'y a pas de salut; les utopistes rêvent l'harmonie. — Mora-

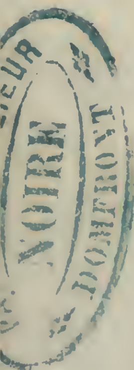
lisez le gouvernement, disent ceux-ci. — Moralisez l'homme, prêchent ceux-là.

Ils veulent repétrir l'humanité; bravo! Quel Dieu ont-ils donc dans leur manche? Une fois pour toutes, acceptez-la telle qu'elle est! Je vous trouve fort bouffons, Messieurs les Xercès, qui flagellez la mer. Les vices de notre temps vous effraient! Y a-t-il donc des vices? Il y a des instincts que rien n'étouffera, et que vous ne réduirez au repos qu'en leur jetant leur pâture. Mal et bien, que veulent dire ces mots vides? Les passions existent, elles cherchent à se développer à l'aise, et elles y réussissent plus ou moins bien. — L'histoire du monde n'est rien que l'histoire de l'organisation humaine revendiquant ses droits, et s'efforçant de satisfaire tous ses besoins. Vous voulez changer l'humanité! Au profit de quoi, s'il vous plaît?—Au profit d'une morale! Mais la morale de l'humanité, c'est l'humanité elle-même! J'aime fort ceux qui demandent à la législation si un homme a le droit d'ôter la vie à son semblable! le droit! et de qui donc le tiendrait-il? de Dieu! de sa destinée. Où donc sont les prophètes qui nous révèleront la volonté de Dieu et de notre destinée?— La peine de mort est-elle plns ou moins avantageuse *pour la masse* qu'un autre mode de punition! Voilà toute la question. — L'utilité générale est l'évangile général. Les morales ne sont pas venues d'en haut. — C'est la race humaine qui les a inventées dans son intérêt, pour s'assurer la jouissance paisible de certaines d'entre ses facultés.

Avec vos religions, vos vies éternelles, vos cieux et vos enfers, vous rapetissez l'humanité pour grandir l'individu; votre orgueil est fort maladroit, vous ne savez pas vous diviniser; malgré vos Dieux infinis, ne s'occupant que de vous, exauçant vos prières, allumant la lune en guise de veilleuse pour vos nuits, et plantant les étoiles comme autant de clous d'or au dais suspendu au-dessus de votre tête, pour amuser

votre insomnie; malgré dis-je, votre mythologie, l'humanité, telle que vous la faites, est bien plus petite, bien moins majestueuse, bien moins puissante qu'elle n'apparaît dans sa réalité à celui qui la voit, seule et sans protecteur, luttant contre mille obstacles amoncelés, fabriquant les religions et les codes de lois, basant l'ordre sur des préjugés, exploitant ses propres petitesses, et trompant les plus sages pour les forcer à se résigner à ce qui est fatal, et à attendre sans impatience que le temps élabore lentement le progrès.

Mais l'avenir, l'avenir, s'écrient les trembleurs! Et parce qu'ils ne le comprennent pas, ils veulent nous ramener au passé. Cela était, donc cela doit être. Vous ressemblez au voyageur qui, parti de son auberge au lever de l'aurore, et accablé plus tard, au milieu du jour, par la chaleur, voudrait revenir au lieu où il avait senti la fraîcheur du matin, dans l'espoir de l'y retrouver encore. De ce que vous n'avez pas sauté un fossé à dix ans, s'ensuit-il que vous ne le sauterez pas à vingt. Vous suciez autrefois le lait de votre nourrice; faut-il pour cela vous remettre à la mamelle? Mais vos dents sont venues.



Vous êtes, ma foi, par trop bons de vous effrayer de l'avenir. La fin du monde ne s'approche pas encore. L'humanité peut-elle donc se noyer! — A défaut d'une société, on en trouvera une autre. — Si Napoléon eût été tué, les circonstances, qui font les hommes, auraient découvert, ailleurs, ce qu'il leur fallait. Les messies ne manquent jamais quand leur temps est venu; pas plus que les commerçans, quand il y a des débouchés.

Que deviendrons-nous? Nous deviendrons toujours quelque chose; quand même la nationalité française serait anéantie, la nationalité chinoise resterait. Quelques hommes souffrent, qu'importe! Les hommes sont des carottes. — Un progrès exige que cent têtes tombent; l'amour se chargera

d'en fabriquer d'autres. — Pourquoi tout voir dans le présent ? — Les chemins de fer ruineront le peuple ; tant mieux, il se révoltera, et il enverra au diable, par ces mêmes chemins de fer, tout ce qui lui arrachait le pain de la bouche ; tous les accapareurs, tous les exploiteurs, etc. — Les développemens de l'industrie vous glacent de terreur ; elle ne peut pas produire plus qu'on ne consommera; elle s'arrêtera fatalement. — Oui, mais on n'arrête pas un wagon lancé, il se brise ; eh bien ! ses débris serviront à en fabriquer d'autres. — Qu'est-ce qu'un siècle ? Une goutte d'eau ; le temps, ainsi que les hommes ne coûtent rien, et ne font jamais défaut. Chaque société s'effraye de l'inconnu. Ces craintes sont nécessaires ; sans elles, les esclaves n'auraient pas subi leur joug, les serfs n'auraient pas obéi à leurs suzerains, et cependant l'esclavage et la féodalité avaient leur œuvre à accomplir; mais il n'y a jamais eu de reculement. — Ce que vous appelez la barbarie, a délivré le monde du servage, de la polygamie, de l'asservissement des femmes et de l'exploitation du monde, par une poignée de citoyens romains.

Que mettra-t-on à la place de ce qui est? Je l'ignore. — Mais, qui osera dire : Il n'y aura rien, parce que je ne vois rien ? — Si l'on eût parlé au monde ancien de vaisseaux sans voiles et sans rames, et de voitures sans chevaux, le monde ancien aurait haussé les épaules. — Et, cependant, la vapeur a résolu le problème.

Cela m'amène à faire le procès des fabricans de sociétés. — J'ai craint d'être confondu avec les partisans du passé et les trembleurs. Je tiens aussi à ne pas porter la responsabilité des ridicules des prophètes utopistes. De bonne foi, je ne saurais prendre au sérieux un homme qui prétend prédire l'avenir. — Un rêveur s'enferme dans sa chambre, y passe quelques années à converser avec son imagination, et surtout avec son orgueil; puis il reparaît sur l'horizon, armé d'une

société nouvelle, sous la forme d'une brochure, en s'écriant : Cette société est la société modèle, le dernier mot de l'humanité. Sur quoi donc ces grands devineurs d'énigmes basent-ils leurs calculs ? Eh, parbleu ! sur tout, et bien autre chose ; sur la tombe, l'infini, l'origine du monde, le ciel, les *nombres*, les *couleurs*, les planètes, les proportions, et avant tout, sur la folie.

Vous cherchez un système philosophique et moral, résultant de nos destinées actuelles et ultérieures, afin d'être à même d'en tirer des conséquences qui aient valeur d'axiômes, et que l'on puisse imposer en vertu d'un principe reconnu... Cherchez donc votre pierre philosophale, vous arriverez en effet à l'absolu... de l'absurde. La synthèse est surannée ; vous ressemblez à la mouche du coche, avec vos prétentions à gouverner l'humanité. Il n'y a pas de vérité mère, par la bonne raison qu'il n'y a pas de but, ni de mission providentiels. Le progrès est une crystallisation successive. — On appelle notre siècle : Le siècle de la raison... et, cependant, chaque jour, un nouvel inspiré ose parler de *séries*, d'harmonies planétaires, que sais-je, moi ? de visionnaires en rapport avec le monde des esprits.. A quoi bon avoir mis à la réforme nos préjugés religieux, nos mythologies païennes, pour retomber dans de telles aberrations ?... Est-ce là le fruit de tant de sang versé ? L'homme est né pour être l'esclave des imposteurs.

Je sais que tous les socialistes ne sont pas aussi fous que ces sectes d'illuminés.... Il en existe qui, après avoir tracé le portrait de la race humaine telle qu'ils la jugent, lui fabriquent un vêtement approprié à sa taille, et ne doutent pas d'être arrivés, en droite ligne, du connu à l'inconnu. — Hélas ! hélas ! et quatre fois hélas ! — Leur base n'était guère plus solide. Qui donc est à même de deviner le secret de l'organisation humaine ? — Ce que l'on nomme nos instincts, n'est rien qu'un souvenir des convictions inoculées à notre

enfance, un résultat des circonstances. — Qui donc retrouvera *l'homme type?* Les sentimens, les convictions proclamés immuables sont aussi éphémères que les roses. Il est des pays où les amans ne s'embrassent pas sur les lèvres; il en est d'autres où l'on tue son père par amour filial. — La famille n'est qu'une association en vue de se défendre. — Le mariage est destiné à régler les intérêts pécuniaires des enfans. — Le sentiment de la paternité résulte de la conviction que l'on est nécessaire au petit être que l'on a mis au monde.— Qui sait, si un jour les enfans élevés en commun n'avaient plus besoin de protecteurs, si la société réglait elle-même leurs intérêts, si les individus, réunis en un seul tout, n'étaient plus forcés de se grouper en petites communautés pour se défendre; qui sait, dis-je, ce qu'il adviendrait alors du mariage, de la famille, de la paternité?....

Sur quel roc inébranlable les rêveries socialistes jetteraient-elles donc leur ancre? — Qui osera régler la destinée de l'homme, quand *l'homme* lui-même n'est pas encore connu?

Mais, direz-vous, notre intelligence ne nous a pas été donnée pour être mise au clou. — Croyez-moi, laissez-la dormir en paix, le monde n'en ira pas plus mal.

Quand même vous arriveriez, par hasard, à rencontrer la vérité sur votre chemin, quand même vous auriez volé à l'avenir ses secrets, votre découverte ne vous servirait à rien. Il faut marcher pas à pas. — On n'improvise pas de société; l'humanité procède par métamorphoses successives, et chaque phase doit avoir le temps de mûrir. Laissez le peuple détruire aveuglément les institutions qui le blessent et le temps prendra soin de trouver ce qu'il faut leur substituer. Le progrès n'a que deux auxiliaires : la souffrance et la colère; la souffrance qui désigne les abus à déraciner; la colère qui les sape à coups de hache; la souffrance qui indique le remède dont elle attend sa guérison; la colère qui sait toujours le conquérir. — Ce sont là les deux seules forces

vitales de l'homme, ses deux prophètes et ses deux bons génies. — Que l'intelligence ne se donne pas les gants des réformes accomplies ! — Ce n'est pas elle qui les fait. — Son rôle est celui d'un greffier, elle enregistre ce qui se passe ; je me trompe cependant, — elle a encore une autre mission ; elle apprend à la souffrance les moyens d'exécuter ce qu'elle réclame; elle enhardit la colère à frapper, en lui disant que ce qui la blesse, blesse un droit; elle rassure la peur en lui répétant que, hors de ce qui existe, il peut encore exister quelque chose. — Mais voilà tout, l'avenir n'a rien de plus à attendre d'elle.

Ne me rattachez donc à aucune des sectes à la mode. — Je serais désolé de les voir descendre dans l'arène; leur cri de guerre ne m'attirerait pas sous leurs drapeaux ... Je veux que l'on permette au temps d'accomplir en paix sa besogne.

Je n'ai qu'une conviction bien arrêtée..... et cette conviction, c'est que tant que les droits ne seront pas également répartis, tant que des non-privilégiés seront écartés et exploités par des privilégiés, les premiers seront jaloux, et souffriront; qu'en conséquence, il y aura élément de discorde, et que l'on combattra jusqu'à ce que l'on ait inventé une société dans laquelle la masse des souffrans; c'est-à-dire, de ceux qui ne veulent pas ce qui est, soit moins nombreuse que celle des non-souffrans, c'est-à-dire, de ceux qui ont intérêt à maintenir l'ordre établi. Trouverons-nous cette société paisible? je l'espère. — Peut-être une planète, venant se choquer contre la nôtre, nous aura-t-elle pulvérisés avant que nous l'ayons découverte; et il n'y aurait pas grand mal à cela.

Quoi qu'il en soit, l'harmonie me semble impossible, aussi impossible que le règne de la félicité universelle Je crois que l'avenir nivèlera les jouissances et les souffrances; mais j'en conclus que personne ne sera aussi heureux que l'est actuellement la bourgeoisie. La somme de bonheur ne peut dépasser certaines limites; elle est accaparée par le petit nombre

maintenant, et partant, la part des élus est très-grande. — Quand elle sera répartie également, les lots seront nécessairement plus minimes; seulement il n'y aura plus de ces misères colossales qui nous glacent d'effroi. La communauté, telle que je la vois venir, sera l'esclavage le plus complet qu'on puisse imaginer, l'organisation de la corvée en tout, l'abolition de l'individu, la suppression de sa volonté. — Chacun aura sa tâche qu'il sera forcé d'accomplir, et il y aura encore des juges et des bourreaux; la loi sera même plus sévère que jamais — Personne ne vivra à son profit.

Voilà ce que je prévois. — Cette perspective vous effraie; c'est un malheur, mais ce n'est pas un argument. Au cas où l'on viendrait me dire : Ton banquier fait faillite; ne serait-ce pas étrange logique à moi de répondre : Cela n'est pas vrai, car si cela était vrai, je n'aurais plus le sou? Ce n'est pas de ma faute si nous ne sommes pas dans le meilleur des mondes, où tout est pour le mieux.

Du reste, je regarde toute communauté comme impossible chez un peuple entouré de sociétés qui admettraient encore les propriétés. — Il faut donc patienter jusqu'à ce que tous les traînards de la terre nous aient rejoints. — Le délai est assez long.

En attendant, je ne puis m'empêcher de m'intéresser à ce qui se passe autour de moi; et si je n'ai pas de parti, j'ai au moins des opinions.

Ayant fait cette longue préface dans le but de me mettre à l'abri de fausses interprétations, je dois encore, à propos de la politique du jour, expliquer les intentions qui m'ont dicté certains passages de mon livre.

J'ai beaucoup parlé de corruption; je tiens à faire savoir que je n'ai cloué spécialement au pilori aucune des sectes militantes qui sont actuellement aux prises. Je ne rejeterai pas, comme tant d'autres, tout l'odieux de la vénalité proverbiale de notre temps sur le gouvernement. De telles impu-

tations sont bonnes, tout au plus, à mettre dans un journal de l'opposition, et celui même qui les formule n'en croit pas ses lèvres. Le pouvoir ne songe qu'à corrompre; nul ne le nie, c'est son métier, et on doit s'y attendre. — Le lui reprocher, serait imiter le Jean-Jean qui, après avoir mis un couteau entre les mains d'un brigand en lui disant : Ne tue pas, Dieu te voit! serait scandalisé qu'il eût abusé de son présent.

D'ailleurs, si les pouvoirs gouvernent par la corruption, cela provient surtout de ce que les gouvernés se prêtent de fort bonne grâce à ce système. Les électeurs abjurant leurs convictions ne voient dans le député, dont ils ont la mission de doter la Chambre, qu'un avocat, un courtier de faveurs, destiné à servir leurs intérêts. Ils veulent des pierres pour leurs routes, des places pour leurs enfans, et en conséquence, ils portent leurs suffrages sur le candidat le plus dévoué à ceux qui ont le droit d'accorder les places, les gratifications et les subventions.

Quant aux députés, pourquoi se vendent-ils? Afin de faire obtenir à leurs mandans ce qu'ils exigent de leur protection. Le député n'a d'autre culte que celui de l'électeur. — Que ceux dont il attend sa réélection ne lui permettent pas de trafiquer de sa conscience, et il restera incorruptible. Pourquoi, d'ailleurs, lui laisser la faculté de battre monnaie avec son influence? Il ne faut pas calculer sur des anges, sur des animaux antédiluviens.

J'admets que notre loi électorale est déplorable, mais elle n'est pas la cause radicale du mal. — Le double vote n'a pas empêché que la Chambre ne prît, sous la restauration, une attitude fort menaçante. S'il n'y a plus d'opposition aujourd'hui, la faute en est à la nation dont la colère ne pousse plus ses représentans.

Il serait ridicule de se prévaloir du dévouement des masses, en certaines occasions, pour ne mettre en cause que la bas-

sesse de leurs mandataires. Le peuple, poussé à bout, peut bien, dans un moment d'emportement, faire bon marché de ses intérêts, pour se tirer une épine du pied, et accomplir, coûte que coûte, une vengeance; mais après un accès d'enthousiasme, vient un redoublement d'égoïsme. Après une révolution, on compte ses morts, on contemple ses blessures; se souvenant du commerce anéanti, des affaires en souffrance, des propriétés menacées, on se dit: Pensons à notre estomac, au diable les principes!

Alors les gouvernans ont beau jeu, car il faut long-temps pour que leurs sujets oublient ces résultats fâcheux d'une commotion sociale, au point de ne plus songer qu'à punir des outrages, ou à revendiquer des droits contestés. — Aussi, les pouvoirs ne gardent-ils plus de ménagemens; si bien que la colère finit par redevenir plus forte que l'égoïsme. — Mais l'égoïsme se hâte bientôt de reprendre le dessus, car il est inhérent à l'homme, aux peuples comme aux rois et aux ministres.

Une loi électorale plus étendue n'empêchera pas les localités de s'occuper, avant tout, de leurs intérêts, et de chercher à se concilier, à tout prix, le bon vouloir des gouvernemens.

Pour couper la racine du mal, il faudrait enlever aux pouvoirs le droit de corrompre, idest de nommer aux emplois. — C'est là l'unique remède. Mais alors, comment faire pour gouverner? Si le gouvernement ne peut pas acheter des défenseurs, comment se maintiendra-t-il?

Que conclure de là? que le système actuel porte une étiquette fort menteuse. Le prétendu régime constitutionnel n'est en Angleterre qu'une oligarchie aristocratique: qu'est-il en France? Il est loin, assurément, de remplir les conditions de son programme; l'équilibre des pouvoirs, qui, à l'en croire, lui sert de base, est la plus insigne duperie qu'on ait inventée. Chercher à la réaliser, équivaut à poursuivre la quadrature du cercle.

Nulle force, nulle dignité, nulle consistance dans la politique extérieure, nulle garantie de stabilité à l'intérieur. Au dehors, la honte et l'ignominie ; au dedans, la corruption ; la dignité nationale sacrifiée à des questions de cabinet, au besoin de se maintenir quand même ; en tout, et toujours, un système d'intimidation, de fourberie et de compression ; tels sont les seuls résultats positifs et fatals de notre organisation.

Mais ce qu'elle a de bon, c'est qu'elle laisse la porte ouverte aux réformes, et qu'elle les prépare même, bon gré malgré les efforts des pouvoirs.

Un mot encore, et j'ai fini ; cette fois, ce n'est plus pour moi seul que je prendrai la parole. Le système artistique, pour lequel je veux rompre une lance, a présidé non-seulement à la composition de mon livre, mais encore à celle de presque tous les ouvrages de mes contemporains.

Certains critiques ont reproché au roman moderne ses prétentions réformatrices. Si vous êtes philosophes, nous ont-ils dit, composez des traités philosophiques ; mais si vous vous décidez à raconter des histoires, ne songez qu'à bien remplir votre rôle de narrateur ; il est absurde de semer des fragmens d'argumens tronqués et sans ordre, dans un roman destiné à des portières.

Ces critiques ont commis une grave erreur.

Ce ne sont pas les lourdes argumentations dirigées contre la religion, les institutions absolutistes et les priviléges de la noblesse qui ont amené la révolution. Pour preuve que les syllogismes ne changent pas le monde, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur la savante Allemagne, éternellement à l'ancre, au milieu de sa grave philosophie. Aux plaisanteries, aux calembourgs, aux railleries de Voltaire revient l'honneur d'avoir sapé le roc que n'auraient jamais ébranlé les lourds in-folios de l'école.

Supposons un instant que la fatalité ait condamné à mort le mariage. Supposons que la société soit intéressée à le

mettre de côté. Dans cette hypothèse, quel bélier vous semblerait le plus propre à ébranler l'institution surannée? Pensez-vous que vous hâteriez l'œuvre de destruction, en écrivant des dissertations tendant à prouver à l'humanité qu'elle a, jusques-là, choisi pour se reposer une mauvaise auberge? Je ne le suppose pas, et si j'avais à atteindre le même but, je griffonnerais des romans comme ceux qui emplissent nos cabinets de lecture.

La portière et la marchande de fruits auraient beau ne pas comprendre ma philosophie, elles verraient dans mes œuvres, une femme trompant son mari, et enhardies par cet exemple, elles se hâteraient de tromper le leur; de la sorte, le mariage serait attaqué en pratique; l'époux outragé battrait son infidèle; l'infidèle battue entrerait dans des fureurs homériques; en un mot, la souffrance et la colère naîtraient, et le progrès serait au bout. Le remède du mal ne se ferait pas long-temps attendre.

Telle est la moralité de notre littérature. Je connais certains romanciers qui se croient de bonne foi, fort immoraux. C'est là une fatuité comme une autre. Qu'ils se détrompent, cependant, ils n'ont pas la puissance de faire la millième partie du mal dont ils aiment à se croire coupables....

Pour qui voit de haut, et comprend l'avenir, nos rêveries les plus dévergondées ont leur utilité. Qu'elles effraient, c'est naturel, puisqu'elles poussent au désordre : mais elles n'en servent pas moins à déblayer la route qu'encombrent les débris du passé.

Bon gré malgré elle, toute littérature est morale, et même nécessaire parce qu'elle est fatale. Tout ce qui est doit être et résulte de l'humanité; *tout* ce qui sort de l'humanité y retourne.

Paris, 1842.

I.

UNE BELLE NONCHALANTE.

Au milieu de nos campagnes où tout est nouveau, et semble improvisé d'hier, l'œil s'arrête avec plaisir sur les vieux arbres qui ont ombragé les faciles amours de nos pères, et la végétation n'a pas de patriarches plus majestueux et plus vénérables que ceux qui entourent la maison de plaisance du riche banquier, M. Durocher.

Le château, situé non loin des rives de la Seine, aux environs de Paris, se trouve isolé de toute habitation ; le parc au milieu duquel il s'élève, est à mon sens un coin de terre enchanteur. Et on ne peut pas me soupçonner de flagornerie, car le quiétisme indien et les goûts pastoraux sont loin d'être mon fait. Je suis tourmenté d'une activité morbide qui ne saurait supporter le repos. Si pendant trois jours j'étais condamné à ne pas monter mon dada et à ne pas tourner ma roue, je me tuerais pour échapper au spleen. Tel que je suis cependant, je n'ai jamais pu passer devant cet oasis sans entendre une voix me dire : Que sous ces ombrages je ne penserais plus qu'à *vivre*, et que j'y coulerais facilement mes jours dans l'inaction, exempt à la fois de fatigue et d'ennui.

Le parc mentait, je le sais; peu importe : il n'en est pas moins très-flatteur pour lui

d'avoir suggéré une telle idée à un homme aussi peu bucolique que moi. Parmi les sites tant vantés de la Suisse, je ne m'en rappelle pas un qui m'ait ainsi appelé à lui, ou dont du moins j'aie entendu la voix.

L'Eldorado de M. Durocher n'a point la régularité inflexible de ces antiques jardins de Lenôtre, aussi bien alignés qu'une ville, aussi guindés que l'étaient leurs maîtres; ce n'est pas non plus un de ces fouillis fantastiques que se plaît à emmêler l'imagination (toujours amoureuse de tours de force), de nos voisins les Anglais. Il y a de la symétrie dans l'ensemble et de l'imprévu dans les détails.

Le terrain primitivement incliné et aplani par l'art est soutenu d'un côté par une muraille assez élevée, qui fait face à une vallée accidentée et des plus pittoresques. Sur toute la largeur de cette terrasse s'étend une allée

de tilleuls servant de base à une vaste pelouse recourbée en forme de fer à cheval et semée de corbeilles de fleurs. Au fond de cette baie de verdure, une grille s'appuyant à deux murs, un instant abaissés, s'ouvre sur la colline dont le versant supporte la délicieuse villa.

Le château longe un des côtés du grand tapis de gazon; de l'autre s'étendent des massifs, des bosquets, des dédales capricieux et des allées entrelacées à l'infini. C'est là que le fourré est le plus épais et le plus fécond en surprises.

Un grand mur parallèle à la façade intérieure de l'habitation termine en cet endroit le parc. Des lierres et des plantes grimpantes lui font un épais manteau, et les arbres qui le longent, se recourbant en berceau, viennent appuyer leurs branches sur son sommet. Jamais un rayon de soleil ne pénètre l'étroit

sentier qu'emprisonne cette étreinte de verdure; une ombre éternelle l'habite, et les petits oiseaux le trouvent trop triste pour leur ramage.

Cette allée était cependant la promenade favorite d'une jeune fille d'environ vingt ans. Belle, riche et adulée, pourquoi donc Florinde préférait-elle cette sombre retraite au riant panorama de la terrasse, aux fleurs parfumées de la pelouse?

— Pourquoi recherches-tu la solitude? demandait le musicien Müller à sa fille? C'est le remords seul qui aime à se cacher dans l'ombre.

— Non, mon père, répondait la jeune amante, la tristesse, elle aussi, a besoin d'isolement pour écouter la voix de l'espérance et s'entretenir avec le ciel.

Florinde cependant ne connaissait encore la douleur que de nom. Quel instinct la pous-

sait donc à s'égarer sous ces grands arbres? Je ne sais; peut-être venait-elle dans son allée, parce que l'herbe y était plus épaisse qu'ailleurs, parce qu'on y respirait un parfum de végétation plus intense et plus enivrant, peut-être y venait-elle parce qu'elle s'y trouvait plus libre de s'absorber en elle-même. Blâme qui voudra les goûts solitaires de la jeune indolente; moi, je les comprends et je les approuve. Il est des instans où tout ce que l'on pourrait voir avec les yeux de la tête, ne vaut pas ce que l'on voit en dedans de soi-même. La puberté n'est pas panthéïste. Florinde avait vingt ans, ses paupières étaient tuméfiées, ses lèvres potelées et voluptueuses. Elle ressentait ce malaise vague et plein de desir, qu'éprouvent les jeunes filles qui n'ont pas encore aimé. C'étaient ses rêves qui l'appelaient sous ces ombrages.

Le mois de juin tirait à sa fin. Le soleil

allait disparaître, des éclairs de chaleur sillonnaient un ciel sans nuage. C'était l'instant où la surexcitation causée par la fatigue du jour se change en langueur voluptueuse aux premières bouffées des vents frais de la nuit. La jeune héritière n'était pas dans son sentier privilégié. A demi renversée sur le fauteuil d'une balançoire qui traversait une allée voisine, elle semblait s'être endormie en parcourant un livre que sa main tenait encore. Bientôt ses yeux s'ouvrirent, mais elle ne reprit pas sa lecture; au-dessus de sa tête, trônaient silencieusement les arbres majestueux dont j'ai parlé, et les petits oiseaux, commençant à s'éveiller, chantaient si langoureusement qu'on eût dit qu'ils se plaignaient de trop aimer et d'être trop heureux. Florinde écoutait et ne pensait pas. Tout-à-coup elle se leva, sauta à terre, et regagna sa promenade favorite....

Elle y était à peine entrée, que le pas d'un cheval se fit entendre de l'autre côté de la muraille tapissée de lierre, et au même instant un bouquet de fleurs, lancé du dehors vint tomber à ses pieds. Avant qu'elle fût revenue de sa surprise, le cheval partit au grand trot, et le bruit de sa course prompt à se perdre dans l'éloignement annonça à la jeune rêveuse que celui qui le montait s'était hâté de fuir.

A l'étonnement de Florinde succéda bientôt un sentiment de curiosité. Quelle main pouvait lui avoir lancé ce bouquet? elle avait beau interroger ses souvenirs, elle ne trouvait aucune clef à cet énigme. Parmi les adorateurs officiels dont elle avait été entourée dans les salons de Paris, nul n'avait affiché des prétentions assez romanesques pour être soupçonné de cette déclaration à l'orientale. Ils l'avaient remarqué parce qu'elle était jeune, riche et belle; ils avaient cherché à lui

plaire parce que la galanterie était de bon ton dans un bal, et que le besoin de passer agréablement leur temps, les avait poussés à badiner d'amour ; c'était plutôt, en un mot, pour faire parade de leur esprit, que pour obéir à l'impulsion de leur cœur, qu'ils avaient rivalisé d'hommages autour d'elle; si plusieurs d'entr'eux avaient ambitionné quelque chose de plus qu'un regard et qu'un triomphe passager, la jeune héritière savait fort bien qu'elle devait en remercier sa dot, et qu'ils étaient du nombre des soupirans orthodoxes qui prennent la grand'route et s'adressent tout d'abord au père de la demoiselle qu'ils désirent épouser.

Florinde avait l'esprit positif comme toutes les femmes de la haute société ; elle n'ignorait pas que le monde idéal des poètes n'avait rien à faire avec le monde réel où elle vivait, et elle se résignait de bonne foi à s'avouer

qu'elle n'avait encore enchaîné à son char ni Laros ni Werthers.

Dès qu'elle se fut bien convaincue qu'il était impossible de former une supposition tant soit peu probable, elle se dit qu'elle était bien sotte de se mettre l'esprit à la torture, quand elle avait sous la main un confident indiscret tout disposé à lui révéler le secret qu'elle poursuivait en vain dans les espaces du vide. Se penchant donc pour ramasser le bouquet, elle le considéra sous toutes les faces, et n'eut pas de peine à découvrir un petit billet caché au milieu des fleurs qui le composaient.

Une autre jeune fille se fût peut-être fait scrupule d'ouvrir cette lettre sans l'avoir préalablement roulée et froissée pendant cinq minutes entre ses doigts, en rougissant jusqu'au blanc des yeux; mais Florinde n'avait pas la pudeur effarouchée d'une pensionnaire.

Sûre d'elle-même, et habituée à marcher dans la vie d'un pas ferme, elle pensa que, puisque l'inconnu qui lui avait envoyé ce message ne pouvait ni l'épier ni s'autoriser de sa curiosité pour concevoir des espérances orgueilleuses, elle était tout-à-fait libre de déplier une feuille de papier sans adresse, et d'en parcourir le contenu...

Le sceau fut donc brisé, et la jeune fille lut les vers suivans :

L'étoile brille, et l'onde la reflète ;
Mais que le vent s'élève, alors l'image fuit,
Et le lac oublieux ne voit que la tempête.
Je sais une autre étoile, un diamant de la nuit ;
Un lac jaloux de bercer sur son onde
L'astre qui de bonheur l'inonde,
Aplanit son miroir pour lui.
Et le vent souffle en vain, en vain gronde l'orage,
Le lac se plaint d'être placé si bas ;
Si loin de son fanal ; mais sur ses eaux, l'image
Ne s'efface pas.

— Pas de nom, se dit-elle, rien qui puisse me faire deviner d'où me vient cette galanterie mystérieuse, c'est étrange; nous ne recevons ici que des vieillards qui préfèrent de beaucoup leur journal à toutes les jeunes filles, et même à toutes les héritières du monde. Comment se fait-il qu'il soit si bien informé de mes habitudes; il connaissait évidemment ma prédilection pour cette allée, l'heure accoutumée de mes promenades. On ne lance pas ainsi une déclaration au hasard, et le hasard ne remet pas si bien à leur adresse les missives qu'on lui confie. Il faut qu'il ait des intelligences dans la place! Je n'épargnerai rien pour éclaircir cette affaire. — Mais c'est qu'ils ne sont pas mal tournés, en vérité, ajouta-t-elle après avoir relu les vers une seconde et une troisième fois; je m'y perds. —Je ne me souviens pas d'avoir vu passer un seul jeune homme, que je puisse raisonnable-

ment habiller en héros de roman, et cependant les adorateurs ne sortent pas de terre tout armés de billets doux. Allons décidément ce bouquet m'est tombé du ciel; c'est un aréolyte d'un nouveau genre.

Si la strophe eût été signée, Florinde eût probablement fait bonne justice de la présomption du poète amoureux en l'oubliant lui et ses vers. Elle eût vu le côté ridicule de cette déclaration, et elle eût été blessée qu'on pût la croire assez naïve pour se laisser séduire par un tel charlatanisme. Elle appréciait fort bien sa propre valeur, et n'était pas femme à s'éprendre d'une belle passion payable au premier venu.

Mais la strophe n'était pas signée; et la curiosité déçue a aussi bonne mémoire que la faim; l'enfant gâté ne pouvait se résigner de bonne grâce à un mécompte; perdue dans les détours d'un labyrinthe, la jeune pro-

meneuse devait s'obstiner à en chercher l'issue.

— Quel qu'il soit, ce monsieur a pris le meilleur moyen pour me forcer à m'occuper de lui... C'est là une preuve d'esprit... Mais je ne lui pardonnerai jamais sa tyrannie.... S'imposer de la sorte, est du plus mauvais ton... Ne pourrai-je donc pas penser à autre chose ; cela commence à m'impatienter.

Poussée par ce retour de coquetterie, Florinde, avant de rentrer au château, détacha le lien du bouquet et en éparpilla avec dédain et presqu'avec dépit les fleurs sous ses pas. Avant cependant de jeter loin d'elle la dernière, elle la considéra un instant d'un regard distrait, et murmura bientôt :

— Je préfère la conserver ; peut-être me dira-t-elle, cette nuit, pendant mes rêves, le secret de celui qui l'a cueillie, cueillie ! ajouta-t-elle en souriant avec malice ; est-ce qu'on

cueille des fleurs ici? on les achète... Je suis bien sotte... Mon chevalier errant se chargera lui-même de lever sa visière et de se faire connaître; je parierais que la journée de demain ne s'écoulera pas, sans qu'il passe deux ou trois fois à cheval, devant mes fenêtres. Les messieurs n'ont pas l'habitude de rien donner, ils prêtent à intérêt, et n'oublient jamais de réclamer leur créance.

Florinde n'en plaça pas moins la fleur dans son sein; mais le soir en se déshabillant elle la laissa tomber et ne songea pas même à la ramasser. Quant au billet, elle le déposa aussitôt en rentrant entre les feuilles de son album.

Le lendemain la retrouva fidèle à sa promenade chérie; le sentier solitaire lui réservait le même cadeau que la veille. Arrivée à l'endroit où était tombé le bouquet, elle en retrouva un second, absolument sem-

blable au premier ; le billet qu'il renfermait, contenait encore des vers, et ces vers n'étaient pas signés.

Cette fois seulement, les fleurs avaient été lancées de meilleure heure, comme pour enlever à Florinde la possibilité de les rejeter; du reste, la jeune fille ne pensa pas un instant à prendre ce parti. C'eût été attacher trop d'importance à ce qu'elle voulait avoir l'air de dédaigner, comme une circonstance indigne d'occuper une seule de ses pensées.

Cependant comme il n'eût pas été prudent d'exposer ses bouquets à être découverts par ses parens ou par tout autre témoin indiscret, Florinde revint tous les soirs ramasser son offrande mystérieuse, et tous les jours elle effeuilla les fleurs pour ne conserver que les vers.

Quinze jours s'écoulèrent sans qu'un seul

oubliât de payer sa dette. Et, chose étrange, l'inconnu continua à ne pas révéler son nom. La jeune fille ne vit passer aucun cavalier sous ses fenêtres. A la fin, sa curiosité descendit de sa tête dans son cœur; si elle pensait peut-être moins souvent à son étrange adorateur, en y pensant elle éprouvait un sentiment indicible de plaisir, et quelquefois une légère rougeur colorait ses joues; elle ne se demandait plus qui il était, mais pourquoi il s'obstinait à s'envelopper d'un voile impénétrable; quoiqu'elle ne comprît pas ses motifs, son silence lui plaisait et la flattait. Son amour n'était pas au moins entaché d'égoïsme et de fatuité — il aimait sans rien demander; il aimait pour aimer, et quelle femme peut être insensible à une passion qu'elle croit sans espoir! L'adorer, sans s'attendre à être payé de retour, c'est être entraîné par une fatalité, par une fascination irrésistible; c'est se tour-

ner vers elle comme la fleur se tourne vers le soleil.

Un soir, en déposant la dernière pièce de vers qu'elle avait reçue à côté de celles qui l'avaient précédée, Florinde se dit que toutes ces feuilles détachées pourraient voler à terre, et que l'écriture étrangère qui les couvrait ne manquerait pas de l'exposer à des interprétations imméritées. — Elle résolut donc de brûler ces billets accusateurs. Mais au moment où elle les approchait de la bougie, une sensation pénible vint retenir sa main, et s'asseyant devant son secrétaire, elle transcrivit sur une feuille de son album les lignes dont elle avait condamné l'original aux flammes.

Ces vers étaient un trophée; ils ne valaient pas pour elle le souvenir de *deux* adorateurs, car elle n'aimait pas — mais ils va-

laient mieux que rien, et sa vanité avait tenu à les conserver.

Pendant deux mois que Florinde passa à la campagne, elle trouva tous les jours son bouquet accoutumé au même endroit. Quand elle repartit pour Paris, elle n'avait rien appris de nouveau sur celui qui l'aimait d'une si étrange manière.

II.

LE BATEAU A VAPEUR.

Salut! ô grand lac d'azur! miroir aussi bleu que le ciel d'Italie que tu reflètes; salut! Méditerranée! Je ne parlerai pas des annales du passé que tu roules dans tes ondes; je ne ressemble pas à ce poète archéologue qui rencontre des fleuves portant des rivières à bras tendus, donnant l'accolade de l'amitié aux souvenirs grecs, suisses et romains qu'ils ren-

contrent sur leur route, et charriant sur leurs épaules la collection des mémoires relatifs à l'Histoire Universelle. Debout, en face de tes beautés inondées de lumière, j'ai eu le malheur de n'être qu'un homme, et d'oublier mes lectures pour mettre toute mon âme dans mes yeux. L'orgueil lui-même s'est tû ; je n'ai plus songé à faire parade d'érudition, je n'ai pensé qu'à tes flots transparens comme un glacier de lapislazuli ; je n'ai pensé qu'au brûlant soleil dont les rayons mûrissent la peau des filles de tes rives, et font ruisseler d'or les fabriques qui se mirent dans tes eaux profondes. Salut! écharpe de l'Italie, aussi belle que la déesse dont tu ceins les flancs ; salut ! mer amoureuse qui m'as porté sur les rives heureuses où la tarentelle déploye ses caprices sous les bosquets d'orangers, dans l'Éden où l'on vit sans fatigue au sein d'une indolence qui se sent dormir.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis le départ de Florinde pour Paris. Le bateau à vapeur le Dante, s'apprêtait à sortir du port de Civitta-Vecchia; la foule des curieux encombrait les quais; des jeunes filles éplorées agitaient leurs mouchoirs, et échangeaient des signes d'adieu avec leurs amans, sans doute, que le grand Leviathan allait leur arracher; elles avaient raison de pleurer, car elles devaient bientôt être oubliées. Les passagers contemplaient la rive avec tristesse. Quoiqu'ils saluassent l'espérance de revoir bientôt la France, ils regrettaient déjà ce beau pays, que l'on ne peut toucher sans l'adopter aussitôt pour sa seconde patrie; l'Italie passait dans leur mémoire comme le souvenir de l'enfance rieuse traverse l'esprit du vieillard; des baisers et des soupirs retentissaient à leurs oreilles. Quoiqu'ils n'eussent pas aimé, leur cœur s'atten-

drissait, et ils juraient de revenir mourir sur ces rivages fortunés.

Les malles avaient été descendues à fond de cale ; la vapeur emprisonnée sifflait ; les voix des matelots se répondaient ; les voyageurs après avoir pris possession de leurs couchettes étaient remontés sur le pont ; les dames enveloppées de leur manteau s'étaient assises sur les bancs de l'arrière ; comme des victimes resignées à leur sort, elles s'apprêtaient à être malades le plus confortablement possible ; les messieurs au contraire, la tête fière, le regard presqu'impertinent, les contemplaient avec un air de pitié digne d'un matamore, et allumaient leurs cigares comme pour braver la mer.

Où l'orgueil ne se cache-t-il pas ? Les morts se vanteraient de leur pourriture s'ils pouvaient parler. Mais il en est des loups de mer comme des dandys, des nobles et des

millionnaires. On en rencontre plus d'un, de contrebande, qui n'ont que les prétentions de leur profession ; et le philosophe, quelque malade qu'il soit, trouve une compensation à son malaise dans le spectacle de la fatuité humaine prise de coliques, comme Alexandre, sur l'autel où elle s'était divinisée.

Le vaisseau s'ébranla, les roues firent jaillir une blanche écume.

— Laure, s'écria une jeune femme de chambre en serrant le bras d'une amie assise à ses côtés sur l'avant du bâtiment, j'ai peur ; je vais me trouver mal.

— Rassure-toi, Louise, la mer est si calme aujourd'hui ; regarde là-bas, on aperçoit à peine... O mon Dieu ! que se passe-t-il donc ? Nous allons être engloutis.

Le bâtiment venait de franchir la barre du port, et les vagues resserrées en cet endroit

l'avaient fait bondir comme une chèvre amoureuse.

— Calmez-vous, mesdemoiselles, s'écria un jeune homme qui se trouvait debout, à côté des deux femmes de chambre, comment pouvez-vous éprouver la moindre frayeur par un si beau temps? La mer vous incommoderait-elle, par hasard?

— Monsieur, je vous en prie, en grâce, murmura Laure, éteignez votre cigare, ou éloignez-vous; je commence à me sentir mal à mon aise.

— C'est vrai, répondit le jeune homme en retirant son cigare; on m'a dit que l'odeur du tabac prédisposait au mal de mer ceux qui y étaient sujets.... Mais je suis un si vieux fumeur, et je m'inquiète si peu du roulis d'un vaisseau, que j'avais totalement oublié l'inconvenance de mon cigare en votre présence.

En disant ces mots, le Parisien s'inclina et s'éloigna des deux jeunes filles. Arrivé au milieu du pont, il rencontra un jeune homme d'environ vingt-sept ans qu'il aborda en lui donnant la main.

— Eh bien, Octave, comment va la santé, t'offrirai-je un cigare?

— Merci, pas maintenant.

— Aurais-tu peur, toi aussi, d'être incommodé?

— Je n'en ai pas peur; mais il pourrait fort bien se faire que je le fusse.

— Comment! serais-tu assez marin d'eau douce, pour payer ton tribut à une mer aussi bénigne que la Méditerranée; si nous naviguions sur l'Océan, à la bonne heure!... Là, du moins, on voit quelque chose qui ressemble à des vagues; mais ici, on est bercé comme dans un hamac.

— Ce qui veut dire que tu as traversé

l'Océan ;... je le savais, tu pouvais te dispenser de me le rappeler. — Mais, pardon, il faut que je te quitte ; je descends au salon pour prendre mon manteau.

Le jeune homme au cigare remonta le bateau, et choisit pour s'asseoir l'extrémité de l'avant, parce que c'était là le point où le tangage se faisait le plus violemment sentir.

Pendant ce temps, Octave descendait l'escalier du salon ; arrivé à la porte de sa cabine, il tressaillit tout-à-coup en sentant une main s'appuyer sur son épaule.

— Vous ici, mon cher capitaine, s'écria-t-il en apercevant un gros monsieur, rond comme un tonneau, rose comme Silène, et âgé d'environ cinquante ans... Quelle étrange rencontre! à quelle bonne étoile dois-je le plaisir de vous retrouver ici ?

— Vous avez raison d'appeler cela une étrange rencontre ; je ne m'attendais pas moi-

même à revoir sitôt la France. Lors de mon départ de Rome, j'avais l'intention de visiter les Apennins, de faire un séjour à Florence, de pousser même aussi loin que Venise : Mais l'homme propose et Dieu dispose ; j'ai reçu à Viterbe une lettre d'affaires qui me rappelait sans délai à Paris ; et j'ai regagné Civitta-Vecchia pour m'embarquer...

— Tout est pour le mieux, puisque je pourrai jouir de votre société.

—Et nous viderons encore ensemble quelques verres de vieux vin de Syracuse ; car j'emporte toujours ma provision avec moi, et j'en ai mis quelques bouteilles de côté pour le voyage.

— Toujours le même !...

— Que voulez-vous, il faut oublier ses chagrins...

— Mais que faites-vous donc de ce grand sabre que vous avez-là, sous le bras ?... c'est le

même que j'ai vu à Rome suspendu au chevet de votre lit; il paraît que vous lui portez une affection fort constante.

— Je l'ai arraché aux mains des matelots qui voulaient le jeter à fond de cale, avec ma malle, et je venais le déposer dans ma cabine au moment où je vous ai rencontré... Car, voyez-vous... je ne m'en sépare jamais... C'est une vieille habitude depuis mes malheurs... On ne sait pas qui l'on est exposé à rencontrer; et il faut être prêt à tout.

— Comment! vous jouez l'othello, il me semble; vous rêvez à la vengeance, je ne vous croyais pas si buveur de sang.

— Je suis d'un caractère très-doux; mais j'ai été capitaine de dragons.

— Ce qui veut dire que vous aimeriez manier de nouveau votre sabre pour tenir votre main en haleine!

— Oh! si je le trouve jamais! il aura à se

repentir d'avoir séduit ma femme! Pauvre Elise, c'était un ange de vertu, monsieur, si naïve, si bonne, si innocente!... Il a fallu qu'il employât des moyens diaboliques pour me l'enlever; je suis sûr qu'elle pleure bien souvent sa faute... Si j'étais assez heureux pour le rencontrer, et le tuer en duel, elle viendrait se jeter à mes genoux pour me demander pardon, et elle pourrait encore me rendre heureux... Mais il a eu bien soin de fuir et de se cacher, le lâche qu'il est, — un simple lieutenant dans mon régiment! Comment a-t-elle pu m'abandonner pour le suivre?... Je donnerais mon bras gauche pour savoir où ils sont... Regardez, monsieur Octave, voyez si les larmes ne me viennent pas aux yeux; allons boire une bouteille de vin de Syracuse..... j'en ai besoin... sans cela l'émotion m'empêcherait de dîner.

Le vieux capitaine avait eu, comme on le

voit, des malheurs... sa femme s'était laissé enlever par un simple lieutenant... C'était là un affront bien honteux; mais, chose étrange, le proverbe qui dit que les amis s'éloignent du malheur, ne s'était pas réalisé pour notre officier de dragons... L'infidélité de sa femme lui avait valu au contraire une myriade de consolateurs. — Chaque soir son salon à Rome était plein de jeunes gens accourus pour le plaindre... et pour boire son vin de Syracuse, bien entendu; car c'étaient là deux choses inséparables dans l'esprit du pauvre mari; son cœur était si enclin à la reconnaissance, et il trouvait tant de charmes à raconter l'histoire de la trahison dont il avait été victime, qu'il ne manquait jamais de remercier les âmes charitables qui voulaient bien écouter ses lamentations, en les invitant à savourer son nectar. De tels procédés lui avaient concilié toutes les sympathies, et il était connu à Rome

sous le nom de *l'officier de dragons qui offre une bouteille de vin de Syracuse à quiconque l'entretient de son infidèle.*

Octave avait entendu parler de cet original par quelques amis. Voulant mettre à l'épreuve la véracité des on dit, il s'était offert, lui aussi, à notre capitaine comme auditeur de bonne volonté; et celui-ci pour prix de sa complaisance lui avait accordé à jamais le titre d'ami.

Notre jeune homme cependant n'avait pas tardé à s'apercevoir que cette dignité avait ses charges comme elle avait ses honoraires. Le malheureux dragon aigri par ses chagrins s'était jeté à corps perdu dans la peinture, et condamnait ses visiteurs à contempler ses œuvres, et à lui donner leur avis. Octave, maudissant la curiosité qui l'avait mis en rapport avec un artiste si jaloux de s'en rapporter au jugement des autres, avait fini par s'éloi-

gner de lui, et par refuser obstinément ses invitations.

Mais le hasard conspirait contre lui ; et quand il vit ce chantre des infidélités d'une seconde Hélène lui jeter de nouveau le lacet, il trembla d'effroi, et répondit à ses propositions d'une voix décidée :

— Merci, capitaine... Ce qui est bon à terre ne vaut rien sur mer ; j'aurais peur que votre vin de Syracuse ne me jouât quelque mauvais tour.

— Ah bah ! répondit ce dernier, vous plaisantez.

— Non, ma foi, reprit Octave.

— Eh bien alors venez avec moi dans ma cabine ; j'ai quelques toiles inachevées à vous montrer. Je rapporte en France une vue de Viterbe, sur laquelle je serais charmé d'avoir votre avis.

— Maudite soit sa malheureuse passion pour

la peinture, murmura le jeune homme en se laissant entraîner.

Quand l'officier de dragons lui rendit sa liberté, et qu'ils sortirent tous deux de la cabine, ils entendirent les piétinemens des passagers redoubler de violence et de rapidité au-dessus de leur tête. On eût dit un régiment de carabiniers passant au grand trot sur le pont.

— Il paraît, fit le capitaine, que les voyageurs commencent à se sentir fort peu sûrs d'eux-mêmes.

— En effet, quand un homme se promène de l'avant à l'arrière, c'est un mauvais signe. Il a beau courir, il n'échappe pas au malaise qu'il veut fuir. Mais cet air renfermé pourrait bien m'être fatal à moi-même, et je me hâte de remonter sur le pont.

La première personne que rencontra Oc-

tave en débouchant de l'écoutille fut le jeune homme au cigare.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, que veut dire cette figure longue d'une aune ? Vous offrirai-je l'appui de mon bras; qu'avez-vous fait de vos cigares ?

— Pardon, je reviens à l'intant.

Le jeune homme s'enfuit du côté de la petite cabine décorée du titre de cuisine, et se cachant le plus possible à tous les regards, appuya ses deux coudes sur les bastingages, et resta un instant la tête soutenue entre ses mains.

— En vérité, la Méditerranée n'est qu'un grand lac, et ne mérite pas son nom de mer, lui dit Octave en l'abordant de nouveau ; parlez-moi de l'Océan.

— Oh! fit le jeune homme, on a bien raison de dire qu'il n'y a rien de pis que l'eau qui dort. Cette mer maudite est comme nos fran-

çaises; on ne se défie de rien, mais Dieu sait ce que cachent ces airs de douceur et de timidité.

Octave s'éloigna du jeune homme, après lui avoir recommandé un verre de limonade, et s'approcha des deux femmes de chambre que j'ai déjà présentées au lecteur. S'asseyant à leurs côtés, sans leur adresser la parole, il s'adossa au bastingage, et resta immobile, les yeux fixés sur une calèche amarrée non loin de lui.

En cet instant, la tête d'une jeune fille sortit de la voiture, et une voix fraîche et aristocratique prononça le nom de Louise. La voisine d'Octave se leva, et ne revint à sa place qu'après avoir porté à ses maîtres un verre d'eau qui lui avait été demandé.

Aussitôt qu'elle se fut rassise, le jeune homme se pencha vers elle, en lui disant :

— Comment ces dames supportent-elles le voyage?

— Madame n'est pas fort à son aise.

— Et Mademoiselle?

— La connaîtriez-vous, par hasard?

— Elle ne me connaît pas elle-même, mais je l'ai vue à Paris plus d'une fois, et je la rencontrais presque tous les jours à Rome.

— Louise! Laure! appela de nouveau la jeune fille en se penchant hors de la calèche.

Les deux femmes de chambre se hâtèrent d'accourir et d'ouvrir la portière. Un monsieur pâle et maigre, âgé d'environ soixante ans, mit le premier pied à terre, et fut aussitôt suivi par une jeune fille blonde et souple qui bondit sur le pont comme une gazelle.

— Eh bien, ma mère, dit cette dernière, en se retournant du côté de la voiture, vous sentez-vous la force de descendre? appuyez-vous sur moi, et essayez de vous lever. Mais que faire? mon Dieu! s'écria-t-elle en voyant que la personne, à laquelle elle s'adressait,

était incapable du moindre effort. Nous ne pouvons la laisser ici, et comment lui faire gagner sa cabine!

— Si je puis vous être de quelque utilité, monsieur, dit Octave en s'avançant vers le père de la jeune fille, je vous prie d'accepter mes services.

— Je vous remercie de votre obligeance, monsieur, répondit le vieillard en s'inclinant; madame vient en effet de se trouver mal; mais avec l'aide de ses deux femmes de chambre et de mon domestique, nous parviendrons facilement, je crois, à la transporter au salon.

— Où donc est François? demanda la jeune fille.

— Il est hors d'état de nous prêter main-forte, mademoiselle, répliqua une des femmes de chambre; le pauvre garçon est si malade en ce moment, qu'on le croirait mort.

— Quel contre-temps ! reprit le père.

— Mon domestique est à vos ordres, monsieur, répartit Octave.

— Votre bonté me rend tout confus, répondit le vieillard.

— Ne pensons qu'à madame, et permettez-moi, monsieur, d'aider moi-même à la porter sur son lit. Mon groom n'est qu'un enfant; je suis plus robuste que lui, j'aime mieux ne me fier qu'à moi-même.

Octave, sans plus de paroles, souleva dans ses bras la dame évanouie; et peu d'instans après, il l'avait déposée sur la couchette d'une petite cabine qui s'ouvrait sur le grand salon. Cela fait, il appela son domestique, et lui donna l'ordre d'aller chercher des oranges pour en offrir le jus à la malade.

Ici, je prierai mon lecteur de remarquer mon habileté à conter une histoire. Sans avoir pris la peine de lui annoncer, comme

un laquais à la porte d'un salon, les titres, qualités et généalogie des personnages que je lui ai présentés, je suis parvenu, je l'espère, à lui faire comprendre que le monsieur pâle et maigre, devait être fort riche, et qu'Octave, lui aussi, ne pouvait appartenir qu'à la classe des élégans du faubourg Saint-Germain, ou tout au moins de la Chaussée-d'Antin.

Un homme qui voyage avec sa calèche, son épouse, sa fille, deux femmes de chambre et un domestique, a pour le moins deux cent mille livres de rente; et un jeune homme qui se fait accompagner d'un groom, est assurément quelque chose de plus qu'un commis-voyageur, ou même qu'un avocat.

Jusqu'à quel point les suppositions du lecteur s'accordent avec la vérité, c'est ce que prouvera la suite de ce récit. Quant à présent, je me contenterai de lui dire, pour rendre sa curiosité plus patiente, que la jeune

fille, c'est-à-dire l'héritière du millionnaire, avait quelque chose de plus que les trésors de son père à apporter en dot à celui qui obtiendrait sa main.

Agée d'environ vingt ans, elle avait deux grands yeux noirs, dont le regard tour à tour vif et languissant trahissait une nature impressionnable et voluptueuse. Sa peau était d'une blancheur aristocratique; un diplôme de noblesse, se lisait sur ses petites mains aux doigts potelés et effilés, aussi bien que sur ses épaules tombantes et finement ondulées. Ses formes étaient pleines et arrondies; ses lèvres roses pétillaient d'esprit; ses poses étaient souples et faciles. La timidité de la jeune fille se mêlait en elle avec un charme indicible à l'aisance de la femme du grand monde. La coquetterie de la beauté adulée, se révélait parfois, il est vrai, sur cette tête un peu altière; mais une douce expression

de mélancolie rêveuse venait aussitôt la corriger et promettait à l'amour, que si la vanité pouvait se faire un jeu de ses souffrances, le cœur lui en tiendrait compte, et ne tarderait pas à se laisser attendrir.

A quoi bon vous dire le nom de cette charmante créature? vous devez déjà avoir reconnu en elle l'indolente rêveuse de notre premier chapitre.

Quant à la mère de Florinde, c'était une femme d'environ trente-sept ans, belle encore, mais d'une beauté un peu roturière; au premier coup-d'œil, un homme habitué à juger des apparences, se fût aperçu qu'elle n'avait pas fait ses premiers pas dans la vie sur les tapis des salons du noble faubourg; et cette fois-ci l'extérieur n'était pas trompeur.

Tandis que la malade reposait sur la couchette de la cabine, sa fille après avoir remercié assez froidement Octave, s'assit à la table

du salon, se fit apporter un petit nécessaire, et y prit un volume qu'elle se mit à parcourir comme pour s'isoler ; son père se plaça à ses côtés, et tira un journal de sa poche; à quelques pas de ce dernier, Octave debout et les yeux tournés vers lui semblait débattre avec lui-même s'il lui adresserait la parole ou s'il se déciderait à se retirer; le premier de ces deux partis lui souriait le plus, mais l'aparté dans lequel se retranchaient le père et la fille était fort peu encourageant ; et notre jeune homme trop fidèle aux traditions de l'ancienne courtoisie pour réclamer le prix d'un service rendu, crut devoir s'éloigner par cela seul qu'il avait presque le droit de s'imposer.

Cependant après avoir fait quelques tours sur le pont, poussé par une inquiétude intérieure, il se décida à redescendre au salon dans l'espérance de trouver une occasion plus favorable pour lier conversation, bien que

son esprit ne s'arrêtât pour le moment à aucun expédient.

Mais quel fut son étonnement, lorsqu'après avoir franchi les premières marches de l'escalier, il aperçut notre vieille connaissance, l'officier de dragons, serrant de la manière la plus cordiale la main du père de la jeune fille, et lui secouant le bras à le rompre, en véritable anglais.

— Que vois-je, se dit Octave à lui-même, il paraît que mon ami le capitaine connaît la famille de mademoiselle Florinde? Quelle heureuse circonstance! je ne manquerai pas de la mettre à profit; la fortune ne favorise plus les forts, mais les habiles.

A l'instant le plan d'attaque fut arrêté. Octave, revenant sur ses pas, attendit que le hasard lui fournît l'occasion d'entretenir le capitaine à l'écart; sa patience ne fut pas mise à une longue épreuve; son ami le dra-

gon, après avoir raconté son histoire au père de la jeune fille, remonta sur le pont pour mettre à l'enchère ses malheurs et son vin de Syracuse. Notre jeune homme l'abordant aussitôt lui parla du service qu'il venait de rendre à une dame évanouie, sans faire allusion à la liaison qu'il savait maintenant exister entre lui et le mari de la malade.

— Tiens! s'écria l'officier fort étonné, c'est vous, mon ami, qui avez transporté sur vos épaules la femme de ce cher Durocher... Je viens d'entendre l'histoire de vos hauts faits sans me douter que ce fût à vous qu'en revenait la gloire.

— Comment! connaîtriez-vous par hasard ce monsieur?

— Si je le connais, il est ma foi mon compatriote, et qui plus est, un de mes camarades d'études... et ce n'est pas celui d'entre nous qui a le moins bien fait son chemin... Savez-

vous que sa fortune s'élève à cinq ou six millions.. Sa fille vaut la peine qu'on la courtise, hein? qu'en pensez-vous?

— Je pense qu'elle est fort jolie, et que je désirerais vivement être présenté par vous à son père, si vous étiez assez intime avec lui pour avoir le droit de prendre cette liberté.

— Comment donc! rien de plus facile...

— Allons! donnez-moi le bras, et descendons ensemble.

Le capitaine se souvenait de ses habitudes de grosse cavalerie; une fois le signal donné, il entraîna Octave, et se mit en mesure de tenir sa promesse.

— J'en suis convaincu, dit-il à M. Durocher en l'abordant, vous serez enchanté d'apprendre que c'est un de mes amis intimes qui vous a rendu le petit service dont vous m'avez parlé; nous sommes décidément aujourd'hui dans le jour des surprises; le réper-

toire du Théâtre-Français n'a pas de coups de théâtre plus étonnants que les choses qui m'arrivent ; toutes mes connaissances se sont donné rendez-vous sur ce bateau pour rendre ma traversée plus agréable...

— Monsieur est donc un de vos amis?... demanda le père de la jeune fille.

— Sans doute, et je ne fais que rendre hommage à la vérité en disant que je suis flatté de connaître un homme aussi distingué ; l'amitié de M. Octave de Chatelnaux est un honneur pour tout le monde ; et avant de lui servir de parrain, dans vos réunions à Paris, comme je le compte bien, je veux profiter de la circonstance pour vous le présenter en bonne et due forme dès à présent.... J'aime aller au fait, moi...

La jeune fille souleva en cet instant la tête, et jeta sur Octave un regard moitié tendre, moitié railleur, qu'accompagna une légère

rougeur. M. Durocher s'inclina, et répondit en tendant la main à Octave :

— Toutes les fois que monsieur voudra bien nous honorer de sa présence, nous serons charmés de le recevoir...

Octave, en possession maintenant de ses droits de cité, échangea quelques paroles avec M. Durocher, et s'adressa même plusieurs fois à sa fille ; mais il n'en obtint que des réponses fort courtes et fort insignifiantes ; et bientôt lassé de ce rôle, ou poussé par quelqu'autre motif, il changea de tactique, et chargea ses yeux seuls d'avoir de l'éloquence à la place de ses lèvres. Cependant bien qu'il fût facile de remarquer qu'il y avait un parti pris d'adulation dans cette artillerie de regards, le jeune homme, avec un tact du meilleur goût, sut toujours s'arrêter à temps aux limites de l'impertinence ; chaque fois que les yeux de Florinde rencontraient les siens,

c'était lui qui détournait la tête. Surpris en flagrant délit d'amour, on eût dit qu'il rougissait lui-même de son audace, et qu'il implorait merci par son humilité.

Deux jours se passèrent; les dames étaient pâles et défaites; le cuisinier avait fait en pure perte des frais de génie comme un auteur dont le public blasé ne veut pas lire les ouvrages; la mer était toujours aussi sublime, le ciel aussi bleu, mais les passagers étendus sur leur lit ne pensaient pas à les admirer; les touristes dont l'imagination exaltée par la lecture des poètes s'était promis des merveilles écrasantes, des jouissances infinies, repassaient dans l'amertume de leur mal de cœur les déceptions douloureuses qui attendent le voyageur poète... Qui sait? Peut-être comparaient-ils les attentes trompées d'une traversée aux espérances de l'amour sombrant contre la réalité du dégoût...

Un marchand retiré, qui était venu en Italie pour jouir de sa fortune, et dont le malaise persistait à demeurer à l'état de souffrance aiguë, murmurait entre ses dents.

— Et dire que c'est-là un voyage d'agrément !

Le jeune homme au cigare n'eût pas remué un membre, eût-ce été pour échapper à une hache prête à le lui trancher.

Octave, plus heureux que maint autre, n'avait pas ressenti l'atteinte de la contagion générale. Mais sa santé ne lui servait à rien ; Florinde et son père ne sortaient pas de leur chambre ; et comme un moine au milieu d'une église peuplée de statues, il ne trouvait plus avec qui lier conversation pour tuer son temps. Je me trompe, le capitaine eût encore été disposé à lui raconter ses malheurs, mais le remède en ce cas aurait été pire que le mal, et

notre jeune homme s'était résigné à se coucher et à feindre le sommeil.

Enfin le matin du troisième jour vint rendre l'espérance aux passagers découragés. Les côtes de France parurent à l'horizon ; leur aspect chassa soudain les maux de cœur et les défaillances comme le son d'une voix chérie console l'amour en pleurs. Chacun voulut jouir par anticipation du plaisir qu'il éprouverait à se retrouver sur la terre ferme, et sur la terre natale surtout. Un mouvement inaccoutumé ébranla le pont, et tira de leur sommeil les dormeurs les plus obstinés.

Florinde, ressuscitée par l'idée que la traversée touchait à son terme, voulut elle aussi saluer du regard les falaises de Marseille. Mais l'air du matin était vif et perçant ; et la jeune fille, après une courte promenade sur le pont, redescendit dans sa cabine.

Il n'y a rien de plus long que les dernières

minutes d'une longue attente. Ne sachant que faire d'elle-même, elle ouvrit machinalement le livre que nous lui avons déjà vu parcourir, et qu'elle avait oublié depuis deux jours sur la table du salon.

La première page que le hasard offrit à ses regards était une de ces feuilles virginales si prodiguées dans nos romans modernes. Sur cette page blanche était la strophe suivante, écrite au crayon :

Si c'est pour presser notre amie,
Que Dieu nous a donné deux bras ;
Si l'amour est toute la vie :
Tu m'as vu, mais tu ne me connais pas.

— Encore la même écriture, s'écria la jeune fille étonnée ; c'est donc lui ? — Il n'y a pas à en douter.

III.

UN SALON. UN CHAMP DE BATAILLE.

Destiné dès son enfance au commerce, M. Durocher y avait amassé toute sa fortune à la sueur de son front. Semblable à la plupart des parvenus, il avait un souverain mépris pour la profession à laquelle il devait son élévation. Sans doute si l'on eût osé, en sa présence, traîner la finance dans la boue, il aurait rompu avec fureur, des

lances pour la dignité de sa caste ; mais cet enthousiasme n'aurait guère caché que la colère d'un homme blessé dans sa vanité. Au fond de son âme, il enviait tellement l'éclat d'une haute naissance et la gloire des professions libérales qu'il n'avait été soutenu, dans sa pénible carrière, que par l'espoir de dorer son nom roturier en mariant sa fille à quelque comte, ou à quelque marquis.

Non content de trouver pour Florinde un époux riche et titré, il avait voulu que son gendre futur joignît l'influence politique et la royauté du talent au prestige un peu usé de la noblesse ; aucune espérance ne semblait trop ambitieuse au millionnaire ; et en conséquence, il avait jeté ses vues sur un membre de l'ancienne aristocratie, député légitimiste, et orateur fort distingué.

En habile diplomate, notre banquier s'était hâté, aussitôt après son retour à Paris, de

faire une visite à son honorable, pour le convier de nouveau à ses réunions. La saison des soirées était loin d'être finie ; le commerçant rappelé par ses affaires, après une absence de deux mois, n'avait pu attendre à Rome les cérémonies de la Semaine Sainte ; janvier l'avait retrouvé en France, au grand déplaisir de Florinde.

M. de Florac (tel était le nom du député), invité à dîner, et placé par M. Durocher à côté de sa fille, venait de se lever de table, après avoir fait, en pure perte, de grands frais de galanterie auprès de la riche héritière. Florinde s'était prêtée, il est vrai, à ses hommages avec la politesse la plus aristocratique du monde, mais rien n'avait pu désarmer son humeur railleuse et maligne. L'amabilité même qu'elle avait mise à répondre à mille complimens indirects était plus décourageante que ne l'eût été un silence moins

honnête. On eût dit une reine écoutant sans colère les aveux d'un sujet, parce qu'elle est trop convaincue de sa supériorité pour rien redouter des entraînemens de son propre cœur. Sans aimer M. de Florac, elle se plaisait à étudier son adresse à se tirer de son rôle de soupirant ; et la femme la plus invincible est celle qui écoute sans colère un amour qu'elle ne partage pas.

La société était établie depuis quelques instans au salon, lorsqu'un domestique annonça M. Cattermole. Le nouveau venu était un homme d'environ quarante-cinq ans, véritable type de la race anglaise, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, à la démarche raide et disgracieuse. Après avoir salué les dames avec assez de sans façon, il tendit la main au banquier, et s'assit dans un fauteuil à côté de Madame Durocher, à laquelle cependant il n'adressa pas la parole.

Peu d'instans après son arrivée, la porte s'ouvrit pour livrer passage à nos deux vieilles connaissances, Octave et l'officier de dragons. Ce dernier tenait sa promesse, il n'avait pas voulu laisser passer la première soirée donnée par M. Durocher, sans présenter son jeune protégé. Florinde se détourna, et rougit légèrement en apercevant le jeune homme.

Des groupes s'étaient formés, les tables de jeu avaient été organisées; les philosophes discutaient les destinées de la France dans un des angles du salon. Les dames causaient entr'elles, et les plus jolies contemplaient avec un air d'envie les jeunes gens qui les délaissaient pour se presser autour de la jeune héritière.

Octave seul ne s'était pas mêlé au bataillon des admirateurs de Florinde; lorsque tant d'adorateurs encombrent le temple, on court la chance de passer inaperçu au milieu de

la foule. Notre jeune homme n'était jamais esclave de ses entraînemens; tout en lui était calculé. Persuadé que les susceptibilités de Mademoiselle Durocher devaient être promptes à s'éveiller au moindre symptôme d'indifférence, il avait voulu, faute de mieux, se faire remarquer par son absence. Debout et appuyé contre la cheminée, il ne pensait qu'à gagner du terrain dans les bonnes grâces de la maîtresse du logis, en ayant l'air d'oublier sa beauté un peu fanée, pour concentrer sur elle toute son attention. Mettre la mère dans ses intérêts, c'était prendre peut-être la meilleure voie pour se rapprocher de la fille.

Florinde ne prêtait qu'une oreille fort peu attentive aux propos galans de ses courtisans. Trop d'encens lui faisait-il mal au cœur, ou quelque préoccupation attirait-elle son esprit ailleurs? Elle était indifférente comme une

beauté habituée aux hommages, et distraite comme une femme qui trouve un déficit dans son budget d'adorations ; peut-être même comme une amante délaissée du seul être dont les flatteries lui seraient douces à entendre.

M. de Florac, en sa qualité de député, et d'hôte honoré des faveurs spéciales de l'amphytrion, était parvenu à s'emparer d'un fauteuil voisin de celui qu'occupait Florinde.

— Comment se fait-il que vous nous parliez si peu de votre voyage, lui dit-il en se penchant vers elle ?

— L'Italie est un sujet si banal de conversation, que je craindrais de vous ennuyer en entamant ce chapitre.

— C'est trop de modestie, mademoiselle ; je suis convaincu que vous auriez mille observations piquantes à nous communiquer... pour

peu que vous voulussiez bien prendre la peine d'avoir de l'esprit.

— Vous le pensez ?... Eh bien, c'est précisément pour cette raison que je préfère me taire ; car, ajouta-t-elle pour corriger un peu la malice de ses paroles, puisque vous croyez d'avance, les yeux fermés, à la finesse de mes remarques, je serais bien sotte de compromettre la palme que vous m'accordez si gratuitement.

— Cela ne voudrait-il pas dire que vous dédaignez un peu de vous mettre en frais pour nous ?

— Fi, monsieur ! quelle horrible supposition !

— Il nous est bien permis de nous venger de ce que vous nous refusez le plaisir de vous admirer.

— En vérité, vous êtes trop galant. Parlons d'autre chose. Je suis confuse de voir un

homme grave et habitué aux succès parlementaires s'occuper d'un joujou aussi insignifiant que moi. Avouez-le, M. de Florac, vous n'êtes pas dans votre élément. Vous devez regretter les conversations sérieuses que vous abandonnez pour moi.

— J'ai peur de m'abaisser dans votre estime en vous faisant une confession sincère; mais je dois le dire, les heures que je dévoue à mes travaux et à mes devoirs politiques me semblent souvent le temps le plus inutilement dépensé... pour ma propre satisfaction.

— Tant de gloire pourrait vous trouver indifférent?... Quelle ingratitude! Mais non; il m'est impossible d'ajouter foi à vos paroles.

— O mon Dieu, quand même j'aurais eu vraiment quelques succès, vous savez mieux que moi que je ne serais pas le seul à me montrer ingrat envers mes triomphes.

— Vous parlez comme un rébus, répliqua

dédaigneusement la jeune fille en feignant de ne pas comprendre.

— Il me passe quelquefois d'étranges idées par la tête; j'ai souvent désiré être à même d'échanger, ne fût-ce que pour un instant, mon rôle d'homme politique contre celui d'une femme jeune, belle et adorée de tous.

— Mais vous êtes charmant !

— Et je crois, ma foi, à être franc, que je ne résisterais pas, moi non plus, à la tentation de jouer quelque peu l'indifférence. Il faudrait que certaines femmes fussent des anges pour ne pas se faire quelquefois un plaisir malin de nous mettre à la torture.

— Ce qui veut dire...

— Qu'elles sont adorables, et que leurs dédains ne servent qu'à redoubler notre admiration.

— Votre admiration ! Ce n'est peut-être pas le meilleur moyen de désarmer leur malice;

qu'en pensez-vous, M. Octave? ajouta-t-elle en se tournant du côté du jeune homme, que le flux des hôtes du salon avait ramené derrière son fauteuil.

— Je pense, répondit celui-ci, que les hommages, dont une femme est accablée dans un salon, ont lieu de lui sembler bien fades, et qu'elle a raison de dédaigner les avances intéressées de la galanterie pour attendre quelque chose de plus digne d'elle. Il est si facile de faire un compliment, et la peine trouve en elle-même sa récompense. On se fait une réputation d'esprit.

Le député lança un regard oblique et jaloux à son rival, et Florinde rehaussa encore le succès d'Octave en répondant à son aveu indiscret par un gracieux sourire.

— C'est là parler comme un sage, reprit-elle. Ceux qui semblent le plus empressés ne cherchent la plupart du temps qu'à faire pa-

rade de leur amabilité. Ils prétendent à être admirés; l'humilité cache souvent bien de la vanité.

— Oui, mais il suffit d'être égoïste, répliqua Octave, pour abjurer son amour-propre quand on trouve plus de bonheur dans un autre sentiment.

— Cela arrive si rarement qu'il ne faut pas en parler. N'êtes-vous pas de cet avis, M. de Florac, demanda la jeune fille ?

Le député s'inclina sans répondre.

Un jeune homme profitant de cet entr'acte s'avança pour risquer une question.

— Vous devez bien regretter, mademoiselle, de n'avoir pu assister aux joyeuses folies du carnaval ?

— O mon Dieu, je me représente parfaitement ce que cela doit-être : de la poussière, des cris, du désordre, des costumes fort sales, des propos fort peu délicats... et voilà tout.

— Les beautés romaines trouvent cependant un grand charme à ces bacchanales. — Il faut dire aussi que c'est souvent pour elles l'occasion d'un glorieux triomphe. Les *confetti* (*) dont on les accable, se mesurent à l'admiration qu'elles inspirent.

— Voilà, il faut l'avouer, une étrange manière de courtiser une femme, interrompit Florinde.

— Mais qui n'en est pas moins flatteuse, répartit son interlocuteur.

— Pour des romaines du moins, continua M. de Florac qui cherchait à regagner du terrain, mais mademoiselle n'a rien à leur envier; puis, se tournant vers la riche héritière, il ajouta : J'aurais même peine à croire que vous ayez pu vous défendre d'une sensation agréable, en vous retrouvant en France au milieu

(*) Petites boules de plâtre qu'on se jette par poignées à la face, au temps de Carnaval.

de vos anciennes habitudes. Vous avez plus à perdre qu'à gagner en quittant Paris.

— Les plaisirs des salons ont beaucoup moins d'attrait pour moi que vous ne le pensez, répondit Florinde.

Décidément M. de Florac venait d'éprouver un échec. Soit que la jeune fille, informée des projets de son père, eût résolu de se tenir sur une défensive militante, soit qu'elle eût découvert sous la galanterie du député des espérances trop présomptueuses, il n'en était pas moins évident qu'elle était allée aussi loin qu'une femme du monde puisse aller quand elle veut faire comprendre à un adorateur que ses hommages l'importunent.

La tête d'Octave se redressa un moment comme celle d'un conquérant. On eût dit un amant arrachant à sa maîtresse un premier aveu; on eût dit un diplomate amenant à bon port une négociation épineuse. Cette ex-

pression d'allégresse fut cependant de courte durée. Le rival de M. de Florac s'éloigna de quelques pas, passa la main sur son front et contempla long-temps Florinde comme pour lire au fond de son âme. Bien qu'un léger sourire relevât les coins de sa bouche, ses sourcils étaient contractés comme ceux d'un mathématicien perdu dans ses problèmes. Octave était trop habitué à la comédie du monde pour se hâter de chanter victoire. Il savait que, si les passions des femmes ont été forcées de se faire microscopiques et impalpables, depuis que les mœurs ne leur permettent plus de se mouvoir à l'aise, elles n'en ont pas moins conservé toutes leurs ressources, leurs péripéties et leur activité. Il n'ignorait pas qu'un mot vide de sens en apparence trahit souvent le secret le plus important, et qu'un regard où semble briller le feu de la passion n'est quelquefois qu'un piége hy-

pocrite. Florinde sans violer les lois de la pudeur, savait appeler l'amour, l'encourager et le repousser ; sans sortir de sa dignité, elle pouvait songer à se venger de la fatuité du député, et sourire à un de ses rivaux pour le désespérer.

Jusque là Octave avait suivi la jeune fille dans tous ses détours ; maintenant elle échappait à sa perspicacité : il n'osait pas décider si l'affection qu'elle lui témoignait était une preuve d'amour ou seulement un complot dirigé contre M. de Florac.

Cependant il n'était qu'un homme ; id est, il n'avait pas grand'peine à se persuader qu'on n'eût pu résister à sa fascination ; aussi se détermina-t-il, après quelques minutes d'hésitation, à profiter de ses avantages.

Après avoir feuilleté nonchalamment un keepsake anglais étalé sur la table, il se rapprocha de Florinde, en lui disant :

— J'ai connu un monsieur, grand admirateur de la nature, qui ne voulut jamais visiter la Suisse dans la crainte de ne pouvoir plus apprécier, au retour, les sites de ses montagnes. J'aime à croire que la poésie des paysages, que vous avez admirés en Italie, ne vous empêchera pas d'être aussi sensible, que par le passé, aux beautés des rives de la Seine.

— Auriez-vous donc des goûts pastoraux?

— Oui, pendant trois ou quatre mois de l'année. Il est même certains coins de terre, aux environs de Paris, dont Tivoli, la cascade de Terni, et les Apennins n'ont pas fait pâlir pour moi le souvenir.

— Mais c'est là tout-à-fait de l'enthousiasme! Avouez, M. Octave, que vous êtes bien imprudent de sortir ainsi en costume tragique. Quelle figure feriez-vous, si je partais d'un éclat de rire? mais j'ai bon cœur, et je vous

dirai naïvement que je suis aussi simple que vous et que j'aime beaucoup nos campagnes.

— Je le conçois, répliqua le jeune homme en baissant les yeux, votre parc est si beau !

— Ah ! fit la jeune fille avec étonnement, comme si elle eût voulu adresser une question à son interlocuteur ; mais elle s'arrêta soudain, rougit, pâlit et détourna la tête.

Octave, de son côté, ouvrit le keepsake comme pour se donner une contenance ; après l'avoir parcouru avec le regard inquiet d'un homme qui cherche quelque chose, il s'arrêta à une gravure où était représenté un Turc, ramassant un bouquet de fleurs, sous une jalousie entr'ouverte.

— Quel charmant tableau ! dit-il à Florinde, en mettant sous ses yeux le croquis de l'artiste anglais.

— En effet, le burin est d'un fini déli-

cieux, répondit la jeune fille d'un air un peu embarrassé.

— Le sujet est aussi gracieux que l'exécution. Y a-t-il idée plus charmante que celle d'attribuer un langage aux fleurs? quels messagers seraient plus dignes d'être envoyés à la beauté?

Octave croyant remarquer une expression d'impatience sur les traits de la jeune héritière, se hâta d'ajouter pour s'épargner une réponse humiliante :

— Avez-vous lu la pièce de vers qui accompagne cette gravure?

— Je ne m'en souviens pas... Cependant, je dois l'avoir parcourue, d'autant que j'aime assez la poésie.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas un album, comme tant d'autres dames?

— Moi, répondit Florinde toute troublée. Puis elle reprit en s'excitant à sourire : Moi,

avoir un album! Y pensez-vous? Envoyer l'huissier aux malheureux qui m'approcheraient pour les forcer à encenser mademoiselle *Florinde.* — Vraiment, mon nom seul m'empêcherait d'exiger qu'on me fît l'héroine d'un sonnet. *Florinde!* Mais il faudrait, de toute nécessité, que le poète tombât dans le sentiment et l'élégie, afin de conserver la couleur locale, et j'ai trop bon cœur pour exposer au ridicule de pauvres jeunes gens qui ne m'ont fait aucun mal.

Florinde mentait; elle aussi avait un album, comme nous l'avons vu, et plus d'une fois même elle l'avait laissé dormir sur la table du salon; mais en apprenant qu'Octave devait lui être présenté, elle s'était hâté d'enfermer dans son secrétaire ce recueil dont elle n'avait pas craint, jusque là, de livrer les secrets à tous les regards.

— Je vois, répondit Octave, que ceux qui

vous adresseraient des vers, courraient grand risque de n'être pas épargnés.

— Qui sait? Je ne dis pas que je sois exempte de coquetterie.

— Ne flatter que la vanité, c'est là un triste succès! murmura le jeune homme à voix basse.

— Eh mais?... Que peut-on donc espérer de plus...? D'ailleurs avec moi...

Ici, Florinde s'interrompit, comme si elle eût craint d'achever sa phrase.

— On n'aurait pas même le bonheur?...

— Non, reprit la jeune fille, d'un air légèrement confus, je voulais dire seulement que si j'aimais la poésie, ce n'était pas assurément la poésie de salon. — Rien ne me semble plus ridicule qu'un poète amateur.

La femme traquée dans ses derniers retranchemens, se vengeait de celui qui la mettait dans une position embarrassante.

— Avouez au moins, répliqua Octave, que le péché est quelquefois accompagné de circonstances atténuantes. Il y a certaines choses qu'il n'est pas permis de dire en prose, et qu'il est cependant bien doux d'exprimer.

— Vous parlez avec tant d'éloquence, s'écria en souriant la jeune héritière, que je vous soupçonnerais presque d'être coupable du délit actuellement sur la sellette.

— Eh bien, quand cela serait?

— Je vous demanderais pardon de mes railleries, mais je ne sais si je me déciderais à changer d'opinion sur la sincérité des poètes.

En achevant ces mots, Florinde se leva, et traversa l'appartement pour aller s'asseoir auprès d'une dame de ses amies.

— Me serais-je donc trompé? se dit Octave en la suivant des yeux; ce que je prenais pour le signe d'un sentiment naissant, ne serait-il

qu'une feinte calculée pour punir les importunités du député? Qu'elle se montre coquette tant qu'il lui plaira! L'avenir soldera nos comptes. C'est par l'abnégation qu'on s'ouvre le ciel; le cœur des femmes ressemble au ciel, à ce qu'il paraît.

Cependant Octave venant à détourner la tête, rencontra les regards de Florinde qui semblaient l'avoir cherché, et s'être arrêtés depuis quelque temps sur lui. Aussitôt la jeune fille se hâta de baisser les yeux, et ne parvint pas à cacher son trouble. Qu'une autre à sa place eût rougi, rien de plus naturel; mais elle, la jeune indifférente, habituée à trôner dans un salon, avec l'aisance dédaigneuse d'une déesse, elle qui trouvait toujours dans son esprit le moyen d'expliquer par une intention de bon ton les écarts les plus fantasques de ses caprices, elle, se montrer embarrassée pour motiver un regard, il y avait

là, de quoi rendre l'espérance à l'amant le plus humble et le plus découragé.

Ce brusque mouvement de tête suffit pour donner un tout autre cours aux pensées d'Octave : il comprit que l'humeur railleuse de Florinde n'était qu'un déguisement destiné à cacher sa faiblesse, et que sa main n'avait agité les grelots de la folie que pour couvrir la voix de son cœur. Ce qui l'avait d'abord effrayé lui parut un gage de succès. L'indifférence défend toujours sa liberté menacée ; la femme qui se sent sur le point d'aimer avec le dévouement sans borne d'une première passion, redoute de donner des droits à un homme qu'elle n'a pas encore assez mis à l'épreuve.

Cependant un secret pressentiment avertit Octave qu'il valait mieux se tenir à l'écart ; et il ne tenta pas de se rapprocher de mademoiselle Durocher.

Il avait su se donner du prestige ; il avait piqué sa curiosité, et frappé son imagination, il ne devait pas descendre de son piédestal : revêtir la défroque d'un adorateur de bon ton, c'était se perdre.

Florinde était comme toutes les femmes ; l'amour lui semblait une réalité trop merveilleuse, trop fantastique pour qu'elle pût se la représenter sous la forme banale de ce qu'elle voyait tous les jours. Courtisez une couturière en lui adressant les complimens musqués que dédaignent les grandes dames, et elle se croira sincèrement aimée, parce qu'elle ne les aura jamais entendus. Faites sentinelle, par la neige et la pluie, sous le balcon d'une femme du monde, et elle se laissera convaincre de votre passion par ces hommages en plein vent, dont une grisette rirait comme d'un lieu commun des plus usés.

Voilà ce que pensait Octave, ce qui l'enga-

gea à se retirer dans un coin du salon ; et ce fut peut-être à cette tactique qu'il dut l'amour de Florinde ; car Florinde n'était déjà que trop disposée à lui donner son cœur.

Peut-être avait-elle éprouvé une sensation pénible, et même une déception, en croyant remarquer qu'il voulait faire allusion au passé, mais ce n'était là qu'un dépit tout innocent, dans lequel la vanité n'entrait pour rien. Si Octave lui avait plu, c'était en grande partie parce qu'elle s'était cru aimée par lui sans espoir, sans égoïsme. Au moment où elle se sentait toute joyeuse d'avoir inspiré une passion si désintéressée et si humble, son adorateur s'était présenté tout-à-coup, sous un autre aspect ; elle n'avait plus retrouvé qu'un *homme*, calculant et donnant pour recevoir. Le mécompte était assez cruel, pour qu'elle se désolât, comme l'enfant qui voit se briser un de ses jouets chéris.

Florinde, il est vrai, se croyait de bonne foi fort offensée qu'Octave eut osé la supposer capable de s'abaisser jusqu'à lui; mais en cela, elle se calomniait elle-même; elle se regardait comme beaucoup plus vaine qu'elle ne l'était en effet.

Quoiqu'elle fût bien évidemment coquette, sa coquetterie n'était guère qu'une espièglerie et un divertissement. Femme, et comme telle, habituée à l'idée que les femmes étaient faites pour résister, de même que les hommes étaient faits pour attaquer, elle en avait déduit la conséquence que les hommes étaient tenus à l'attaquer pour lui fournir l'occasion de se défendre; et elle avait mis sa petite vanité à s'attirer ces attaques, et à leur échapper avec grâce et souplesse.

Elle avait voulu jouer son rôle de femme avec esprit, comme un jeu de bague; on la courtisait, elle se plaisait à mettre ses cour-

tisans aux abois, et à les prendre en flagrant délit de contradiction.

Je ne prétends pas qu'il n'y eût pas un peu de malice au fond de ces manéges. Spirituelle, et ennuyée d'entendre toujours le même air, elle n'avait pu voir sans indignation qu'on la jugeât assez sotte, pour encaisser comme argent comptant les fadaises dont on l'importunait, et qu'on ne rougît pas de lui offrir un encens aussi sacrilége. Si peut-être elle avait conclu de là que l'amour des hommes n'avait rien qui dût la flatter, et que c'était présomption impardonnable, que de se croire assez riche pour payer son cœur à sa valeur, cela provenait seulement de ce qu'elle n'avait pas encore ressenti le magnétisme de la passion. Comment eût-elle été à même d'apprécier les trésors du sanctuaire, qui ne s'était pas encore ouvert pour elle? Comment eût-elle reconnu qu'une reine pou-

vait sans être lésée les accepter pour prix de sa couronne? Les beautés adulées du grand monde sont bien plus rarement aimées que leurs blanchisseuses ; et tant qu'une femme ne se croit pas aimée, elle a droit d'être blessée qu'on espère lui plaire. Ce qui jusqu'ici avait pris le nom d'amour, en présence de Florinde, n'était qu'hypocrisie présomptueuse; ses adorateurs mentaient et voulaient tromper sa vanité; la loi du talion l'autorisait à punir la leur; ses petites vengeances n'impliquaient pas du reste un mauvais cœur; ne croyant pas à la sincérité des pantins qui lui récitaient leurs tirades apprises par cœur, elle ne pouvait s'effrayer de leur désespoir.

En un mot, sa coquetterie provenait seulement de son septicisme; ce n'était que la gaieté maligne d'une femme qui veut à juste titre se venger des impertinens assez osés pour lui demander sa vie et son amour, en

échange de quelques mots vides, de quelques joyaux de faux aloi.

Mais cette indifférence apparente cachait une imagination beaucoup plus romanesque, que la jeune fille ne le pensait elle-même. Sa vanité avait veillé sur la virginité de son âme; les hommages dont elle avait été entourée avaient caché l'amour à ses regards; ses courtisans, qu'elle regardait comme indignes d'un regard, avaient mis son cœur à l'abri des voleurs. La fleur, encore fermée, conservait tous ses parfums pour celui qui saurait la faire épanouir. La source avare de son onde, pour des profanes, était pleine jusqu'au bord, et impatiente de s'épancher.

Mais revenons à notre histoire.

M. Cattermole était resté depuis son entrée au salon, silencieux comme un lord anglais, sans quitter la première position qu'il avait prise dans un fauteuil, aux côtés de Madame

Durocher. — Pendant tout le temps, sa voisine, comme fascinée par son regard, n'avait rompu le silence que pour répondre aux salutations des nouveaux venus; et encore s'était-elle acquittée de ce devoir avec un air contraint, qui eût trahi, pour l'observateur, un grand effroi, ou du moins un malaise fort évident. Pâle et tremblante, Madame Durocher semblait éviter le regard de l'Anglais, comme s'il eût été son mauvais génie; on eût dit Marguerite, pressentant sans s'en rendre compte la divinité infernale de Méphistophélès.

Cependant la foule s'étant portée du côté des tables de jeu, et M. Cattermole croyant l'instant favorable pour adresser une parole à sa voisine, sans être entendu de personne, se pencha vers elle, et lui dit à voix basse :

— Eh bien, Madame, que veut donc dire

cet étrange retard; avez-vous oublié que c'était hier que j'attendais votre réponse?

— Mon Dieu! monsieur, balbutia madame Durocher, presqu'incapable d'articuler une parole.... Je vous supplie de me pardonner; il n'y a pas eu de ma faute...

— Je ne me paye pas de paroles... J'entends trouver chez moi, demain dans la journée, ce que je vous ai demandé... et je vous conseille d'être exacte, si vous ne voulez pas me forcer...

— Silence! Monsieur, de grâce, vous l'aurez...

Evidemment, M. Cattermole croyait n'être épié par personne, mais il se trompait. Octave, quoiqu'éloigné, ne l'avait pas perdu de vue un instant; et s'il n'avait saisi qu'un fragment de phrase, il avait fort bien entendu le ton impérieux de l'Anglais, et remarqué le trouble de madame Durocher.

Se trouvant par hasard à côté du capitaine de dragons, il le prit à l'écart, et lui dit en lui désignant l'Anglais :

— Quel est donc cet étrange personnage?

— Chut, chut, prenez garde qu'on ne nous entende. Je crois, ma foi, qu'il est le diable en personne... Et ce ce qu'il y a de meilleur, c'est que tout le monde semble se défier de lui : tout le monde, excepté M. Durocher.

— Mais enfin?

— C'est une énigme... Il ne vient que rarement; mais quand il entre, madame Durocher fait la grimace, et perd soudain sa loquacité habituelle... On dirait même qu'elle ne sait plus que faire de ses regards; et je gage qu'elle se sauverait par le trou de la serrure, si elle n'avait pas un tel embonpoint... En un mot, elle a l'air de le détester le plus cordialement du monde, et cependant il exerce sur

elle un empire fort étrange. C'est peut-être du magnétisme; il lui suffit de la regarder, pour qu'elle change d'avis, pour qu'elle balbutie; entre nous soit dit, ajouta le capitaine avec un sourire qu'il s'efforça de rendre spirituel.., je l'ai rencontrée une ou deux fois, au bras de ce mystérieux personnage, et je l'ai vue même un jour frapper à la porte de la maison où il habite. Hein, qu'en pensez-vous?

— Je dis que vous êtes fait pour écrire des romans. Votre récit tient un peu de l'emphase d'un garçon parlant de ses voyages.

— Parole d'honneur, mon ami, je n'ai dit là que la stricte vérité.

— Alors vous piquez décidément ma curiosité, et je veux observer moi-même de plus près cet original... Mais un mot encore, puisque vous êtes sur la sellette, ne pourrez-vous pas me donner quelques renseignemens sur ce M. de Florac?

— Ah ! seriez-vous jaloux ? A bon entendeur demi-mot, je m'aperçois que vous êtes un habile diplomate... Je suis un juge compétent, moi, en matière amoureuse.

— Ce qui veut dire que Monsieur de Florac aurait des vues sur mademoiselle Florinde.

— A parler franc, je crois qu'il y a sous jeu quelque chose comme cela, et j'affermirais même que M. Durocher l'accepterait assez volontiers pour gendre..... Rien n'est gourmand de dignités parlementaires comme la finance.

— Ah ! pensa Octave, c'est avec M. de Florac que j'ai à rompre des lances. — C'est bien, je sonderai le terrain ; sans perdre un instant, je veux étudier mon rival.

Si vous étiez tenté de me demander des nouvelles de M. Durocher, je vous dirais que jamais maître de maison, malgré l'insignifiance

proverbiale des amphytrions, ne dépensa plus inutilement son temps, et ne s'agita tant en pure perte. Il disait un mot à l'un, un mot à l'autre ; faisait une question sans attendre la réponse ; commençait à droite une phrase qu'il finissait à gauche ; et distribuait, avec grande prodigalité, sourires et poignées de main.

Aussitôt que M. Cattermole eut adressé à madame Durocher les paroles que nous avons rapportées ci-dessus, se levant soudain, il sembla dépouiller le vieil homme comme par magie, pour prendre les allures les plus affables et les plus sémillantes. Soit qu'il se fût soulagé, en déchargeant sa mauvaise humeur ; soit qu'il voulût dépister les soupçons qu'il avait pu éveiller ; de Lora qu'il était, il devint tout-à-coup un second Figaro. La raideur anglaise avait presque disparu. Il eût été possible de trouver spirituelles ses

railleries et d'admirer l'expression de ses yeux.

Tandis que madame Durocher à peine délivrée de son voisinage, se hâtait de s'éloigner, et de s'asseoir à une table de jeu, comme pour élever une barrière infranchissable entr'elle et lui, notre étrange personnage s'approcha d'un groupe de nouvellistes auquel M. de Florac s'était joint depuis quelques temps, dans l'intention probablement de se venger des dédains de Florinde.

— Il n'y a qu'un gouvernement comme le nôtre qui puisse faire des bévues aussi désastreuses que la politique adoptée à l'égard de l'Espagne, disait un jeune homme. Qu'on soit fripon, quand on doit tirer profit de sa friponnerie, je le conçois ; mais qu'on le soit pour le plaisir de l'être, quand on compromet en même temps ses intérêts, c'est là une sottise vraiment inconcevable.

— Tout pouvoir aime que ses confrères

partagent ses idées, répondit M. de Florac.

— Que dites-vous de la politique anglaise dans la question d'Orient? demanda M. Cattermole.

— La perfide Albion, s'écria un gros monsieur, s'est montrée fidèle à ses traditions de foi panique.

— Elle a réussi, c'est assez, reprit l'Anglais.

— Il n'y a rien de tel que les gouvernemens aristocratiques, remarqua le député, pour être conséquens dans leurs projets, et consistans dans leur conduite.

— Mais l'honneur, monsieur? s'écria le gros nouvelliste.

— Qu'a donc l'honneur à faire avec la politique? repartit M. Cattermole.

— Quel autre mobile a poussé la France républicaine à travailler à l'émancipation des peuples? reprit le gros monsieur.

— La France républicaine a cherché à recruter des alliés, voilà tout. Elle redoutait les rois, elle a voulu leur opposer les peuples.

— La gloire est tout pour le Français; l'Anglais ne songe qu'à sa bourse.

— C'est vrai : la France est une nation d'oisifs, et la vanité est tout pour les flâneurs. Dès l'âge de seize ans, les colléges songent à se révolter.

— On est plus long à comprendre l'ordre que le désordre, interjeta le député.

— Vous avouerez, du moins, que l'amour de la gloire est plus noble que l'égoïsme et l'intérêt.

— Plus noble! — plus sot, voulez-vous dire. Quand on combat, mieux vaut combattre pour de l'or, que pour une bulle de savon. A quoi ont abouti vos conquêtes, et tout le tapage glorieux de votre Napoléon? Où sont vos colonies? combien de pouces de

terre avez-vous gagnés? Quelle est votre influence en Europe?

— On voit bien que Monsieur est Anglais, reprit le gros monsieur, au comble de la fureur.

— Ah! monsieur, pour qui me prenez-vous, pour me supposer coupable de patriotisme?

— Vous avez raison de ne pas être fier de votre patrie.

— J'ai ma foi oublié si j'en ai une, et quel est son nom; les questions sociales me préoccupent fort peu; tous les gouvernemens possibles n'empêchent pas le soleil de briller, et les yeux noirs d'être fort séduisans. Quant aux divers coins du globe, le meilleur pour moi, est celui où l'on vit le plus confortablement. Le patriotisme n'est que de la routine. On aime son pays parce qu'on est habitué à ses mœurs, au genre de beauté de ses femmes,

à son climat, à la manière dont s'y fait la cuisine, et dont s'y préparent les lits. Mais quant à moi j'ai assez vécu en France, pour m'apercevoir que le café y était beaucoup meilleur qu'en Angleterre; l'air du continent convient mieux à ma poitrine que celui de notre île. La cuisine Italienne me semble plus succulente que nos roastbeefs. Mes compatriotes sont laides à mes yeux, comparées aux Espagnoles. Comment diable, voudriez-vous que j'eusse du patriotisme.

Sur ce, M. Cattermole s'inclina, et sortit sans ajouter un seul mot.

Octave qui l'avait suivi de l'œil et de l'oreille, ne put s'empêcher de murmurer presqu'à voix haute, en le voyant partir :

— Qu'est-ce que cela veut dire?

Puis il ajouta en lui-même :

— C'est là, si je ne me trompe, un de ces hommes qui ne reculent devant rien. Il

existe quelque lien mystérieux entre cet Anglais et madame Durocher. Je ne ferais pas mal de me rapprocher de lui.

Cependant la pendule sonna minuit, et le salon vit disparaître un à un tous ses hôtes. Quand M. Durocher se retrouva seul avec sa fille, s'approchant d'elle, il lui dit :

— Il me semble que M. de Florac s'est retiré avec un air mécontent.

— En vérité, mon père, suis-je cause si votre ami a eu quelqu'indigestion, ou a mal reposé la nuit dernière.

— Non, mais je crains que tu ne lui aies fait un accueil trop glacial.

— N'est-il pas du devoir d'une jeune fille de se montrer réservée? Voudriez-vous que je lui eusse adressé une déclaration.

— Toujours ta folle gaieté ! je désespère de faire entrer une idée sérieuse dans ta tête.

— Parce que... j'ai assez mauvais goût

pour ne pas apprécier le mérite de.... votre protégé.

— Mais je pense que M. de Florac ferait assez d'honneur à la femme qu'il voudrait bien choisir.

— Alors, vous avouez qu'il vous a demandé ma main ?

— Non... pas encore.

— Oh ! l'impertinent, quel cœur de roche !... Eh bien, c'est donc vous qui la lui avez offerte ?

— Je n'en serais jamais venu là sans te consulter ; mais je suis certain que tu ne lui déplais nullement.

— Ni ma dot, j'aime à le croire.

— Il est assez riche lui-même ; il a un titre, une position, et il est député.

— Quel malheur que vous ne soyez pas femme vous-même, comme vous vous hâteriez de l'épouser.

— Il faut donc que tu sois décidée à ne pas te marier. Tu as déjà vingt ans, et personne n'a été assez heureux pour te plaire.

— Il est entendu que vous m'ordonnez d'aimer M. de Florac !

— Florinde, de grâce, soyez un peu plus raisonnable. Votre mère vous a trop gâtée. — J'ai peur que votre vanité ne vous joue quelque mauvais tour. — Vos prétentions sont bien ambitieuses.

— Loin de là, mon père... En fait de titre et de fortune, je me contenterais de moins de quarante-sept ans dans la personne d'un futur mari.

— A quarante-sept ans un homme n'est pas vieux ; et d'ailleurs, ne seriez-vous donc pas flattée d'être la femme d'un député, d'un comte, d'ajouter une particule à votre nom ?

— Un *de*... c'est vraiment assez joli; mais je suis une folle, comme vous le disiez fort

bien, je ne sais pas calculer... Belle gloire, en vérité, pour une jeune fille de vingt ans, qui n'est pas contrefaite, qui est assez bien même, qui écrit le français sans faute d'orthographe..... Belle gloire pour mademoiselle Florinde, en un mot, de finir son roman en donnant sa main à un homme qu'a choisi son père, et qui aurait éprouvé pour elle la même passion, eût-elle été bossue, borgne et bancale... pourvu qu'elle eût eu sa dot!... Non, mon père, non, cela ne se peut pas... Je ne sais si j'ai un cœur, mais assurément... j'aime qu'on m'aime...

— Florinde, j'espère que ce ne sont là que des plaisanteries, mais il est bien mal à vous de prendre ainsi plaisir à me tourmenter, à me désespérer...

— Que voulez-vous, mon père, c'est moi qui dois me marier... et je suis sûre, malgré votre air sévère, que vous ne m'en voulez

pas trop de chercher à faire votre bonheur en travaillant au mien.

— Mais personne ne te rendrait plus heureuse... tu dois t'en rapporter à mon expérience... Des yeux de vingt ans peuvent se tromper ; ils apprécient le mérite d'un homme d'après la coupe de ses moustaches.... Les jeunes filles sont un peu adulées ; deux ou trois complimens, à ton âge, semblent la plus grande garantie qu'un soupirant puisse donner ; crois-moi, mon enfant, c'est l'esprit qui adule, et c'est le cœur qui est le vrai trésor.

— Et qui vous dit que je me regarde comme infaillible, qui vous dit même que je sois altérée d'adulations. Je veux bien être convaincue de votre prudence, mais à quoi cela me servirait-il si mon cœur ne m'appartenait plus? Ne pourrait-il pas se faire par hasard que j'eusse déjà fixé mon choix?

— Serait-ce possible, grand Dieu?

— Je n'ai pas dit que cela fût, mais enfin on a vu des choses plus étranges. Bonsoir, mon père, ajouta Florinde en sautant au cou du banquier et en l'embrassant à plusieurs reprises, bonsoir; il est tard. Nous reprendrons demain notre conversation; il n'y a rien de plus funeste pour le teint que des veillées trop prolongées.

Avant que M. Durocher eût trouvé une parole à répondre, l'espiègle jeune fille avait déjà sonné sa femme de chambre et saisi un flambeau.

— Tenez, mon père, continua-t-elle avant de sortir, je gagerais que je ne rêverai pas à M. de Florac; c'est là une preuve que mes refus ne me sont pas dictés par l'esprit de contradiction, mais qu'ils expriment fort sincèrement mes sentimens.

M. Durocher s'était montré dans cette

petite scène avec sa fille, ce qu'il était dans toute sa vie. C'était en somme une nature assez insignifiante, un recueil de lieux communs, un homme fondu dans le moule le plus ordinaire. Il aimait ce qu'il voyait aimer aux autres, il respectait ce qu'on lui avait appris à respecter. — Préjugés et morale, rien ne venait de lui; au lieu de penser, il avait fait aller sa maison de banque.

A cette intelligence d'une portée fort restreinte, se joignait un caractère doux et inoffensif. Comme père, il s'était borné à embrasser Florinde, à satisfaire ses goûts et à l'aduler. Enfant du peuple lui-même, on eût dit qu'il redoublait envers elle de cadeaux, d'admiration et de caresses, pour se prouver que sa fille à lui, sa propre fille, siégeait au premier rang parmi les élues de la société, et n'était rien moins qu'une future comtesse dont il devait doter le monde aristocratique.

Ceux qui ne tirent pas leurs convictions, leurs haines, leurs enthousiasmes d'eux-mêmes, sont exposés à tomber dans deux écueils opposés ; ils ont l'obstination du fanatisme, ou la faiblesse de l'indifférence. M. Durocher était dans ce dernier cas. Lors même qu'il s'agissait de faire triompher *ses* idées, il y apportait autant de tiédeur qu'on en met d'ordinaire à défendre les intérêts d'un ami. Une constitution débile et maladive, contribuait encore à lui rendre plus pénible le moindre effort. La fatigue d'une discussion l'effrayait ; plutôt que de s'évertuer à franchir un obstacle, il préférait rebrousser chemin. Il n'y a pas à s'étonner qu'un tel homme eut jeté ses vues sur M. de Florac ; mais sa velléïté de vanité n'était qu'un caprice en miniature. S'il était évident qu'il ferait tout son possible pour déterminer Florinde à devenir la femme d'un député, il n'était pas

moins évident qu'il ferait en somme fort peu de chose. Ses desirs n'avaient à leur service qu'une volonté boiteuse. Il n'avait pas les qualités requises pour jouer le rôle de tyran.

— Quelle étrange créature! murmura-t-il en suivant des yeux sa fille qui se retirait. C'est pour me contrarier qu'elle me contredit avec tant d'obstination; elle a toujours eu cette déplorable habitude.

Tandis qu'il réfléchissait aux paroles de Florinde, s'efforçant de n'y voir que des ébullitions de malice, celle-ci regagnait son appartement, silencieuse et plus triste que d'habitude. A quoi pensait-elle donc? avait-elle dit vrai, quand elle s'était écriée : Peut-être mon cœur ne m'appartient-il plus?

Avait-elle dit vrai? elle l'ignorait elle-même; et si elle semblait si sérieuse, c'était uniquement parce qu'elle instruisait son

propre procès. Elle avait souvent, il est vrai, songé à l'allée solitaire du parc, à ses promenades, aux bouquets mystérieux; depuis son voyage d'Italie, elle avait même parfois vu passer dans les tableaux évoqués par son imagination, un beau jeune homme auquel elle eût été à même d'attacher un nom, une forme qui n'était plus une vision idéale, un desir, ou une espérance, mais bien un portrait et un souvenir. Cependant jusqu'à ce jour, elle n'avait pas encore compris qu'elle pût vraiment aimer. L'humilité craintive et reconnaissante de la passion était tellement en dehors de ses habitudes, qu'elle ne se croyait pas capable d'une telle métamorphose. Mais à quoi tiennent nos sensations? Si une atmosphère, plus ou moins condensée, peut nous porter au comble de la gaieté ou du spleen, si un souffle de vent suffit pour éteindre le flambeau de

notre raison, il ne faut quelquefois qu'un fétu de paille pour ouvrir devant nous le tabernacle de notre cœur, jusque-là scellé.

Le besoin de continuer, en crescendo, une série de plaisanteries, peut-être le desir de lutiner son père, avait arraché à Florinde des mots que son âme n'avait pas même entendus; elle avait cru mentir en disant : Qui sait si je n'aime pas déjà; et pourtant le souvenir de ces deux mots jetés au hasard portait maintenant le trouble dans tout son être, comme la voix d'un oracle. Un voile venait de se déchirer; la spontanéité irréfléchie de son aveu, lui inspirait un effroi superstitieux; la vérité est dans l'ivresse, dit-on, c'était donc son cœur qui avait parlé à l'insu de sa raison, de ses prétentions, de sa coquetterie; et la jeune fille n'avait trouvé, en examinant sa conscience pour y chercher un démenti à cette confession involontaire, qu'une confir-

mation nouvelle de ses craintes. Elle s'était consultée pour s'assurer de sa santé ; et son expérience lui avait révélé l'existence de la maladie redoutée.

Florinde dormit peu, et elle rêva encore à l'allée solitaire du parc. Mais cette fois, elle voyait la main qui lui lançait le bouquet ; et, chose étrange, les fleurs se détachaient pour danser autour d'elle, en lui chantant, chacune, une des strophes qu'elle avait transcrites sur son album. L'une d'elles, c'était une rose, je crois, répétait les vers écrits sur le bateau à vapeur ; puis, soudain, la jeune héritière sentait sa poitrine s'ouvrir, et son cœur s'en élançait sous la forme d'un oiseau, pour aller se poser sur le doigt d'Octave, et becqueter ses lèvres.

Florinde n'était en se couchant qu'une coquette; le lendemain, elle s'éveilla tremblante, dévouée et défiante comme une amante.

Que se passait-il dans l'âme d'Octave?

Tandis que la jeune fille s'effrayait en remontant dans sa chambre de l'écho de ses paroles, voici ce que son adorateur se disait en sortant de chez le banquier :

— Dieu, quelle belle invention que l'orgueil! Combien nous avons eu raison d'encenser ces éternels enfans; leur vanité est l'anneau auquel nous attachons notre chaine. Elles veulent inspirer des passions, et ceux qui en ressentent ont précisément le privilége de leur déplaire; comme Cordelia ils ne savent qu'aimer et ils sont si émus, qu'ils perdent l'éloquence. Que le Midi courbe la tête devant le Nord! Aux impuissans le sceptre! Aux habiles le monde! En vérité, la civilisation a droit de s'applaudir de son œuvre. Elle a appris aux femmes à ne rêver que d'amour fiévreux; et elle a habitué les hommes à ne s'énorgueillir que de leur rai-

son et de leur indifférence. Que le monde aille ensuite comme il pourra. Heureusement les messieurs sont aussi sots, avec leurs ridicules prétentions à l'impassibilité et à la dignité, que les dames avec leur sensibilité accapareuse. Ils croiraient s'avilir en feignant de plier le dos; c'est bien, la route est ouverte. Que les philosophes conversent avec l'absolu. Celui qui sait flatter le corbeau, lui tire son fromage du bec. L'humilité, bien placée, rapporte quelquefois une dot d'un million.

IV.

UNE AVENTURE DE BAL MASQUÉ.

Après s'être occupé de l'avenir en courtisant la riche héritière, M. de Florac crut devoir s'occuper du présent en allant à certain rendez-vous qu'une beauté mystérieuse lui avait donné pour le soir même. Au lieu de regagner son hôtel, au sortir de chez le banquier, il cria au cocher de le conduire à l'Opéra, et, à peine arrivé, s'élança hors de

la voiture avec toute la pétulance d'un amant novice pour pénétrer dans la salle, où le dernier des bals masqués de la saison avait attiré une foule extraordinaire.

Nous voici en pleines bacchanales, jetons un coup-d'œil sur ce qui nous entoure; le spectacle en vaut la peine. Moi aussi l'atmosphère des salons m'étouffe, le bon ton m'asphyxie, les gants me fatiguent. Vive la liberté et la volupté! Je suis heureux de coudoyer des débardeurs et surtout des débardeuses aux hanches de velours bleu clair, à la gorge de velours cramoisi. Ici au moins on respire à l'aise et on vit à sa guise; on est aussi indépendant que l'étaient les premiers hommes au milieu des bruyères désertes, trop vastes pour qu'ils pussent songer à se les disputer. J'oubliais cependant les sergents de ville, les réglemens de police contre la cachucha et les jalousies militantes, *ungui-*

bus et rostro. Dans quelle route ne trouvons-nous pas, à l'heure qu'il est, des cordes tendues sous nos pas? Mais, que dis-je? nous sommes au foyer, au milieu des aristocrates qui s'inquiètent fort peu qu'on proscrive le *cancan*, par la bonne raison qu'ils ne savent pas le danser.

Vous voyez cette vaste salle où les hommes et les femmes semblent avoir été entassés à coups de demoiselle, comme les pavés d'une rue; la gaieté y est peu bruyante; le courant des promeneurs est si réservé qu'il froisse, l'un contre l'autre, tous les flots qu'il roule. Les dominos qui sont parvenus à se glisser sur une banquette, n'occupent pas plus de place que des morts dans leur bière. Comment peut-on donc trouver du charme à s'emprisonner entre des murailles sujettes à se resserrer pour vous écraser? Comment peut-il y avoir du plaisir sans volupté? Don-

nez-moi une couche moelleuse, que mon corps soit balancé dans une baignoire pleine d'eau parfumée; que je ne sente pas mes muscles; que l'indolence éloigne de moi comme une jeune esclave les moucherons qui piquent!

Et cependant tous ces êtres meurtris, heurtés, entrechoqués comme dans un crible, ont la gaieté au cœur, et se sentent plus à l'aise que l'alouette au milieu des espaces du ciel.

Pourquoi donc ces dryades qu'un géant semble avoir comprimées entre les éclats d'un chêne violemment écartelé, sourient-elles, au lieu de se plaindre? Pourquoi donc ne pensent-elles pas à la foule qui blesse leurs pieds, ces grandes dames que les plis d'une rose feraient tomber en défaillance? C'est que si elles perdent en pénétrant dans cette cohue, la liberté de leurs corps, elles y retrouvent une liberté bien plus précieuse, que le monde

leur enlève : la liberté d'avouer toutes leurs facultés, et d'en jouir sans contrainte.

Ne croyez pas que ce soit dans la salle, au milieu des danses déchaînées, que les cœurs battent avec le plus d'emportement. sans doute, la sueur ruissèle sur le front de toutes ces ménades ; la fatigue enflamme leur sang ; elles oublient les ronces et les épines de la vie ; mais elles sont blasées, elles dansent à l'Opéra, après avoir dansé aux barrières. Elles ont l'autorisation de leurs parens et de l'opinion ; leur passé leur ordonne de faire ce qu'elles font. Non, le carnaval n'est rien pour ces adoratrices officielles de son temple. Ses joies n'ont de prix que pour la femme du monde, qui sort, à l'abri d'un voile épais, sous prétexte d'aller visiter une amie, et qui se rend à l'Opéra, à l'insu de tout le monde. A elle seule toute l'ivresse ! Un génie l'a jetée sur une planète

inconnue. Elle est ici en dépit des convenances ; jamais Titan n'a ressenti plus d'orgueil, en défiant Jupiter. Elle s'admire comme le misanthrope qui attente à ses jours pour protester contre la tyrannie du ciel.

Aujourd'hui, l'opinion qui, semblable à une Euménide, doit la traquer jusqu'au tombeau l'a enfin abandonnée; aujourd'hui, elle peut essayer de la fascination de ces femmes matières, qui savent lui dérober ses adorateurs et faire abandonner aux dandys ses salons dorés pour les bouges infects, où elles trônent dans leur sensualisme éhonté.

— Me voici, s'écrie la femme pudique, arrière rivales indignes ; moi aussi, j'ai dans ma main la coupe pleine de la liqueur qui fait oublier l'âme, la mort et l'éternité.... Moi aussi, j'ai un corps qui sait faire déraisonner de volupté.

Au milieu de cette orgie, qu'importe qu'elles laissent entendre le bruit du volcan qui bouillonne en elles. — On ne connaît pas leur nom. Après avoir ameuté les passions à leur suite, elles n'auront qu'à sortir du bal pour les dépister. Demain, elles reparaîtront fières, dédaigneuses, indifférentes. Celui qu'elles auront livré à la fièvre des sens n'osera plus même lever les yeux sur elles. Elles auront volé à Messaline une heure de ses émotions brûlantes sans risquer leur réputation, sans que le vent, qui a passé sur la veille, en jette aucun écho au lendemain, et flétrisse la moindre fleur de leur couronne.

Il y avait déjà plus d'une heure que M. de Florac avait franchi le seuil du foyer, et depuis ce temps, il n'avait pas cessé de se promener comme une âme en peine, passant en revue toutes les femmes, s'effor-

çant de reconnaître la voix de celle qu'il attendait, au milieu du pandémonium de sons qu'il entendait bourdonner à son oreille. Evidemment, l'amour-propre de notre député était en jeu; son impatience le prouvait assez : il croyait avoir affaire à une grande dame; et jusqu'à un certain point, il n'y avait pas trop de fatuité dans son fait. La personne masquée qu'il avait rencontrée au même lieu, quinze jours auparavant, avait dans ses allures, son langage et ses manières, toute la recherche et la grâce que donne une éducation aristocratique. Une bouche des plus voluptueuses, des dents blanches comme le lait, des cheveux de Maltaise, des épaules fermes et dorées, une main mignonne et un pied d'Andalouse, tout ce qu'elle avait montré de sa personne, en un mot, offrait un assez bel à-compte à l'espérance, et lui garantissait une somme fort satisfaisante de perfections.

Quel secret que cachât le masque, le corps seul valait la peine qu'on se mît en frais d'amour. Il est des hommes assez spiritualisés pour ne comprendre, dans une femme, d'autre beauté que celle des yeux, ou du visage au moins. M. de Florac pensait que la Vénus de Médicis, eût-elle perdu sa tête, n'en mériterait pas moins la première place au Musée.

Il était méridional et député, c'est-à-dire, extrêmement positif. Il aimait ce qui tombait sous ses sens. — Je suis assez de son avis. Ne dirait-on pas qu'il n'y a de place que sur les joues pour des baisers. — On trouve bien où poser ses lèvres ailleurs; n'est-il pas vrai, Madame? Qu'est-ce donc que cette beauté qui s'enfuit comme les couleurs avec la lumière? A moi la beauté qui reste belle la nuit comme le jour, belle pour mes yeux et mes mains, belle pour tout mon être!

Après s'être assuré que les contours fermes et arrondis, qui l'avaient séduit, n'étaient pas arrivés du Nouveau-Monde, dans une balle de coton, M. de Florac avait grandement remercié le ciel d'avoir inspiré à son inconnue le desir de l'intriguer. Du reste, elle s'était tirée avec beaucoup d'esprit de cette tâche si épineuse ; avec assez d'esprit pour qu'on pût décider, sans crainte de se tromper, qu'elle n'était pas femme de lettres, (les femmes de lettres n'ont que de grandes idées, et de grands sentimens !) Bien qu'elle semblât fort peu au fait du passé du député, bien qu'elle n'eût ni l'érudition d'un perroquet, ni même une rancune féminine pour aiguiser sa langue, elle avait su encore trouver des mots pleins de sel, auxquels Sterne n'eût pas dédaigné de riposter. M. de Florac, naturellement fort galant, avait senti s'agiter dans son cœur tous

les petits diablotins aux ailes frangées d'aiguilles. Le haut rang dont il dotait son inconnue, contribuant encore à rendre son amabilité plus expansive, il avait été tout-à-fait irrésistible ; non qu'il eût appelé à lui ses souvenirs poétiques, pour inonder de déclarations son domino mystérieux. — Il savait que les femmes sont sujettes à notre maladie, *l'ennui*, et aiment mieux faire de l'amour une distraction qu'une fatigue. — Il s'était contenté d'être sémillant, voluptueux, de longer même parfois de près une polissonnerie grivoise ; et il n'avait rien perdu à prendre ainsi les allures des petits marquis de la régence.

Bien que la dame masquée eut refusé à son Lauzun la permission de l'accompagner, elle avait bien voulu calmer son désespoir en lui jetant au départ les paroles suivantes : Adieu, au revoir, plutôt ; j'ai été d'une bonté

si sotte, avec toi, ce soir, que je serai forcée de revenir une autre fois, pour te lancer toutes les flèches de mon carquois.

— Ce qui veut dire que j'ai fait sa conquête, et qu'elle sera à moi, avait pensé M. de Florac; et cette espérance l'avait ramené au prochain bal.

Déjà, cependant, il commençait à perdre patience. Doutant presque de la sincérité de sa belle inconnue, il continuait à se promener, le front haut, la tête en étalage, si je puis parler ainsi; *homme affiche,* attendant le chaland; lorsque tout-à-coup, une main légère lui frappa sur l'épaule, tandis qu'une voix fraîche mais sonore lui disait :

— Toi, ici? quelle bonne fortune inespérée!

M. de Florac en se retournant, se trouva face à face avec deux femmes enveloppées

de dominos de satin noir, et portant l'une et l'autre leur capuchon relevé.

— Vraiment, répondit le député à celle des deux inconnues qui lui avait adressé la parole, tu es sincèrement étonnée de me trouver ici?..... Tu ne t'y attendais pas le moins du monde?

— Pas plus que tu ne t'attendais à m'y rencontrer... car je doute fort que tu saches à qui tu parles.

— Tu me crois donc bien aveugle?... ou tu es d'une modestie bien rare?

— Loin de là, je suis même très-susceptible; et la preuve, c'est que je n'entends pas me payer de paroles. C'est une vieille tactique de feindre de reconnaître une femme pour entrer en conversation avec elle.... Mais moi, je veux qu'un homme qui m'a vue une fois, ne m'oublie jamais; et si tu ne peux pas me citer mon nom, mes titres, ma

demeure et le lieu où tu m'as rencontrée; alors...

— Pas de menaces inutiles, beau masque; ton nom est celui qu'il serait le plus doux de faire précéder des mots : je t'aime; tes titres sont des épaules de reine... Ta demeure est un hôtel dont les murs sont toujours garnis d'admirables tableaux, quand tu passes devant les glaces qui y sont suspendues... Le lieu où je t'ai rencontrée, est celui où j'ai touché la main la plus mignonne de tout Paris.

— Quel bouquet à Chloris!... Mais c'est vraiment un petit chef-d'œuvre; je vois maintenant, à n'en plus douter, que tu m'as reconnue; et pour t'en remercier, galant Tyrcis, je suis prête à accepter ton bras.

Tandis qu'ils suivaient le flot des promeneurs, M. de Florac après avoir prié en vain

la dame mystérieuse de se faire connaître à lui, s'écria avec gaieté :

— Dieu ! quel cœur de rocher, ou plutôt de diamant! Tu es venue prendre mon bras, tu m'as fait admirer ta grâce et tes manières distinguées, tu t'es plue à me révéler la finesse de ton esprit, tu m'as montré ta main comme un diplôme d'aristocratie.... Tout cela, dans l'intention de me voler mon cœur. — Car, une femme, quoi qu'elle fasse, n'a jamais d'autre but que d'inspirer de l'amour. — Et, après avoir pris un malin plaisir à exciter mes desirs, tu te fais un jeu de les condamner au supplice de Tantale.

— Mais que demandes-tu donc? Tu voudrais sans doute que je levasse mon masque, pour t'apprendre si tu dois continuer à être aimable, ou s'il serait plus prudent de battre en retraite.

— Quant à ce que cache ton masque, je suis sûr de ne pas me tromper.

— Raison de plus pour que je me garde bien de le mettre bas. Ta société est trop agréable pour qu'on s'expose de gaieté de cœur à la perdre.

— Mais ton nom, au moins.

— Un nom, qu'est-ce qu'un nom? Un bruit, un mot sonore.

— Une robe de soie ne fait pas tort à un beau corps.

— Ce qui veut dire que tu me crois noble.

— Noble ou roturière, tu es un ange. — C'est pour cela, que tu as tort de garder ton incognito.

— Ah! tu es curieux, curieux comme une femme; c'est mal, très-mal. Cependant, j'aime tant à surprendre en faute ton sexe orgueilleux que je te pardonne volontiers

tes questions. Bien plus, j'ai pitié de toi. Je veux t'apprendre qui je suis.

— Je suis tout oreilles.

— Donne-moi ta main pour que j'en étudie les lignes. Je *suis* Bohémienne, et je tiens à te donner un échantillon de ma science.

— La voici.

— Je ne te répéterai pas que ta famille est noble, que tu te nommes de Florac, et que tu es né dans la terre classique des capitaines fracassés, et des débitans d'orviétan.

— Tu ne me flattes pas dans la personne de mes compatriotes.

— Rassure-toi, la Gascogne n'a pas le monopole des charlatans. Je ne te dirai pas non plus que tu es le président d'un tribunal quelconque, que tu présides fort peu.

— En effet, tu n'as pas eu besoin d'en-

trer en communication avec Satan pour apprendre toutes ces particularités.

— Mais si je te parlais de certaines visites que tu as reçues, et des pensées qu'elles t'ont suggérées.

— Pour le coup, j'aurais peur de toi.

— Alors, je me tairai.

— Mais je ne cesserai pas de t'aimer pour si peu. Loin de là : Il y a tant de femmes, et si peu de sorcières. L'aventure n'en serait que plus piquante.

— Eh bien, je parlerai ! Il t'est arrivé de la province un jeune solliciteur dont les exigences sont de la dernière importunité. Il ose menacer, et qui pis est, il est à même de tenir ses menaces.

— Tu n'as que trop raison.

— Aussi, te trouves-tu actuellement dans une horrible perplexité. Tu es d'un pays où tous les électeurs sont légitimistes, et

où, par conséquent, il faut être légitimiste pour parvenir à la députation. Tu es donc légitimiste, toi-même; et c'est là une mauvaise recommandation auprès du ministre.

— Si tu m'indiques le moyen de sortir d'embarras, j'aurais encore beaucoup plus de respect pour ta perspicacité.

— J'ai un peu de crédit. Je connais des personnes influentes qui pourraient appuyer la demande de ton protégé. Mais je n'ose t'offrir mes services, car ils te seraient inutiles. A moins....

— Eh bien, j'écoute.

— Non, tu te fâcherais, si j'achevais ma phrase.

— J'aurai la patience de Job.

— Mais tu dédaigneras peut-être mes conseils. Il est vrai, cependant, que la route à suivre est des plus battues. Il est si simple

d'être malade, d'avoir une entorse, un catharre... que sais-je, moi?

— Tu parles comme le sphinx.

— J'ai connu un député de l'opposition, à peu près dans la même position que toi, qui s'est absenté un certain jour de la Chambre, et qui a reçu, le lendemain, la nomination qu'il réclamait en vain depuis long-temps. Du reste, cette petite inexactitude ne l'a pas empêché d'écrire une longue lettre au journal de son département, pour annoncer à ses électeurs qu'il avait courageusement lancé une boule noire à la tête du ministère.

— Je vois que tu es initiée aux mystères de la cuisine parlementaire.

— Sur ce chapitre, je crois avoir assez d'expérience. On se fait nommer député parce que l'on s'ennuie dans sa petite ville, et

que l'on désire débuter sur un théâtre plus vaste et plus glorieux.

— Tu tombes dans les lieux communs.

— Rien n'est plus banal que la mode. — Mais il faut bien la suivre.

— Tu as l'esprit d'un lutin ; seulement, tu sembles oublier que tu parles de mes confrères.

— En effet, je te dois des excuses. — Toi, tu es, je le sais, un homme d'honneur ; tu ne serais pas fâché que ton parti arrivât au pouvoir, mais tu es incapable de déserter ton camp.

— Si je n'étais soutenu que par l'espérance d'être un jour payé de mes peines, j'aurais bientôt regagné ma province...

— Tu as raison, tu as pris la mauvaise voie ; et je pourrais te citer plus d'un de tes confrères de l'extrême droite qui ont eu une cruelle déception, en s'apercevant que

leur cause était usée. Ils n'osent pas, par pudeur, retourner leur habit; mais ils n'auraient pas attaché à leur boutonnière les couleurs qu'ils portent à l'heure qu'il est, s'ils avaient prévu que le panache blanc de leur chef ne devait les conduire.... qu'au chemin de l'honneur... au singulier.

Notre député fronça le sourcil, et craignit, un instant, qu'on ne voulût le jouer. Il se posa sérieusement la question de savoir s'il devait continuer son rôle de soupirant, ou se venger des insinuations de sa mystérieuse inconnue en la quittant avec un noble dédain.

La dame en domino devina, à ce qu'il paraît, quelque chose d'alarmant dans les sourcils froncés de son cavalier, car elle se hâta d'ajouter d'une voie caressante :

— M'en voudrais-tu, par hasard, de mes railleries?

M. de Florac réfléchit sans doute qu'il ne pouvait se montrer blessé sans s'accuser lui-même; aussi répondit-il :

— Dieu m'en garde!

— Comment s'emporter contre un miroir qui se contente de refléter ce qui passe devant lui.

— Tu crois ta comparaison exacte..... Un miroir dit la vérité sans malice ; prétendrais-tu lui ressembler en tout point?

— Quelle horrible insinuation! Le cas est grave, et alarmant. Mais j'ai bon cœur et je te dirai, comme Auguste, puisque tu es tombé le premier dans le tragique : Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie. — Vois un peu jusqu'à quel point j'estime ton amitié... Ne devrais-tu pas être confus d'avoir ainsi forcé une pauvre femme dans ses derniers retranchemens?

— Vraiment, tu es charmante. — Mais

pour redevenir amis, il faudrait avoir cessé de l'être.

— Qu'importe, si cela me fait plaisir de t'accorder ta grâce.

— Ah! c'est moi qui suis le coupable, maintenant.

— Sans doute, puisque tu as oublié qu'une femme masquée peut tout dire, sans qu'on ait le droit de douter qu'elle est un ange.

— Lors même qu'elle est sorcière.

— Ah! quant à cela, j'abjure mes prétentions.... et je t'avouerai tout bas, que je t'ai répété des choses qui courent les rues, et que mes portraits ressemblent à tout le monde.

— En tout cas, tu sais bien voir.

— Et je saurai aussi bien parler... pour ton solliciteur..... Si tu veux accepter mes services.

M. de Florac entraîna sa belle inconnue dans une loge et trouva dans l'anticipation d'un succès, qu'il croyait certain, une assurance et une gaieté qui firent étinceler son esprit comme le bouquet d'un éternel feu d'artifice ; tout fier de l'écho de sa voix et des sourires approbateurs de la dame en domino, il lui offrit de l'accompagner, alors qu'elle parla de se retirer, d'un ton qui disait assez qu'il ne craignait pas un refus. En cela, cependant, il fut déçu ; et ce fut avec un grand étonnement qu'il entendit la mystérieuse inconnue lui répondre :

— Non, c'est impossible, vous vous trompez.

— Quand je vous regarde comme la femme la plus aimable que j'aie vue ?

— J'accepte votre compliment ; et pour être sincère avec vous, je vous dirai que vous m'avez fait passer deux soirées on ne

peut plus agréables ; je regrette vivement que la cessation des bals masqués m'empêche de jouir à l'avenir du charme de votre conversation.

— Est-ce donc là un adieu ?

— Vous ne pourriez m'accompagner sans me compromettre.

— Mais je pourrai vous revoir, au moins, vous me direz votre nom ?....

— Vous me jugez mal, monsieur, mais je ne vous en veux pas ; j'ai un masque, vous ne pouvez savoir qui je suis, pas plus que je ne vous connais moi-même. Adieu donc, sans rancune, et recevez, de nouveau, mes remercîmens.

— Un mot, de grâce ; je reconnais les droits de la beauté, et je ne veux pas vous faire de reproches, surtout au milieu d'un bal ; mais, avouez-le, votre conduite est bien

cruelle... et j'ai été quelque peu le jouet de votre coquetterie.

— Je ne me suis pas offensée de vos suppositions à mon égard, répondit la dame en tendant la main au député, j'attends de vous que vous me traitiez avec la même indulgence. Ne vous connaissant pas, comme je vous l'ai dit, il m'est permis de me tenir sur la défensive. Trop de condescendance m'exposerait à votre mépris. Mais, plus tard, quand je serai mieux informée, quand je connaîtrai quelque chose de plus que votre esprit, peut-être vous offrirai-je les moyens de me revoir.... J'ai des amis, et dans le nombre, il en est plus d'un qui ont des rapports avec un homme aussi distingué que vous. A revoir donc, monsieur, et veuillez, je vous prie, ne pas me suivre.

M. de Florac crut devoir se conformer aux ordres de l'étrange créature qui venait de le

quitter, mais il voulut au moins la voir monter en voiture; sans perdre de temps, il descendit le grand escalier pour faire sentinelle sur le perron qu'elle ne pouvait manquer de traverser.

Après avoir vainement attendu pendant plus d'une demi-heure, il s'était décidé, de guerre lasse, à aller oublier sa fatigue et son mécompte dans un café, en face d'un succulent déjeuner; et déjà, il était parvenu à l'extrémité de la rue Lepelletier, lorsqu'il crut reconnaître, parmi plusieurs voix qui hêlaient les cochers endormis, la voix d'Octave de Chatelnaux. S'arrêtant tout court, pour détourner la tête, il vit ce dernier aider une femme en domino à monter en voiture, et prendre bientôt, lui-même, place à ses côtés....

Par un caprice qu'il ne chercha pas à s'expliquer, il voulut jeter un regard sur la com-

pagne de son rival, et attendit, en conséquence, pour reprendre sa route, que la voiture l'eût rejoint.

Au moment où elle passait devant lui, une femme avait la tête à la portière. Quel fut l'étonnement de notre député! Il venait de reconnaître son inconnue.

— Encore lui, en travers de mon chemin! s'écria-t-il; et revenant soudain sur ses pas, il demanda un fiacre à grands cris, afin de se mettre à la poursuite de la voiture qui disparaissait en ce moment à l'angle du boulevard. Mais ses cris restèrent sans réponse: aucun cocher n'était libre.

— Maudit soit ce contre-temps! grommela M. de Florac en entrant au café Anglais — Si j'avais trouvé un fiacre, j'aurais appris le nom de cette femme, et peut-être bien d'autres choses qni m'eussent servi à perdre, aux yeux de mademoiselle Durocher, ce dandy

de faux aloi qui m'a tout l'air de prétendre entrer en concurrence avec moi... Son voyage en Italie me paraît fort louche... et la petite ne semble pas insensible à ses adulations... Mais l'avenir me fournira des armes contre lui. — Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas.

V.

UNE LORETTE.

Nous avons vu l'amant de Florinde sur le théâtre; suivons-le, un instant, derrière les coulisses.

Bien qu'Octave fût noble et passât pour fort riche, bien qu'il eût pour compagnons de plaisirs les habitués du jokey club et les fils des plus grandes familles, cependant la demeure qu'il avait choisie n'était point un

hôtel encombré de valets à livrée. La maison avait, il est vrai, une assez belle apparence, et était située dans un des quartiers fashionnables de la capitale, mais il n'en occupait que le second étage ; et son entourage consistait uniquement en une cuisinière et un jeune garçon cumulant les fonctions de groom et de valet de chambre.

Si vous vous étonnez qu'un jeune homme, orphelin, maître de sa fortune, et fort porté à courtiser l'opinion, se contentât d'une tenue si modeste, je vous répondrai en répétant les propres paroles d'Octave : Qu'il se considérait toujours comme domicilié dans ses propriétés, et qu'il ne voulait avoir qu'un pied à terre à Paris.

Afin sans doute de s'éviter la peine d'amener du fond de sa province une de ses vassales, M. de Chatelnaux avait, depuis deux ans, pris à son service une parisienne âgée d'environ

quarante ans, veuve et mère de deux filles.

Madame Dufour était le type de la grisette du second ordre, laquelle, après avoir passé sa jeunesse à danser aux barrières, à tromper celui qui l'aime, et à pleurer celui qui la battait et qui la délaisse, finit son roman en épousant un ouvrier qui lui fait cadeau de cinq enfans, boit régulièrement chez le marchand de vin l'argent du ménage, rentre ivre à la maison, punit sa femme à coups de manche à balai de ce qu'elle n'a pas su faire bouillir le pot sans feu, et la condamne à perpétuité, à la misère et à un logement enterré au rez-de-chaussée au fond d'une maison neuve habitée par la fièvre.

C'était là l'histoire de madame Dufour, mais elle avait pris son parti en brave; la Providence des Parisiennes ne l'avait pas abandonnée, l'insouciance l'avait aidée à supporter sa croix. Du reste, c'était un

abrégé de tous les défauts et qualités de sa race ; elle était bavarde , franche , spirituelle, cancanière, meublée comme Asmodée d'anecdotes scandaleuses , et surtout incapable de comprendre ce qu'on appelle les distinctions sociales.

Son maître la payait ; à ce titre, elle le servait; mais quand la langue lui démangeait, elle croyait pouvoir le choisir pour auditeur, aussi bien que le premier venu , et elle ne doutait même pas qu'il ne fût grandement intéressé par ses récits.

Souvent Octave avait été forcé de prendre le ton du commandement, pour arrêter ce moulin à paroles ; mais , soit qu'il eût désespéré de se faire obéir , soit que l'ennui l'eût rendu plus indulgent, il avait fini par concéder à madame Dufour le droit de jouer, auprès de lui , le rôle des fous de nos vieux monarques.

Un matin qu'Octave était nonchalamment

étendu sur son canapé, madame Dufour entra dans sa chambre avec un air de gaieté qui ne lui était pas ordinaire, et, après avoir enlevé les restes du déjeuner, se mit à changer de place diverses pièces d'ameublement que l'homme le plus méthodique eût cependant déclarées dans un ordre fort orthodoxe. Ce petit manége se faisait du reste avec une lenteur toute méridionale, et le jeune homme n'eut pas besoin de jeter deux regards sur sa ménagère pour s'apercevoir qu'elle brûlait d'envie d'entrer en conversation.

— Eh bien! madame Dufour, qu'y a-t-il donc de nouveau? Je vois à votre air que le sac aux nouvelles est plein jusqu'au bord.

— Ah! monsieur, si vous saviez ce qui vient de m'arriver, s'écria la bonne femme.

Et aussitôt, elle entama une longue histoire ayant pour but d'apprendre à Octave

qu'elle avait rencontré, dans la rue, une petite fille de sa connaissance, nommée Rose, entrée depuis peu au service de deux sœurs habitant une maison voisine — que Rose l'avait engagée à monter, afin de lui faire admirer une robe neuve, et qu'au moment où elle était en train de lui parler de ses maîtresses, ces dernières étaient venues soudain les surprendre au milieu de leurs médisances...

— Il fallait voir comme Rose tremblait; mais moi qui n'aurais pas peur du diable, je fis une grande révérence à ces dames, et je pris mon cabas pour partir. Mais la grande grêlée (la plus jeune des deux sœurs était marquée de petite vérole) me dit de m'asseoir, et se mit à me demander de vos nouvelles.... Je parie que vous lui avez donné dans l'œil.... Ce n'est pas possible autrement..... Sans cela, comment saurait-elle votre nom?

— Continuez, madame Dufour... Je vous écoute.

— Comme je vous disais donc, elle me fit raconter toute votre vie, l'heure à laquelle vous vous leviez, le nom de vos amis, si vous aviez des maîtresses, enfin mille choses que je ne me rappelle pas. Puis elle passa dans une chambre à côté, sous prétexte de s'habiller. Moi qui trouvais un air aimable à la vieille, car elle a bien dix ans de plus que sa sœur, je lui dis pour la flatter, que çà me faisait plaisir de voir qu'elle avait tant d'argent à dépenser. — Quant à cela, fit-elle, nous ne manquons de rien ; le comte est assez généreux. — Un comte, rien que cela ! m'écriai-je, un comte, mais ce n'est pas possible ! — C'est pourtant la pure vérité, fit-elle, il n'y a pas de femme, à Paris, plus richement entretenue que ma sœur ; elle a plus

de deux mille francs par mois. — Je lui répondis qu'elle voulait se moquer de moi. — Non pas, fit-elle. — Eh bien! lui dis-je, c'est étonnant, je ne l'aurais jamais cru. — Eh, pourquoi donc? dit-elle. — Ah dame! lui dis-je, c'est que votre sœur n'est pas assez belle pour çà, avec sa figure grêlée. — Ce n'était pas honnête, mais cela m'était échappé malgré moi.

Voilà t'il pas qu'au même instant je m'entends appeler par mon nom; je me retourne; qu'est-ce que je vois? La grande grêlée. Madame Dufour! madame Dufour! j'ai un mot à vous dire. Je croyais, ma foi, qu'elle allait m'arracher les yeux. C'est égal, me dis-je, je saurai bien me défendre! Mais, pas du tout... J'entre donc, elle me prie de m'asseoir, elle va fermer la porte, et puis.... tenez! encore maintenant, je crois que ce n'est qu'un rêve.... Cette femme-là

peut bien dire qu'elle n'a pas sa pareille! Ah! ah! ah!

— J'attends, madame Dufour, arrivons au fait.

— J'y suis; figurez-vous donc qu'elle avait un grand peignoir qui la couvrait des pieds à la tête, et, tandis que moi, je regardais les mouches au plancher, elle détache en sournoise le cordon qui serrait la coulisse, et voilà que tout tombe, peignoir, chemise, tout le bataclan; alors, madame se met à marcher dans la chambre, toute nue, en peau, mais quoi, nue comme un ver, nue comme l'enfant qui vient de naître; et elle se retourne vers moi, en disant : — Eh bien, est-ce que cela vous étonne maintenant que j'aie trouvé un comte pour m'entretenir, et pensez-vous qu'il ait mauvais goût? — Ah parbleu! non, lui dis-je toute ébahie; et c'était bien la vérité, car, foi

d'honnête femme, je n'avais jamais vu un plus beau corps.... C'est fait au tour, monsieur, c'est frais comme un enfant de quinze ans, et puis, c'est potelé.... que cela vous ferait venir l'eau à la bouche.

— Divin, par ma foi !

— Quand je vous disais que vous lui aviez donné dans l'œil....

Octave était comme la plupart des jeunes inoccupés de notre siècle... Je veux dire fort blasé ; on ne peut plus ennuyé de sa personnalité. il avait l'imagination beaucoup plus accessible que le cœur.

La maîtresse du comte n'était pas coulée dans le même moule que les autres femmes... Il sentit sa curiosité piquée, et il résolut de lui faire la cour pour échapper à la monotonie de ses anciennes amours.

La première fois qu'il sortit, il aperçut sa voisine accoudée derrière ses jalousies,

et il prit la liberté de lui faire un salut des plus galans.

Pendant quelques jours, chaque fois qu'il la vit à son balcon, il se mit à sa fenêtre pour lui envoyer un baiser; mais, loin de s'attirer un sourire, il ne réussit qu'à mettre en fuite sa pudique inconnue.

L'ayant rencontrée un soir, au moment où il rentrait, il l'aborda en lui disant :

— Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous adresser ainsi la parole, sans vous connaître, — mais c'est la politesse qui me fait un devoir de prendre ce parti.

La Lorette s'arrêta comme incertaine si elle devait rire ou se fâcher; mais l'allocution d'Octave lui parut tellement originale qu'elle crut pouvoir lui répondre, avec l'air le plus digne du monde cependant :

— Et comment cela, s'il vous plaît?

— C'est fort simple à comprendre. Étant

décidé à me présenter chez vous, quoi qu'il arrive, j'ai pensé qu'il était plus convenable de vous demander quel jour, et à quelle heure ma visite vous serait le moins importune.

— C'est impossible, monsieur, je ne puis vous recevoir... et je ne m'explique pas...

— Pardon, mademoiselle, reprit Octave d'un ton piqué, je me suis trompé; je vous croyais plus spirituelle.

Et il se retira en saluant gravement la Lorette.

Vous croirez peut-être qu'elle avait vraiment l'intention d'éloigner un adorateur importun. Détrompez-vous; sa réponse ne lui avait été dictée que par le desir de plaire au jeune homme.

On dit que les grands effets naissent des petites causes. Les petits effets naissent souvent aussi des grandes causes. Le géant

enfante plus d'une fois des pygmées. Des législateurs aux abois inventèrent un jour le mariage pour régler la transmission des propriétés, et la chasteté pour assurer à chaque enfant un protecteur. Aussitôt, le bon Dieu fut mis en cause pour consoler les vierges veuves, et on chargea le diable d'effrayer les passions récalcitrantes. Cela fait, la pudeur fut inscrite au catalogue des vertus, c'est-à-dire, des choses utiles à une époque donnée. On alla plus loin, on en fit une chose de bon ton pour convertir la vanité à son culte. Qu'en est-il résulté? Les femmes voyant la pudeur en honneur auprès des messieurs, se sont obstinées à s'en parer, lors même qu'elles n'avaient plus aucune prétention à la vertu. Cela se portait dans le beau monde. Je crois même, Dieu me pardonne, que la pudeur est devenue pour elles un secret de coquetterie. Elle

avait été instituée pour faire taire les desirs, les dames n'y voient plus qu'un procédé de toilette destiné à les éveiller. On leur avait dit : Soyez modestes ; elles en ont conclu qu'il fallait être modeste pour attirer les amans. Une fille d'Ève a-t-elle jamais compris qu'on pût rien faire dans un autre but ! Quelle Lucrèce me pardonnerait de dire en parlant d'une grisette : Elle ne me fait pas plus d'effet qu'une femme vertueuse ?

Il est donc bien entendu, que le beau sexe fait la grimace pour se rendre aimable. Cela vous étonne ? vous auriez tort, messieurs. Vous seuls avez mis à la mode cette étrange logique.

N'ai-je pas vu des hommes qui voulaient se faire illusion, lors même qu'ils allaient passer la nuit avec une fille de joie ? Que dites-vous d'un homme qui *veut* se faire

illusion, d'un homme qui mange du roastbeef avec la ferme résolution de se persuader qu'il savoure une charlotte russe?

O vanité, que tu es bouffonne!

Il suffit qu'une femme s'écrie, tout en venant s'asseoir sur vos genoux : Monsieur, quelle horreur! je ne veux pas; pour que, vous érigeant en Don Juan triomphateur, vous voyez en elle une amante déjà consumée par une passion brûlante et incapable de se donner sans amour...... Vous voulez vous faire illusion... Il faut bien qu'on vous jette de la poussière dans les yeux.

La maîtresse du comte n'était donc pas si sotte, après tout, quand malgré ses bonnes dispositions à l'égard d'Octave, elle avait résolu de lui imposer quelques heures d'antichambre. Elle s'était souvenue que le sexe barbu a horreur des portes ouvertes, et n'y entre que pour en ressortir aussitôt. En

ce cas, cependant, elle avait fait un faux calcul. Octave n'était pas du nombre de ceux que d'adroites rebuffades parviennent à persuader, l'orgueil aidant, qu'ils ont eu à triompher d'une vertu chronique (ce qui est très-flatteur quand ils songent qu'ils ont fait cette conquête du haut de leurs fenêtres, sans ouvrir la bouche.)

L'esprit de notre jeune homme allait toujours droit au but. Il comprenait les résistances d'une vierge; mais quant aux femmes qui avaient déjà accompli, plus d'une fois, de fort bonne grâce, le grand sacrifice, il pensait tout naïvement qu'il s'agissait seulement de leur plaire, et que, par conséquent, leurs résistances ne prouvaient rien, sinon qu'on n'avait pas trouvé grâce devant leurs yeux, ou qu'elles vous croyaient assez novice, pour être dupe d'un mensonge aussi usé que le tour de l'américain.

Aussi, se retira-t-il avec la ferme résolution de ne point alarmer une vertu aussi craintive, et de laisser la Lorette jouir en paix de l'estime de sa conscience. Mais cet accès de mauvaise humeur ne fut que de courte durée. Notre jeune homme se dit qu'elle connaissait, sans doute, les misères du cœur humain, et qu'elle voulait exploiter la folie des insensés.

Aussitôt, la maîtresse du comte redevint à ses yeux un esprit fort, un philosophe en jupon; et il se décida à lui écrire un billet pour lui demander un rendez-vous.

La lettre n'ayant amené aucune réponse, il attendit huit jours, convaincu que c'était là l'échéance la plus longue que pût désirer la pudeur d'une femme entretenue. Ce terme écoulé, il alla bravement frapper à la porte de sa voisine.

Accoudée, suivant son habitude, à sa fenêtre, elle avait vu l'ennemi s'approcher, et

quand elle entendit retentir sa cloche, elle voulut ouvrir en personne, ne fût-ce que pour avoir l'occasion de faire un grand déploiement d'indignation et de se laisser attendrir en fin de compte.

Il est doux de cumuler l'honneur de la vertu et les avantages de la faiblesse.

Octave salua fort poliment la Lorette, et se disposa à entrer sans préface. On lui barra le passage, en lui jetant à la face, je ne sais quel lieu commun. Il s'inclina de nouveau, et se disposa à regagner l'escalier. Cependant, la porte ne se hâtant nullement de se refermer, il se retourna en s'écriant :

— Avouez, Mademoiselle, que nous jouons là une comédie par trop enfantine.

— Il me semble, monsieur, que vos manières sont assez étranges.

— Et il me semble, à moi, qu'il n'est pas fort honnête de chasser un homme qui ne

vous a pas insultée. Car, je ne sache pas qu'une femme puisse s'offenser qu'on la trouve à son goût.

— Je ne sache pas non plus qu'une femme soit obligée d'exaucer tous ceux qui la trouvent à leur goût.

— En tout cas, elle ne risque rien à les écouter. Entre gens comme il faut, on ne se coupe pas la parole. Si vous me plaisez, je vous offre mon cœur ; s'il ne vous convient pas de l'accepter, vous êtes libre de le refuser. Un non suffit, et l'on se quitte bons amis.

— Je n'ai jamais songé, monsieur, à vous blesser.

— Ce qui équivaut à une permission d'entrer... Je vous en remercie.

— Dieu ! que vous êtes vif, s'écria la Lorette en riant.

— Ne riez pas ainsi, ou je ne résisterais pas au desir de vous embrasser.

— Ce ne serait pas le meilleur moyen de me rassurer.

— Avouez que je ne vous fais pas grand' peur.

— Non, vous avez raison... car je ne suis pas une enfant, et je vous crois trop bien élevé pour...

— N'ayez nulle inquiétude, je ne prends rien sans qu'on me le donne.

— Si vous promettez de vous bien conduire, je ne vous renverrai pas.

— Une promesse, pour que je la viole!

— Je ne vous recevrai qu'à cette condition.

— Je vous jure tout ce qui vous plaira.

— Au moindre geste suspect, je vous quitte.... Et j'ai votre parole que vous respecterez l'hospitalité.

Aussitôt qu'Octave fut introduit dans le boudoir de madame Léontine, cette dernière

le pria de l'excuser, et sortit un instant pour appeler sa domestique.

Rose accourut dans la salle à manger.

— Ma sœur est sortie, n'est-ce pas?

— Oui, Madame.

— C'est bien.... Je te prie de passer chez ma modiste pour lui rappeler que j'ai besoin d'avoir mon chapeau ce soir, sans faute. A propos, pendant que j'y pense, tu ferais bien d'aller en même temps jusque chez ma couturière, et tu recommanderas, en descendant, au portier de ne laisser monter personne.

Tout cela était dit à haute voix, et la pièce, où se trouvait Octave, n'était séparée de la salle à manger que par une légère cloison.

Madame Léontine, après avoir congédié sa domestique, revint auprès de son hôte. Ce dernier, la voyant entrer, se leva, s'approcha d'elle, la prit dans ses bras, et lui

déposa un baiser brûlant sur le cou. La Lorette poussa un cri.

— Comment, monsieur! quelle audace!... Je vous avertis que ces procédés ne me conviennent nullement.

— Dieu m'a donné mon chapeau pour saluer les madones, et mes lèvres pour honorer les belles épaules.

— Est-ce ainsi que vous tenez votre promesse?

— Exigeriez-vous donc sérieusement que j'y fusse fidèle?

— Asseyez-vous.

— De quoi parlerons-nous alors? que voulez-vous que je fasse de ma personne?

— Mais il me semblait que vous aviez quelque chose à me dire.

— Ce ne sont pas de ces choses qu'on dit avec la langue. La vie est courte, c'est folie de perdre son temps.

— Vraiment? je trouve toujours les journées trop longues.

— Et moi, reprit Octave en palpant ce qu'il nommait, je trouve toujours les instans trop courts, quand je sens auprès de moi une taille comme celle-là, et bien d'autres attraits encore qui perdent beaucoup à rester cachés.

— Faudra-t-il toujours vous rappeler à l'ordre?

— Dieu! quelle jolie main! je suis sûr que le pied est aussi mignon que celui d'une duchesse..... Décidément, vous voulez me forcer à tomber à vos genoux.

— A quoi bon! vous déchireriez votre pantalon.

— Ce qui vous effrayerait horriblement.

— Ne me forcez pas à me retirer.

— Savez-vous que je regrette infiniment de ne pas être femme, car alors je n'aurais

pas besoin de vous supplier long-temps pour vous décider à dénouer ce ruban.

En disant ces mots, Octave porta la main au cordon qui nouait le peignoir de la Lorette. Mais celle-ci se retira avec vivacité, en s'écriant :

— Que faites-vous, monsieur? cela passe les bornes.

— Vous teniez à connaître le but de ma visite ; le voici : d'après ce que j'avais appris sur votre compte, je vous regardais comme un des lutins les plus aimables de Paris. J'ai été à même d'étudier un assez grand nombre de femmes ; elles étaient toutes assez pauvres d'imagination pour jouer sottement le rôle qu'on leur avait seriné. Cela m'a ennuyé. Je vous croyais plus originale, je suis venu pour m'en assurer. Voudriez-vous faire mentir la bonne opinion que j'avais conçue de vous?

— Vous êtes trop honnête.

— Et vous, vous avez un corps aussi beau que celui d'une Vénus.

Octave, soulevant brusquement Léontine entre ses bras, s'efforça de la renverser sur le canapé. La Lorette appela à elle toutes ses forces, pour se défendre, et s'écria d'une voix indignée :

— Cessez, monsieur... ou je crie au secours. C'est indigne, pour qui me prenez-vous? Est-ce ainsi qu'on traite une femme honnête?

La colère de madame Léontine était sincère. De quoi se fâchait-elle donc? De ce qu'Octave osait douter de sa chasteté, et tenter de la prendre d'assaut? Oh! non pas! — Elle était loin d'être assez naïve pour avoir de tels préjugés. Mais elle était blessée qu'il se fût permis des allures si peu cérémonieuses. Il s'était mis dans le même cas qu'un

amant qui ferait à sa maîtresse une déclaration semblable à celle ci : Par la mort Dieu ! ma belle, vous m'avez fait tourner la tête. Entrer avec des bottes crottées chez sa Dulcinée, jurer en sa présence, et lui prendre la main quand on n'a pas de gants, c'est lui prouver qu'on la regarde comme une de ces femmes avec lesquelles il n'est pas nécessaire de se gêner.

Si madame Léontine eût été comtesse, il est probable qu'elle ne se serait pas offensée. Son titre aurait rassuré les susceptibilités de sa vanité.... Une comtesse ne peut pas avoir peur qu'on fasse peu de cas de ses faveurs. Mais notre Lorette n'était qu'une Lorette, et on ne saurait rire en présence d'un bossu, sans qu'il s'imagine qu'on s'amuse aux dépens de sa bosse.

Malgré la sincérité de son courroux, madame Léontine n'eût pas été fâchée qu'Octave fît la sourde oreille à ses cris. Maintenant

qu'elle avait vengé sa réputation et redoré son blason, la volupté reprenait ses droits de primauté... D'ailleurs, quand une femme est décidée à se donner, elle est toujours charmée qu'on veuille bien faire semblant de la violer.

Malheureusement, notre jeune homme avait trop de vanité pour se priver volontairement de la plus grande jouissance que réserve une intrigue à celui qui n'aime pas. Il tenait à s'entendre dire : Me voici, je t'attends, mes bras sont ouverts pour te recevoir.

Il se hâta donc de délivrer la Lorette de son étreinte. Un instant même, le dégoût s'empara de lui. Il jeta un regard de mépris sur cet être assez banal pour n'avoir pas le courage de sa résolution, assez vil pour s'accuser lui-même d'infamie, en témoignant encore du respect pour des devoirs qu'il

foulait aux pieds. — Et il songea à prendre son chapeau et à se retirer.

Mais l'orgueil se réveilla. Il eut honte, quelle que fût la sottise de madame Léontine, de ne pas se montrer assez habile pour triompher de ses résistances. Ne voulant pas s'avouer vaincu, il changea de tactique et essaya du dédain.

— Mais pourquoi donc alors, m'avez-vous admis dans votre boudoir, dit-il en remettant ses gants, si j'ai le malheur de vous déplaire? Vous n'espériez pas, je pense, que je vous parlerais de la pluie et du beau temps.

— Quel étrange caractère vous avez, répondit Léontine alarmée, c'est moi, maintenant, qui devrai vous demander pardon.

— Non, vous avez raison, je suis le seul coupable. Aussi, je me repens sincèrement de ma faute et je vous promets bien de ne plus m'exposer à une seconde avanie.

— Vous ne manquez pas d'orgueil à ce que je vois.

— Il n'y a pas à en douter; je suis un monstre, un scélérat.

— Eh bien, oui, s'écria Léontine, en se posant devant le jeune homme, le sourire sur les lèvres et les poings sur les hanches; oui, vous avez tous les défauts imaginables, et je vous déteste.

La comédie touchait à son dernier acte. La Lorette venait de découvrir une porte de derrière pour échapper à la fausse position dans laquelle elle s'était mise de gaieté de cœur. Dans mainte circonstance, si une femme s'obstine à résister, c'est uniquement parce qu'elle ne trouve pas le moyen d'abdiquer sa pudeur avec bon ton, avec élégance, avec esprit. Rien n'est plus difficile que de virer de bord sans gaucherie, de passer du non au oui sans tomber dans le ridicule. La

plus sotte parvient sans peine à jouer l'indignation de la chasteté, avec des allures tout-à-fait convenables; il faut du génie, au contraire, pour capituler avec les honneurs de la guerre.

C'était à Octave, sans doute, qu'il appartenait de ménager à sa belle une transition facile, de disposer sous ses pieds la planche à bascule; il avait eu trop de vanité pour le faire. Peut-être Léontine eût-elle été forcée de conserver sa carapace étouffante de vertu, si le ciel ne lui eût pas envoyé une heureuse inspiration. Quels affreux résultats peuvent découler d'une simple imprudence!

O vous, grisettes! apprenez par là à ne pas ouvrir trop tôt la cage des bêtes féroces!

Et vous, Lovelaces modernes, craignez de vous attirer un refus assez péremptoire pour que votre maîtresse ne puisse plus abjurer

son beau courroux, sans se mettre en contradiction trop flagrante avec elle-même.

— Oui, je vous déteste, je vous abhorre, continua Léontine.

— En vérité, répliqua Octave en souriant froidement, alors je n'ai rien de mieux à faire que de battre en retraite.

— Fi, que c'est vilain! Est-ce ainsi que vous comptez m'attendrir? reprit la Lorette, en s'asseyant sur la bergère, à ses côtés.

— Je n'espérerais pas y réussir.

— En effet, je suis si méchante.... Allons, ne vous gênez pas, ajouta-t-elle en se penchant sur l'épaule de son visiteur, dites-moi tout le mal que vous pensez de moi. Octave ne se hâtant pas de répondre, elle reprit : Ne pourrait-on pas prendre au moins la peine de demander ce qu'on désire?

Toujours même silence de la part du jeune homme. Léontine dénoua lentement

l'attache de son peignoir, et écartant les voiles indiscrets, laissa les rayons du soleil effleurer deux globes d'albâtre que sillonnaient des veines d'azur. Octave ne donnant pas signe de vie, elle s'écria :

— Quel caractère boudeur ! c'est fort galant de faire ainsi la moue à une femme.

— Moi, vous vous trompez.... Je ne fais qu'accomplir ma promesse.

— Mais souriez donc enfin, — reprit Léontine en accompagnant ses paroles d'un long baiser

— Pourquoi donc, tout-à-l'heure, vous êtes-vous fâchée quand j'ai voulu vous embrasser ?

— Pourquoi me suis-je fâchée ?... Eh bien, c'était pour avoir le plaisir de me défâcher.

VI.

UNE FLEUR VENDUE.

Octave ne put s'empêcher de penser que de toutes les singeries et de tous les pastiches, le plus ridicule, assurément, était la comédie vertueuse d'une Lorette ; mais, soit qu'il eût trop bon cœur pour blesser la vanité d'une femme à laquelle il ne devait, après tout, qu'un moment de plaisir ; soit que le voile, en tombant, lui eût révélé des merveilles

dignes d'être adorées une seconde fois; soit, encore, ce qui est fort probable, que l'ennui lui fit sentir le besoin d'un jouet, il voulut jeter de nouveau le mouchoir à son odalisque, et il poussa même la galanterie jusqu'à la recevoir, à plusieurs reprises, dans son boudoir.

Madame Léontine n'avait pas un esprit transcendant, mais notre jeune homme était assez Épicurien pour ne pas clouer, sans motif, son intelligence à la roue d'Ixion. Pensant que le temps gaspillé dans les badinages inutiles était le temps le plus savamment employé, il avait reconnu la vanité et la folie des prétentions de ceux qui ne cherchent qu'à acquérir des idées pour en faire parade. Il ne se donnait la peine d'avoir de l'esprit que quand ses dépenses devaient lui rapporter de gros intérêts. En un mot, Octave était le modèle des utilitaires; un

philosophe lui semblait un saltimbanque-amateur, et il recherchait de préférence la société des sots, pour laisser dormir en paix sa pensée.

Puisque j'ai commencé le portrait de mon héros, autant vaut l'achever. Était-il beau? Je ne saurais répondre positivement à cette question, vu que je n'ai pu découvrir dans aucun mâle, même dans l'Apollon, rien qui ressemblât, pour moi, à de la beauté, et que j'en suis encore à comprendre comment les femmes peuvent aimer des hommes. Je vous dirai seulement que quand Octave passait dans la rue, les femmes entretenues se retournaient assez volontiers, et que les dames, dans un salon, l'écoutaient avec une attention marquée. Concluez-en ce qu'il vous plaira. Était-il spirituel? Oui, mais son esprit n'avait nulle analogie avec celui qui sert au romancier à donner à son héros de grandes res-

sources d'imagination, et qui ne l'empêche pas, lui-même, d'apporter dans sa conduite toute l'étourderie d'un aveugle. Était-il voluptueux? Non, l'homme vraiment sensuel aime mieux rêver à la beauté que de prendre la peine de la chercher; le temps qu'il lui faudrait pour la trouver, serait, à ses yeux, un vol fait à la volupté. Au lieu de passer ses jours à embellir une vision idéale, notre jeune homme, au contraire, les consacrait à poursuivre les êtres dans lesquels s'incarnaient ses desirs. Étant venu ici-bas, sans trop savoir pourquoi, et sans se douter nullement du but de son voyage, il pensait qu'il avait reçu son intelligence pour mettre à profit les instans, et pour exploiter ses semblables.

Avait-il un cœur? Il était capable, aussi bien qu'un autre, de faire, au besoin, de grandes phrases; mais, comme il arrive à la

plupart de ceux qui en débitent, c'était son imagination seule qui faisait les frais de sa sensibilité, aussi bien que de sa morale.

Vous voyez qu'il ressemblait, trait pour trait, à la masse de ses contemporains. Un soir, que sa nouvelle maîtresse l'avait trouvé mieux disposé encore que d'ordinaire, elle ne se retira qu'après lui avoir fait promettre de la conduire à la campagne, le surlendemain. Octave engagea sa parole, et un baiser bien éhonté fut sa récompense.

Le surlendemain arriva; quelques instans avant l'heure fixée, madame Léontine était nonchalamment accoudée à son balcon, lorsqu'elle vit passer, dans la rue, une femme qui lui arracha une exclamation de surprise.

— C'est bien elle! j'avais déjà cru la reconnaître plusieurs fois, mais maintenant, il n'y a plus à en douter. Il paraît que la fortune lui a été propice, elle s'est métamor-

phosée en grande dame. On ne m'avait pas trompée. Mais, que vois-je? ajouta la Lorette, c'est bien dans la maison d'Octave qu'elle vient d'entrer. Le connaîtrait-elle? serait-elle sa maîtresse?

Léontine devint rouge de colère à cette seule idée. Il n'est pas nécessaire d'aimer pour connaître la jalousie.

— Prétendrait-elle chasser sur mes terres? Nous étions amies dans notre enfance; quand je l'ai retrouvée plus tard, Madame n'a pas daigné se souvenir de mon nom.... sa position dans le monde lui ordonnait de rompre tous rapports avec une femme comme moi. J'ai méprisé ces grands airs, mais je ne lui pardonnerais jamais ce dernier outrage.

Incapable de se maîtriser, la Lorette mit son chapeau, et sortit. Le portier d'Octave la laissa monter. Elle gravit en toute hâte

l'escalier, et fit retentir, à la briser, la cloche de son amant.

Le petit groom accourut, et répondit à ses questions que M. de Châtelnaux était sorti.

— Pour tout le monde, excepté pour moi, s'écria Léontine. Il m'a donné rendez-vous pour ce matin; il m'attend, j'en suis sûre.

— Mon maître n'est pas à la maison, madame.

— Et moi, je vous dis que je veux entrer.

— C'est impossible.

— Il me fait consigner à sa porte; il a donc une femme avec lui.

— Il est sorti, vous dis-je.

Il fallut bien se retirer. La Lorette n'était plus maîtresse d'elle-même. Mille projets de vengeance traversèrent son esprit. — Si elle eût connu quelque secret dont la révélation

eût conduit Octave aux galères, elle serait allé de suite faire sa déclaration à la police. — Mais elle finit par s'apercevoir de son impuissance, et cette idée ne servit qu'à attiser son courroux. Peu à peu, cependant, le torrent prit un autre cours. — Incapable de se jeter sur son amant infidèle, elle chercha, comme un chien hargneux, une autre proie à déchirer.

Madame Léontine ne voyait jamais au-delà de ses sensations, (semblable à cela à presque tout son sexe, et à grand nombre d'hommes qui sont assez naïfs pour provoquer en duel le rival qu'il a plu à leur maîtresse de leur donner). La dame, qu'elle regardait comme la cause de son exclusion, l'avait exposée à une avanie.... elle se sentait humiliée de lui avoir été sacrifiée... elle songea donc à lui appliquer la loi du talion.

D'ailleurs, Léontine était Lorette, et elle avait de vieux comptes à solder... Une Lorette ne pardonne pas qu'on ait l'air de la mépriser. — La vanité la plus pointilleuse est celle qui est le plus exposée à être blessée.

Quelques heures de réflexion convainquirent madame Léontine que la dissimulation seule pouvait la conduire à ses fins, et elle résolut de feindre et d'épier l'occasion favorable.

— Je lui rendrai la pareille, se dit-elle ; si on me trahit pour ses beaux yeux, je lui prouverai qu'après l'avoir vue, ses amans peuvent encore me trouver jolie... C'est bien, Madame la Marquise, j'aurai le plaisir de vous faire pâlir de dépit.

Une courtisanne ne comprend pas d'autre vengeance. Pour toute femme qui n'a plus de pudeur, l'amour n'est qu'une question de vanité. Le plus beau triomphe, à ses yeux,

est de livrer ses amies aux tortures de l'envie.

Léontine ne se trompait pas ; Octave était en effet en tête-à-tête avec une femme, avec la belle inconnue de M. de Florac.

Après avoir achevé un frugal déjeûner, les deux amans venaient de se lever de table, lorsqu'un second coup de cloche se fit entendre à la porte.

La jeune dame tressaillit, et dit en souriant :

— Voilà quelqu'un qui s'annonce en maître.

A peine le groom eut-il ouvert, qu'une voix rauque, d'un volume assez fort pour pénétrer jusqu'au fond du boudoir, retentit dans l'antichambre, et arracha à Octave une exclamation de dépit.

— Au diable l'importun !

Le groom répondit que son maître n'était

pas à la maison, mais l'inconnu ne battit pas en retraite pour si peu.

— Êtes-vous bien sûr qu'il soit sorti en effet, demanda-t-il ?

— Oui, monsieur.

— Alors, tant pis pour lui, il regrettera de ne pas s'être trouvé chez lui.

Octave entendit ces dernières paroles, et s'élançant aussitôt hors du boudoir, courut lever, en personne, la consigne qu'il avait donnée à son valet.

Le nouveau venu était un homme d'environ cinquante ans. Il avait des manières assez communes, et son costume n'était pas du meilleur goût ; mais sa démarche, ses gestes et son accent, loin de révéler l'humilité de la misère, trahissaient une assurance hautaine et indiquaient clairement qu'il se croyait au moins l'égal du jeune homme qu'il venait visiter. Comme un homme qui a droit de

commander, il portait la tête haute. Personne ne l'eût pris cependant pour un grand seigneur ; son orgueil était trop peu tempéré par le sentiment des convenances ; cet homme ne pouvait être qu'un parvenu, fier de ses écus, et assez aigri par d'anciennes humiliations pour ne plus songer qu'à s'en venger en redoublant d'arrogance.

Somme toute, l'aspect du visiteur de notre héros était des plus repoussans. L'avarice et la bassesse se lisaient écrites sur son front ; la méchanceté faisait grimacer ses lèvres, et ses yeux enfoncés et presque louches étaient une enseigne de fausseté.

— Je prévoyais bien que vous ne pouviez être sorti de si bonne heure, dit-il à Octave en le saluant avec une politesse hypocrite ; aussi ai-je eu soin d'élever la voix pour vous avertir de ma présence.

— Entrez, monsieur, répondit sèchement

le jeune homme, et veuillez m'attendre un instant. J'ai dans mon cabinet une personne que je désirerais congédier, afin d'être à même de causer plus commodément avec vous.

— C'est inutile, je n'ai que deux mots à vous dire, et quand deux mots peuvent suffire, je n'en dis jamais trois. — Je n'aime pas les phrases.

— Comme il vous plaira.

— Vous n'ignorez pas ce dont il s'agit, continua le nouveau venu, en enfonçant une main dans la vaste poche de son gilet, vous deviez même vous attendre à ma visite. Puisque vous ne vouliez pas passer chez moi, il fallait bien que je vinsse vous trouver moi-même.

— J'ai eu des occupations. — J'ai même quitté Paris. D'ailleurs, je ne présumais pas que vous en fussiez réduit à compter les jours.

— Ah dame ! l'argent est comme les jeunes filles. Il n'est pas prudent de le perdre de vue. Si on ne répare pas exactement sa maison , elle ne tarde pas à s'écrouler.

— Vous êtes assez riche pour pouvoir attendre.

— Assez riche, ne dirait-on pas que j'ai des millions ! Les temps sont durs et les écus sont rares à l'heure qu'il est, mon cher monsieur, on n'en récolte pas sur les buissons. Mais je préfère les espèces aux paroles, et je compte que vous êtes en mesure de m'en donner.

— Il me semble, monsieur, que vous pourriez parler avec un peu plus de politesse, s'écria Octave.

— J'ai des sacs dans ma poche et ma voiture m'attend à votre porte ; l'échéance est passée depuis huit jours.

— Je le sais parbleu bien.

— Vous voyez que je ne suis pas un juif,

je vous ai laissé le temps de prendre vos précautions.

— Il m'est impossible cependant de vous payer aujourd'hui. — Je n'ai pas encore touché mes revenus.

— J'en suis fâché, car il m'est impossible de patienter plus long-temps.

— Qu'est-ce à dire ?

— Ne nous emportons pas !... Je suis désolé d'être forcé d'en venir aux extrémités, mais j'ai besoin de mes capitaux, et vous me permettrez d'employer les moyens, que la loi autorise, pour rentrer dans ce qui m'appartient.

— Parbleu, monsieur, je ferai honneur à ma signature ; ce n'est là qu'une question de temps. Mon voyage en Italie m'a occasionné un surcroît de dépenses. Je me trouve un peu en arrière maintenant, mais je suis prêt à renouveler mon billet.

— Et à quoi me servirait-il? Personne ne consentirait à l'accepter sans garanties, et je tiens à faire face à mes engagemens.

— J'offre assez de garanties, moi-même, il me semble ; j'ai des propriétés.

— Vous en aviez, — voulez-vous dire.

— Il m'en reste encore, monsieur ; bien que vous ayez profité de l'embarras de mes affaires pour me tondre jusqu'au vif.

— Oui, je le sais, vous avez conservé un château dans le Languedoc,... répondit froidement l'imperturbable créancier.

— Le domaine vaut plus de 200 mille francs.

— Mais il est grevé d'hypothèques pour une somme égale à sa valeur, et vous ne me devez guère moins de 20 mille francs!... Cependant j'ai bon cœur.

— Ne parlons pas de vos sentimens, je vous prie.

— Voilà ce que l'on gagne à obliger les gens, reprit l'inconnu d'un ton patelin, mais passons là-dessus.... Je disais donc que je voulais bien entrer en arrangement avec vous, et déchirer votre billet... à condition que vous me remettrez votre propriété, à charge à moi de solder les hypothèques qui la grèvent.

— Jamais, monsieur, jamais.

— Réfléchissez bien avant de vous décider; le marché que je vous propose est tout à votre avantage.... 20,000 francs que vous me devez, joints à 200,000 francs que je m'engagerais à rembourser à vos créanciers, font un total de 220,000 francs... Ce qui revient à dire que je vous paye 220,000 francs une propriété qui ne vaut que 200,000 francs... Et encore n'ai-je en échange de mes valeurs, que des biens-fonds qui rapportent au plus 3 pour cent.

— Jamais je n'accéderai à cette proposition... Vous m'avez déjà arraché, lambeaux par lambeaux, une trop grande partie de mon patrimoine.

— Je n'ai pas tout dit... Je suis prêt encore à vous faire une concession ; le château vous restera en propre, et personne ne saura que vous m'aurez vendu le domaine; les fermiers eux-mêmes continueront à vous regarder comme propriétaire de leurs terres... En un mot, j'administrerai sous votre nom, et je me contenterai de passer, aux yeux du monde, pour votre homme d'affaire; de la sorte, les apparences seront sauvées, et vous pourrez encore trancher du grand seigneur dans la société.

— Monsieur ! je vous prierai de vous rappeler à qui vous parlez.

— Vous m'avez déjà vendu deux de vos terres aux mêmes conditions, je ne vois pas

pourquoi vous repousseriez, cette fois, mes propositions.

— C'est impossible, vous dis-je, cela ne sera pas.... Je vous paierai, monsieur, je me procurerai des capitaux, j'emprunterai, s'il le faut, pour retirer mon billet, mais je ne me dessaisirai pas de ma propriété.

— Comme il vous plaira, mais je doute que vous trouviez un créancier de meilleure composition que moi.

— Epargnez-moi vos railleries, monsieur, et permettez-moi de rejoindre la personne qui m'attend.

— Je vous donne jusqu'à la fin de la semaine pour vous décider, répondit l'impassible visiteur à qui son indulgence apparente n'était dictée que par le desir d'amener Octave à lui céder un domaine qu'il convoitait... Mais ce terme écoulé, si je ne suis pas remboursé, vous ne pourrez accuser que vous-même

des poursuites que je me verrai obligé de commencer contre vous.

Sur ce, le créancier s'inclina profondément, et sortit en répétant :

— Réfléchissez bien, et ne laissez pas la semaine s'écouler sans me donner de vos nouvelles.

Octave venait d'avoir une rude épreuve à traverser.

Lui, homme du monde, lui, fils d'une grande famille, lui, habitué à trôner du haut de sa supériorité, comme un grand d'Espagne, se voir ainsi contraint d'avouer à un usurier qu'il ne pouvait le payer, se sentir à sa merci, se trouver dans la nécessité de baisser la tête devant lui, de digérer son outrecuidance et ses menaces, de se mettre presqu'à genoux pour le supplier! C'était là une humiliation dont le souvenir faisait bouillir son sang dans ses veines. Il eût

voulu s'élancer à la suite de l'impertinent, pour lui cracher à la figure; mais la fatalité impérieuse, qui l'avait forcé à se contenir, étouffa, de nouveau, la révolte de son orgueil.... Cet homme pouvait le perdre en révélant l'état désastreux de ses finances, il était inviolable et à l'abri de sa vengeance.

Octave, orphelin dès l'âge le plus tendre, émancipé à dix-neuf ans, et lancé au milieu d'une société de riches désœuvrés, avait passé sa jeunesse dans un état perpétuel d'ivresse; long-temps, il avait été incapable de faire une addition et de songer au lendemain. Tour-à-tour esclave de sa vanité et entraîné par ses passions, il avait dépensé l'argent à pleines mains pour éclipser ses amis et dépister, au milieu du tourbillon des plaisirs, une disposition funeste à l'ennui, qu'il avait reçue de la nature. Plus orgueilleux que Satan lui-même, comme à Satan, son orgueil lui avait

fait perdre son auréole; mais à la fin, le voile s'était déchiré pour lui, et la réalité lui était apparue dans toute sa nudité.

Alors, harcelé par les exigences de ses créanciers, tandis que sa main plongeait en vain dans ses coffres vides, il avait soudain reculé d'épouvante devant la misère dont le bras s'étendait déjà pour le dépouiller de son manteau patricien; mais ses habitudes d'ostentation étaient trop enracinées pour qu'il pût se décider à reconstruire grain à grain sa fortune, en embrassant une profession. On ne divorce pas ainsi avec son passé. Après avoir assemblé le grand conseil, pour aviser aux moyens de sortir de l'abîme, notre jeune homme avait conclu qu'un riche mariage pouvait seul le sauver, et il s'était dit : Je réussirai, ou je me ferai sauter la cervelle.

Ayant fixé ses vues sur Florinde, il n'épar-

gna rien pour gagner le cœur et séduire la vanité de la jeune héritière ; il tint les cartes en joueur désespéré. Mademoiselle Durocher fit un voyage en Italie, il emprunta pour la suivre ; de retour à Paris, Florinde avait coutume de se promener au bois de Boulogne, il voulut avoir un groom et un tilbury pour faire parade à ses yeux d'une fortune égale à la sienne.

En agissant ainsi, Octave ne se dissimulait pas l'étendue des dangers auxquels il s'exposait, mais il se flattait d'obtenir la dot de la jeune fille, assez à temps pour se débarrasser de ses créanciers. En cela, l'événement démentit ses calculs.

M. de Florac s'étant jeté en travers de sa route, et M. Durocher appuyant de tout son pouvoir les prétentions du député, Octave comprit bientôt que ce serait folie à lui de risquer une proposition de mariage, avant

que Florinde l'aimât assez pour opposer une volonté bien déterminée à celle de son père.

Il se résolut donc à attendre, à patienter; mais chaque jour le rapprochait du terme fatal, et l'échéance était ainsi arrivée, avant qu'il eût emporté d'assaut l'héritière.

Que faire en ces conjonctures? La position était des plus critiques. Outre les revenus de sa propriété du Languedoc, lesquels passaient en totalité dans la bourse de ses créanciers hypothécaires, Octave possédait bien environ 3,000 livres de rente; mais une telle somme ne pouvait le mettre à même de soutenir le rang qu'il avait affiché; à plus forte raison, ne pouvait-elle lui fournir les moyens d'amortir ses dettes.

D'un autre côté, emprunter n'était pas chose facile pour un homme sans crédit! et cependant il était impossible d'accéder à la proposition de l'usurier.

Quelque peu scrupuleuse que fût sa conscience, Octave était homme du monde; à défaut d'honneur, il avait une forte dose de respect humain. Il ne rougissait nullement de feindre une fortune qu'il n'avait pas, afin d'obtenir la main de Florinde ; sa délicatesse n'était pas assez grande pour qu'il se fît scrupule d'apporter en dot à sa femme des propriétés grevées d'hypothèques. — Ses dettes passeraient pour des folies de jeunesse; la fortune de la jeune fille l'aiderait à libérer ses propriétés ; en tout cas, il n'aurait à laver son linge sale qu'en famille, et il s'inquiétait peu qu'une fois le mariage conclu, il eût à essuyer les reproches de sa compagne. — Mais si une telle fourberie ne l'effarouchait pas, il n'était pas homme à s'exposer à une avanie publique, en se présentant avec des titres vides, et pour ainsi dire volés. D'ailleurs, une fois sa dernière propriété aliénée,

il faudrait se montrer au grand jour, lors de la signature du contrat, et alors le mariage serait rompu ; il ferait naufrage au port ; lors même que la fraude ne serait pas découverte, sa position ne serait guère moins affreuse. Un jour ou un autre, le monde, en voyant ses propriétés passer entre les mains d'un autre, finirait toujours par apprendre qu'il s'était conduit en escroc et en aventurier ;.... et Octave ne pouvait se résigner à cette honte.

Il ne lui restait donc qu'un seul parti à prendre, il fallait emprunter à tout prix, pour satisfaire son créancier.

Octave en était là de ses réflexions, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit, et une douce voix le tira de sa rêverie, en lui disant :

— J'ai tout entendu.... Je possède quinze mille francs d'économies, ils sont à ton service.

— Vous m'avez donc épié, s'écria le jeune homme devenu tout-à-coup pâle comme la mort, vous écoutiez donc à la porte?

— Qu'entends-je? grand Dieu!... Mais vous vous défiez donc de moi? ne suis-je donc plus votre amie, votre conscience? Octave, reviens à toi, et ne refuse pas le léger service que je remercie le ciel d'être à même de te rendre.

Octave se voyait à la merci de sa maîtresse; il commençait à la craindre, il la détesta soudain comme une ennemie; cependant il crut prudent de feindre, et il répondit d'une voix assez douce.

— Je vous remercie, Émilie, mais je n'accepterai jamais ce sacrifice.

— Quoi! aurais-tu de l'orgueil avec moi! que veut dire ce refus? — Toi, c'est moi; tu te trouves gêné, n'est-il pas tout naturel que tu prennes ce que je possède. En te donnant,

c'est moi qui reçois ; en acceptant, c'est toi qui obliges... Ne me vole pas un tel bonheur, je t'en conjure.

— Encore une fois, merci... J'apprécie ton bon cœur, je te tiens compte de ta générosité... Mais je ne puis pas...

— Tu ne veux pas être mon débiteur, veux-tu dire?... Mais tu ne crois donc pas à mon amour, ou tu ne le partages pas.... Comment me juges-tu donc, toi qui penses que je me souviendrai de ce que j'aurai fait, autrement que pour te remercier de ta bonté.

— Je ne veux pas que tu portes la peine de mes extravagances. D'ailleurs, je suis encore plus riche que toi, reprit l'orgueilleux jeune homme.

— Octave !

— Ne me presse pas davantage, mon amie, si tu tiens à ne pas me faire de la peine.

— Demain, je te ferai remettre cette somme.

— Je me verrais forcé de te la renvoyer.

Sur ce, Octave s'approcha d'Émilie pour l'étreindre dans ses bras, mais la jeune femme blessée au vif, s'échappa en s'écriant :

— Adieu donc, puisque tu me méprises ainsi.

En la voyant partir, le jeune homme murmura :

— Quinze mille francs eussent assez bien fait mon affaire, à vrai dire ; mais il était impossible que je les acceptasse... Les femmes sont toutes de même. Elles forceraient volontiers leurs amans, le poignard sous la gorge, à se laisser entretenir, afin de s'acquérir des droits et de jouer les premiers violons... Mais un homme, qui se respecte, n'abjure pas ainsi son indépendance et sa supériorité... Émilie est une femme du midi, sa passion

lui donne déjà assez d'exigences, et m'impose, à ses yeux, assez d'obligations !

Emilie méritait-elle d'être jugée de la sorte? Non; elle avait cédé à un instinct irréfléchi... elle avait offert à Octave tout ce qu'elle possédait, parce qu'elle avait pour lui plus d'amour que pour elle-même.

Qu'on me permette d'expliquer, en quelques mots, l'origine de cette passion.

Emilie était fille d'un capitaine en retraite. Ayant perdu son père dès le berceau, elle était restée avec sa mère dans un état voisin de l'indigence. Alors qu'elle était âgée de quinze ans et vierge de corps et d'âme, Octave retenu dans la ville qu'elle habitait, par ses études de droit, la vit, s'en éprit, et lui fit la cour pendant près de deux ans, mais en vain. Emilie joignait à la timidité de l'innocence l'énergie farouche et passionnée des femmes du midi.

Sur ces entrefaites, sa mère, paysanne à demi-dégrossie, qui n'avait pris au nouveau monde, au milieu duquel son mari l'avait transplantée, que son ambition et ses vices, tout en conservant de sa condition passée son dédain pour l'opinion; sa mère, dis-je, qui n'avait ni cœur, ni argent, s'aperçut un jour que l'enfant était belle, et qu'un personnage influent du lieu la courtisait; aussitôt sa résolution fut prise, elle résolut de la vendre.

Une nuit qu'Emilie, après avoir fait sa prière, s'était endormie en songeant au beau jeune homme dont la voix lui semblait si douce et si pénétrante, elle se réveilla en sursaut dans les bras d'un vieillard qui reposait à ses côtés... Elle cria, mais personne n'accourut à ses cris, et elle fut déshonorée.

Son amant lui offrit des bijoux, de l'or. — Que lui importaient l'or et les bijoux? Elle

avait dix-sept ans, l'âge où l'on est désintéressé par égoïsme, l'âge où l'on dédaigne la fortune, parce que l'amour pèse plus dans la balance que tous les trésors du monde, parce que le bonheur s'appelle amour; et elle se réveillait souillée; elle venait de se voir arracher par un inconnu la belle fleur qu'elle avait refusée à son amant lui-même; elle venait de perdre ce joyau qu'une femme ne peut donner qu'une fois, et qu'on lui paye au prix d'une vie dévouée tout entière à son bonheur.

La veille du jour où cet infâme marché se consommait, Octave était parti pour aller passer quelques mois chez un oncle. Emilie le chercha pendant long-temps; si elle l'eût trouvé, elle lui eût dit en se jetant à ses genoux : Emmène-moi, et cache-moi dans tes bras; arrache-moi à la prostitution, et sauve-moi de la honte.

Mais elle le chercha en vain, et il fallut se résigner à son sort. Combien elle regretta de n'avoir pas cédé aux prières de celui qui ne lui demandait que sa beauté en échange de son propre cœur; combien il lui sembla beau et digne d'être aimé, lui qui était jeune, qui aimait et qui priait, à côté de ce vieillard qui payait, qui commandait, et qui l'avait violée.

Cependant, il est des fatalités irrésistibles. Emilie honteuse d'elle-même, n'osant plus sortir, dans la crainte qu'on ne lût l'histoire de son infamie sur son front, Emilie incapable de soutenir la vue de celle qui l'avait vendue, et prise de haine pour les lieux qui avaient été témoins de son déshonneur, se décida à suivre à Paris son amant qui venait d'être nommé député. Elle le détestait, mais elle espérait mieux cacher, au milieu de la capitale, le secret de sa vie flétrie.

Deux ans s'étaient écoulés. Un jour qu'elle se promenait sur les boulevards, elle crut apercevoir de loin Octave ; son cœur battit à se rompre, et elle hâta le pas. Elle ne s'était pas trompée, c'était bien lui.

Emilie avait perdu l'orgueil que donne à la femme la virginité. La barrière de la pudeur qui l'avait séparée de son amant dans le principe, était tombée. La passion régnait sur elle avec un empire absolu ; pour elle, il n'y avait plus de vertu ; le bonheur et l'amour étaient tout à ses yeux. Le jour même où elle rencontra Octave, le député reçut son congé. Le lendemain, la lettre suivante parvenait au jeune homme :

« Je vous aime, et je vous l'avouerai sans détour, au risque de m'attirer votre mépris. Autrefois, je n'ai pas craint de me faire un jeu de vos souffrances et de vous humilier par mes dédains; je vaux moins que vous. — Je

vous devais une expiation. — Je vous la donne en me mettant à votre merci. Oui, je vous aime, et je vous aime de toute mon âme, et je vous ai toujours aimé; j'ai pleuré bien souvent, mon ami, en pensant à vous; je me suis souvent accusée, avec désespoir, d'avoir repoussé le bonheur. Si vous vous souvenez encore de votre ancienne tendresse, vous n'avez qu'un mot à dire, et je serai à vous. Pardonnez-moi mon audace.... Ma passion est si dévouée et si profonde que, quelle que soit votre réponse, je ne rougirai pas de ma démarche. Je mourrais pour vous; je puis bien vous sacrifier mon orgueil.

« Emilie. »

Aussitôt qu'Octave eut reçu la lettre de la jeune fille, il accourut chez elle, et se précipita à ses pieds.

La jeune fille le releva en lui disant : Avant de me donner à vous, j'ai des aveux à vous faire ; je ne veux pas vous tromper, je ne veux pas, que plus tard, vous ayez le droit de me rien reprocher.

Alors, elle commença une confession générale de sa vie, les larmes aux yeux ; et quand elle eut fini, elle dit à son ami :

— J'ai tout dit, c'est à vous de décider si vous me croyez encore digne de votre amour.. Car j'espère que vous ne me mépriserez pas assez pour faire de moi un instrument de plaisir, et pour prendre mon corps, sans me donner votre âme.

Octave fut heureux.

Emilie l'aima avec tout l'emportement d'une femme méprisée qui veut oublier sa honte et se la faire pardonner. Elle n'avait plus d'amis, plus de mère, elle voulut qu'il devînt sa famille et son univers... Elle avait

perdu l'estime de tous, et la sienne propre, elle voulut absorber l'estime de tous dans celle d'un être adoré; elle souffrait, elle voulut se réfugier en lui pour échapper à elle-même.

Elle était avilie, elle chercha à se régénérer dans la piscine de l'amour, à s'acquérir, à force de dévouement, les droits que donne l'innocence, à reconquérir enfin son rang, et à jeter sur son passé le voile éclatant de la passion.

Elle était souillée, elle gravit le Thabor pour s'y transfigurer.

Octave ne fut pas insensible à tant d'amour. — Il était jeune, lui aussi. — Son cœur était encore embaumé du parfum de ses premières fleurs; ses sens étaient ardens comme des lutteurs qui ont long-temps dormi. — L'ambition et le doute n'avaient pas encore pénétré en lui.

Malheureusement, Octave fut rappelé en province par la maladie d'un oncle.... Emilie resta seule et sans ressources; elle venait de tarir ses dernières économies, et elle s'efforça de vivre du travail de ses mains.

Plusieurs lettres, qu'elle écrivit à son amant, restèrent sans réponse; Octave venait de se voir forcé d'entreprendre un assez long voyage.

Un an se passa. Ayant perdu tout espoir, pressée par la pauvreté, et incapable de rompre avec ses habitudes d'indolence, Emilie se décida à accepter les hommages d'un jeune diplomate attaché à l'ambassade Anglaise. Si son amour pour Octave ne l'avait pas empêchée de contracter cette liaison, il la lui rendit odieuse; mais elle n'apportait aucune illusion dans ses rapports avec son protecteur; et elle enferma sa passion, comme une hostie consacrée, au

fond de son cœur, pour s'abandonner à son égoïsme.

Le jeune Anglais, rappelé à Londres par son gouvernement, emmena sa maîtresse avec lui. Elle passa deux longues années loin du doux pays de France.

De retour à Paris, elle sentit, à l'aspect des lieux où elle avait été heureuse, se réveiller son cœur endormi. Elle chercha Octave de tous côtés, mais ses recherches restèrent infructueuses, et il y avait déjà long-temps qu'elle désespérait de le retrouver jamais, lorsque le hasard le jeta sur sa route, comme nous l'avons vu, au bal de l'Opéra.

Aussitôt, la jeune femme réapprit tout l'emportement de son ancienne passion. Le contact du monde l'avait cependant bien changée. En échange de la fausse monnaie qu'elle recevait, elle s'était habituée à ne

rendre que de la fausse monnaie. Heurtée à chaque instant par mille égoïsmes, elle avait compris la nécessité de proportionner son enjeu à l'enjeu des autres joueurs. En un mot, elle s'était faite méchante par vengeance. Pour tous ceux qui l'entouraient, Emilie n'avait plus de cœur; mais pour Octave, elle fut encore la jeune fille innocente qui lui disait *non*, le jour, et qui, la nuit, évoquait un fantôme portant ses traits, pour se donner à lui.

Si les flots du temps lui avaient jeté chacun son offrande de doute, de tristesse et de rancune, en présence de celui qu'elle avait aimé à seize ans, elle retrouva soudain les secrets long-temps oubliés; elle redevint pure, rieuse, confiante et passionnée comme aux jours d'ignorance. L'amour, qu'elle avait renié depuis bien des années, fut de nouveau toute sa vie.

Il fallait qu'elle se souvînt bien peu de son expérience, puisqu'elle ne s'aperçut pas même que son amant n'était plus le même homme qu'autrefois. Mais, hélas! son illusion ne devait pas être de longue durée.

Octave, harcelé par ses inquiétudes, avait complètement oublié la Lorette, lorsqu'un beau matin, il la vit entrer dans son boudoir plus gaie et plus voluptueuse que jamais. Madame Léontine ne demandait nul compte du passé, n'exigeait aucune satisfaction. Notre jeune homme se garda bien de s'excuser de son manque de parole. Cette manière de traiter l'amour, ou ce qui en tient lieu, convenait parfaitement à ses goûts. Il sut gré à sa maîtresse de ne pas s'ériger en juge impitoyable; et, s'étendant nonchalamment sur son canapé, il ferma les yeux, et pensa.

Il vit passer devant lui un enterrement.

On saluait comme un roi un monceau de pourriture. Les prêtres l'encensaient comme un Dieu, et chacun lui donnait la vie éternelle.

Puis, c'était un ami qui priait le ciel pour un ami mort, et qui ne doutait pas que le gouverneur des mondes ne laissât attendrir et fléchir sa justice par les réclamations de son serviteur.

Puis, c'était un amant qui jurait à sa maîtresse de l'aimer éternellement, c'est-à-dire qui défiait le grand destructeur : le temps.

Puis, c'était un croyant qui venait de retrouver une épingle et qui s'écriait : Remercions-en la Providence.

La scène changeait : deux amans, dans les bras l'un de l'autre, disaient : C'est Dieu qui nous a rapprochés.

Une femme en larmes débitait d'un ton tragique : Je n'aime plus mon mari, donc je

ne coucherai plus avec lui : je l'avilirais et je m'avilirais.

Puis le rêveur voyait une maîtresse qui, en échange d'un baiser, prétendait recevoir hypothèque sur toute la vie de son adorateur.

Enfin, c'était une jeune fille qui défendait son honneur et se reprochait sa passion, comme si le soleil eût dû s'arrêter et l'univers s'écrouler aussitôt qu'elle aurait perdu.... quoi ? un nom.

O fatuité ! qu'importe donc que tu ouvres ou fermes la bouche ? te regardes-tu donc comme le Jupiter *qui*, *en se mouchant*, *ébranle le monde.*

—Oui, se dit Octave, ils sont fort habiles à se diviniser. Un animal, un rat devient, à travers les lunettes de leur orgueil, un habitant exilé du ciel qui se souvient de sa patrie. Cent livres de viande se métamorphosent en un être infini et éternel.

Mais elle, au moins, ne me fatigue pas de ses exigences. A ses yeux, un chat est un chat. Elle sait que nous sommes éphémères, nous et nos jouissances. Je suis pour elle un instrument de plaisir; elle se contente d'être pour moi un joujou, un antidote contre l'ennui, une femelle. Sa beauté lui semble valoir un baiser, rien de plus. — J'ai payé ma dette; elle ne se croit pas le droit d'exiger davantage.

Elle est femme, je suis homme. — Deux besoins se rapprochent; l'œuvre de la nature accomplie, elle secoue ses plumes, comme la femelle du passereau, et prend sa volée. C'est ce qui s'appelle la véritable philosophie.

Si l'on s'étonne qu'Octave revît une femme telle que notre Lorette, qu'on se rappelle cette vérité : Une femme qui n'a que des sens ne fatigue jamais, et amuse souvent; ne donnant rien, elle laisse à son

amant son indépendance, et il reste près d'elle parce qu'il se sent libre de la quitter, et parce qu'il est toujours doux de jouer le premier rôle. — *Primus in villâ potiùs, quàm secundus in urbe*: disait César.

D'ailleurs, qu'est-ce que la pudeur, si ce n'est l'art de faire taire les desirs, et de tenir les passions à distance? L'intelligence séduit, mais les sens fascinent seuls. Il faut long-temps pour s'éprendre d'une âme; la femme qui met son sexe en étalage et qui se parfume de volupté, lance un fluide électrique dont la commotion ressemble à une attaque d'apoplexie.

Léontine s'approcha de son amant qui rêvait, et lui donna un baiser, en lui disant :

— Vous êtes bien peu galant.

— Je regardais la lanterne magique, répondit Octave.

La Lorette fit la moue.

— Est-ce que tu deviendrais fou?...

— Rassure-toi... et ne sois pas jalouse.....
Les femmes de ma lanterne magique ne te valaient pas... Tu as un beau corps, ma chérie, et j'ai toujours mieux aimé la boîte d'une montre que les rouages. — Viens donc dans mes bras.... lutin de volupté!...

Un importun effaroucha malheureusement nos deux oiseaux, au milieu de leurs gazouillemens....

— Je vais faire dire que je n'y suis pas, s'écria Octave en pressant la Lorette sur son sein... A demain les affaires sérieuses... J'ai aujourd'hui un saint à fêter.

— Non, dit Léontine, en lui donnant un baiser... Je ne vous permettrai pas de renvoyer ainsi vos amis, d'autant plus que je suis obligée de rentrer chez moi à l'instant même.

— Pas encore, dit Octave dont la voix tremblait, j'ai le sang à la tête.... Il faut

que tu me guérisses auparavant de ma fièvre.

— A demain, répondit la Lorette en s'échappant de ses bras... C'est gentil de se faire désirer.

Et en disant ces mots, elle ouvrit une porte qui donnait sur un escalier dérobé aboutissant dans la cour de l'hôtel, et, vive et légère, elle disparut, avant d'avoir pris le temps de mettre son chapeau.

— Où vas-tu donc? s'écria Octave.

— Je connais le chemin. — Adieu, à demain.

Octave fut forcé, faute de mieux, de recevoir ses amis. — Mais il était de trop mauvaise humeur pour que je croie devoir vous sténographier sa conversation.

Dix jours s'écoulèrent; madame Léontine semblait avoir pris racine à son balcon; on la voyait tous les matins accoudée derrière sa jalousie, suivre déjà du regard les passans,

à une heure où une Lorette en est encore au premier acte de ses rêves... La maîtresse du comte attendait évidemment quelqu'un, comme la belle-sœur de la Barbe-Bleue, car plus d'une fois ses lèvres avaient murmuré :

— Elle ne viendra donc jamais?

Cette longue attente eut un terme, enfin. Un jour, la Lorette s'écria, après avoir longtemps fixé une femme qui venait de tourner l'angle de la rue voisine :

— A mon tour, maintenant...

Onze heures sonnaient à peine, et madame Léontine était déjà habillée, par grand hasard... Mais aussitôt qu'elle eut quitté son balcon, elle courut dans sa chambre, appela sa camériste, se dépouilla de sa robe, se fit délacer, et jeta un simple peignoir à coulisse sur sa chemise.... A vrai dire, elle ne perdait rien à l'absence de son corset... Toujours est-il que c'était là une étrange toilette de

ville..... D'autres femmes s'habillent pour rendre une visite ; notre Lorette se déshabillait avant de sortir.

Pendant ce temps, la chambre d'Octave résonnait de doux propos d'amour..... Une femme était assise à la place que la Lorette avait occupée, mais ce n'était plus le génie indifférent de la volupté.... La passion parlait sur ses lèvres ; bien que ses baisers fussent brûlans, sa gorge palpitante, sa main tremblante, malgré, dis-je, tous ses symptômes de fureur amoureuse, on sentait que cette femme ne vivait pas uniquement dans le présent ; l'écho du passé et le pressentiment de l'avenir dérobaient plus d'une de ses pensées à l'heure actuelle. Elle voyait au-delà d'une jouissance passagère. Ce qui l'avait amenée dans cette chambre, ce n'était pas l'espérance du plaisir. Après avoir calmé la soif des sens, elle ne devait pas retrouver sa liberté... Loin

de son amant, elle se livrait encore à lui en tout lieu et à toute heure ; elle donnait plus que son corps, elle devait exiger une âme en échange de la sienne.

Aussi Octave avait-il une figure beaucoup plus ennuyée, et un observateur, moins intéressé à ne pas voir clair que sa maîtresse, eût reconnu d'un coup-d'œil des signes évidens d'impatience. Notre dandy ne pouvait pas se monter au diapason de la femme qui le serrait dans ses bras, ou il aimait trop son indolence pour l'essayer... En tout cas, il était comme un homme à jeun, au milieu d'une orgie. — Le bruit l'étourdissait, et il prenait pour une folie très-fatigante et très-ridicule l'ivresse qu'il ne partageait pas.

— Je risque beaucoup, je le sais, disait Emilie en couvrant son amant de baisers, je risque beaucoup en venant ainsi te trouver; mais je ne puis te recevoir chez moi, et j'ai

besoin de te voir. D'ailleurs, je ne sais quel changement s'est opéré en moi. Cette position brillante, qui était depuis long-temps le but de mon ambition, a soudain perdu tous ses attraits pour moi, depuis que je t'ai retrouvé. — Que m'importent les sourires du monde? pourvu que ton cœur me reste.— Te souvient-il de l'époque où tu passais tous les jours sous ma fenêtre? Tu me croyais bien dédaigneuse, bien indifférente... ô mon ami, tu me jugeais bien mal! En t'apercevant, je tremblais comme la feuille, j'avais besoin de m'appuyer à la muraille pour ne pas tomber. — Que j'étais folle alors de repousser tes prières!... Il y a si peu de joies dans la vie... Que de fois j'ai maudit ma timidité, ma sottise!... Mais à dix-sept ans, on ne sait pas combien le temps est précieux, combien il faut mettre d'avarice à profiter des instans de soleil... Tant de visions divines, tant

de beaux jours emplissaient l'avenir, que je croyais pouvoir faire la dédaigneuse.... Mon Dieu! pourquoi n'avais-je pas alors mon expérience d'aujourd'hui? Si je m'étais donnée à toi, j'aurais peut-être évité bien des malheurs. — Cet homme infâme n'aurait pas flétri ma vie... Tu ne m'aurais pas méprisée, et puis, j'aurais été si heureuse!... Car alors tu m'aimais... tu m'aimais autant que je t'aimais moi-même.

— Soyez donc un peu plus raisonnable, Emilie!.. Sans doute, je ne suis plus ce que j'étais... les apparences sont changées, mais c'est le temps seul qui est coupable... A trente ans, on n'aime plus comme à vingt; on a des inquiétudes, des préoccupations; on voit la vie sous son aspect sérieux.

— Mais moi, moi, je n'ai plus dix-sept ans, et cependant, en te retrouvant, j'ai soudain rajeuni.. moi! Est-ce que je pense?

— Est-ce que j'ai de l'ambition ? Je t'aime, et voilà tout.

— Pourquoi donc empoisonner le peu d'instans, que nous avons à passer ensemble, par des reproches injustes ?...

— Oh ! pardonne-moi mes exigences... J'ai tort, je l'avoue, mais c'est toi seul qui est coupable,... car tu m'as gâtée, tu m'as habituée à trop de bonheur.... J'ai beau faire, je ne puis oublier les jours où nous étions si enfans pour nous aimer, avant mon voyage en Angleterre, avant ton départ de Paris. — Je me vois encore suspendue à ton bras, m'égarant avec toi sous les arbres du bois de Meudon... Comme un de mes regards te faisait pâlir et rougir, comme tu attendais avec impatience le moment où nous pourrions nous asseoir seuls, à l'écart, sur l'herbe, loin des témoins indiscrets..... Tu mettais ta tête sur mes genoux, et moi, je regardais

tes yeux se fermer... Avoue-le moi, Octave, je te suffisais alors, tu ne désirais rien que mon amour; et quand tu n'étais pas à mes côtés, tu ne vivais pas... O mon Dieu! c'était trop d'ivresse.

— Toujours des regrets, toujours des accusations.

— Je te fatigue, mon Dieu!... Je t'ennuie... Octave, je t'en conjure, aie pitié de ma faiblesse... Je sais que je ne mérite rien de plus que ce que tu me donnes. Que dis-je? je ne suis pas digne de ton affection; mais que veux-tu? j'ai si peu d'instans de bonheur; en une heure, je voudrais faire provision de joie pour tout le temps qui doit s'écouler sans que je te voie... Oh! mon ami, ils m'ont bien abreuvée d'amertume. Les circonstances et les hommes m'ont traitée avec bien peu de pitié. — Il a fallu que j'apprisse à haïr... et la haine est amère.... Mais de quoi vais-

je te parler? les souvenirs douloureux n'entrent pas ici... Je ne veux voir que toi, je veux t'approcher si près de mes yeux que tout l'univers disparaisse derrière toi. — Qui sait?... Demain, peut-être, tu seras perdu pour moi; il ne faut compter sur rien, le présent seul nous appartient.

Cette réflexion sembla attiser, comme un vent d'orage, la passion de la jeune femme; elle enlaça de ses deux bras la taille d'Octave, et le pressa long-temps sur son cœur.

— Que je bénis le hasard qui m'a fait te rencontrer au bal de l'Opéra, continua-t-elle après un long silence; il y avait tant de temps que j'étais séparée de toi. — Oui, deux longues années s'étaient passées sans que j'entendisse ta voix. — Et moi je ne sais pas oublier. — Pourquoi n'es-tu donc pas comme moi? Qui sait? Tandis que je ne vivais que dans mes souvenirs et dans l'espoir de te retrouver,

toi, tu ne t'es peut-être pas rappelé une seule fois la pauvre délaissée... Toi, tu n'as pas fait mille démarches pour te rapprocher d'elle. Mais dis-moi donc que ton cœur n'a pas changé; tu vois bien que ton amour est nécessaire à ma vie; dis-moi donc que tu n'as pas dormi de joie, le lendemain du jour où tu m'as retrouvée.

— Cette femme m'obsède, pensait Octave. Mais, qu'entends-je, s'écria-t-il en bondissant sur ses pieds.... D'où peut venir ce bruit? — On dirait que quelqu'un monte l'escalier.

— Octave, Octave, s'écria Emilie, tu me feras donc attendre un baiser.

Tandis qu'Emilie se penchait sur les lèvres de son amant, la porte qui conduisait à l'escalier dérobé s'ouvrit tout-à-coup, et livra passage à une femme.

Octave détourna la tête, et s'écria :

— Qu'est-ce à dire?

Emilie, comme éveillée en sursaut d'un profond sommeil, bondit sur ses pieds et resta frappée de stupeur, la bouche ouverte, les bras pendans et les yeux fixes et hagards. A son immobilité, on l'eût prise pour une statue.

VII.

UN DÉPUTÉ ET UNE FEMME-MINISTRE.

Pendant ce temps, que devenait M. de Florac?

Il avait fait en vain toutes les démarches imaginables pour retrouver la belle inconnue du bal masqué; et, commençant à craindre que son aventure dût ressembler à la femme à queue de poisson dont parle Horace, il s'était rattaché de plus belle au

desir d'obtenir la main de mademoiselle Durocher. En un mot, toutes les soirées qu'il n'avait pas passées au Théâtre-Italien ou à l'Opéra, il les avait employées à faire une cour assidue à la jeune héritière.

Ce redoublement de galanterie, loin d'avancer ses affaires, n'avait servi qu'à lui fournir mainte occasion de s'assurer qu'il avait un rival préféré. Cependant il n'était pas homme à s'arrêter à mi-chemin. Fort de la protection du banquier, il s'était dit que, s'il parvenait à perdre Octave, le champ de bataille lui appartiendrait, et, en conséquence, il s'était imposé la tâche d'épier la conduite du jeune homme, bien persuadé qu'il y trouverait plus d'un chef d'accusation capable d'effaroucher les affections d'une femme aussi romanesque et aussi adulée que Florinde.

A ces préoccupations se joignaient d'autres

soucis non moins graves. Quelques jours avant l'apparition de notre député au bal de l'Opéra, un jeune homme s'était présenté chez lui, muni d'une lettre de recommandation. Je vous laisse à juger du dépit de l'honorable membre de la Chambre, lorsqu'après avoir décacheté la missive qu'on lui remettait, il s'était aperçu qu'elle n'était rien moins qu'un mandat de prise de corps lancé contre lui et dont l'exécution était confiée au porteur. Je m'explique :

Un des électeurs les plus influens du collége de M. de Florac lui adressait son fils, en le priant de faire obtenir au jeune solliciteur une place de juge. Bien que le père eut daigné employer une formule rogatoire, il n'en laissait pas moins clairement percer la résolution arrêtée d'enlever, en cas d'insuccès, à son mandataire parlementaire, lors des prochaines élections, les voix de quatre

ou cinq membres de sa famille et d'autant d'amis.

La sommation ne permettant ni faux-fuyant, ni résistance, M. de Florac prit son air le plus aimable pour annoncer au jeune homme qu'il l'appuierait de tout son crédit.

Resté seul, il s'écria en froissant la lettre entre ses mains :

— A-t-on vu bétail plus ignoblement stupide que ces électeurs? Ils sont légitimistes, parce que leur père l'a été; ils veulent que leur candidat soit légitimiste, parce qu'ils le sont eux-mêmes, et ils viennent ensuite lui mettre le poignard sous la gorge, en lui criant : Je veux que le chemin de fer passe derrière mon jardin, afin que, tout en fumant mon cigare, je puisse m'amuser à regarder défiler les wagons, du haut de ma terrasse; je veux que mon fils soit juge; je veux que le cousin de ma femme soit substitut; etc,

etc; sinon, je vous retire ma voix. Je veux, je veux, c'est bien facile à dire; mais, pourquoi alors forcer votre mandataire à se mettre à dos le ministère. Si vous exigez que votre servante vous rapporte des volailles truffées, donnez-lui de l'argent pour les payer. La position n'est pas tenable. — Je ne puis compter que sur une fort petite majorité. Deux voix de moins peuvent me faire échouer. Si je n'obtiens pas du ministère une toque de juge pour monsieur, je ne suis pas renommé, et je ne puis l'obtenir qu'en reniant mon parti, c'est-à-dire, en m'exposant à un renvoi inévitable!

M. de Florac se trouvait en effet placé entre deux écueils également difficiles à éviter. N'ayant fait que fort peu de concessions au Cabinet, il n'avait rien à en attendre. Son titre de légitimiste lui donnait encore moins de chances de succès que s'il

se fût assis dans les rangs de l'opposition radicale.

D'ailleurs, la Chambre devait être dissoute sous peu de mois. Les ministres, sentant que s'ils l'emportaient dans la session qui touchait à son terme, ils seraient à même de diriger les élections et d'employer leur crédit à se créer une majorité respectable, faisaient flèche de tout bois, et n'accordaient plus la moindre faveur qu'en échange d'une conscience, ou d'un vote au moins. Dans de telles circonstances, il fallait de toute nécessité se vendre ou renoncer à rien obtenir ; et M. de Florac ne savait comment se tirer de l'effrayant dilemme.

Ce n'est pas qu'après tout, il eût voué un culte bien fanatique aux principes dont il s'était fait l'apôtre. M. de Florac était parfaitement de son siècle. Il ne savait pas trop clairement s'il aimait ou s'il détestait quelque

chose. En fait de croyances, il n'en avait que sur les lèvres ; mais, n'ignorant pas qu'il faut creuser un lit à son activité pour arriver à des résultats avantageux, il s'était improvisé légitimiste, comme d'autres s'improvisent fouriéristes, monarchistes, républicains, anti-abolitionistes, etc ; afin de se rattacher à un parti, et d'avoir son *système.*

Il n'est rien de plus facile que de jouer un rôle politique. Il suffit de dire toujours non, ou toujours oui. — Ceux qui croient qu'il est nécessaire d'avoir des idées, et de les consulter, sont étrangement naïfs; le patriotisme n'est qu'un prétexte et un manteau complaisant. Toutes les batailles se livrent au profit de deux ou trois prétendans qui se disputent le droit de s'enrichir ou de se couronner. Chacun prend fait et cause pour le général dont il a le plus à attendre, et qu'il croit le plus sûr de la victoire. L'armée de celui

qui tient le timon des affaires approuve toujours ; l'opposition s'érige en avocat-général, et nie, quand même. Sa mission est d'imiter le chien de Jean de Nivelle... Un homme seul est trop faible. Lors même que le parti adverse a raison, on doit l'accuser, pour ne pas lui donner une influence dangereuse, et pour hâter le jour où l'on pourra se partager ses dépouilles.

Initié à tous ces secrets, notre député, après s'être allié à une caste puissante, s'était décidé à la servir les yeux fermés, afin d'avoir, plus tard, le droit de réclamer le prix de ses services.

Espérant, au début de sa carrière diplomatique, que les Bourbons reviendraient s'asseoir sur leur trône, il s'était rangé sous les drapeaux de leurs défenseurs, pour livrer l'assaut à un pouvoir dont les faveurs ne lui semblaient pas offrir assez de garanties de stabilité.

Son illusion n'avait été que de courte durée, il est vrai; mais une fois le cri de guerre poussé, il avait cru devoir accepter son passé comme une fatalité, et il s'était résigné à faire taire son ambition.

Bien qu'il ne fût qu'un homme, c'est-à-dire bien qu'il eût chargé son égoïsme de décider entre les diverses voies qu'il avait à choisir, M. de Florac n'eût pas voulu, pour tout l'or du monde, s'attirer le titre de renégat. S'il ne craignait pas, en faisant son examen de conscience, de se trouver coupable de mainte faiblesse, il s'inquiétait plus de l'estime des autres que de la sienne. Né dans une classe élevée, habitué par son éducation à tenir compte de l'opinion, la considération du monde pesait autant, et plus, pour lui, qu'une place ou qu'un titre. Sa constance politique n'était pas de l'héroïsme à la Cincinnatus, c'était tout simple-

ment la tactique intéressée d'un grand seigneur habitué à jouer sa vie en face de la foule; mais comme telle, elle n'en était que plus inébranlable.

Vous connaissez maintenant l'homme qui passait à la Chambre pour un modèle d'incorruptibilité. Si le portrait n'est pas séduisant, accusez-en celui qui a créé la race humaine.

Quoi qu'il en soit, dès que M. de Florac se fut convaincu que ses efforts ne feraient pas tourner la girouette de la fortune, il ne renonça pas, pour si peu, à battre monnaie avec son influence parlementaire. Se résignant de bon gré à dire adieu au titre de conseiller référendaire à la cour des comptes, dont l'attrait l'avait alléché, il visa à se créer une réputation d'orateur, afin de se mettre en évidence dans les salons aristocratiques que lui ouvraient son titre, et d'échanger

ensuite la gloire, qu'il se serait acquise, contre la dot d'une riche héritière.

En d'autres termes, il résolut d'exploiter le mariage, et nous l'avons vu déjà fort occupé à mettre ses projets à exécution.

Si Florinde eût accueilli ses hommages avec plus de bienveillance, et si le mariage eût pu se conclure avant la fin de la session, notre député eût reçu avec un grand stoïcisme la visite du solliciteur; malheureusement, la chasse aux écus ne pouvait avoir une conclusion si expéditive, et M. de Florac saisit d'un coup-d'œil toute l'étendue du danger qui le menaçait.

Perdre son titre de député, c'était en même temps voir s'évanouir l'espérance d'épouser la riche héritière. S'il n'était pas réélu, il serait forcé de rester enterré au fond de son département, et son absence livrerait une victoire assurée à son rival.

Que faire donc? Se maintenir à tout prix; ménager la chèvre et le chou; rester fidèle en apparence à ses couleurs, et cependant faire obtenir au solliciteur la toque de juge qu'il convoitait.

Le Cabinet devait présenter trois projets de loi importans. C'étaient autant de batailles dont dépendaient sa vie ou sa mort. M. de Florac se décida à remettre en personne la pétition au ministre, et à s'efforcer d'obtenir qu'on y fît honneur, en s'engageant, sous main, à combattre contre son parti, ou, du moins, à s'abstenir de parler, et même à s'absenter de la Chambre, lors de la mise aux voix de la première de ces motions.

Quant à la seconde, le hasard servait notre député avec une grande bienveillance. Il était déjà résolu, de longue date, à voter avec le ministère, en cette circonstance. Il s'agissait, je crois, de décider si les fonction-

naires publics seraient admis à siéger aux Chambres, et, en sa qualité de magistrat, M. de Florac ne voulait pas se rogner l'herbe sous les dents. Du reste, il n'avait pas fait mystère de ses intentions, et les électeurs de son collége avaient presqu'approuvé la ligne de conduite qu'il se proposait de suivre.

Une absence et un vote valaient bien une place de juge, suivant M. de Florac qui n'était pas disposé à rabaisser, à ses propres yeux, l'influence que lui donnait son talent oratoire.

Tandis qu'il disposait en esprit son plan de campagne, un député de sa connaissance vint lui offrir de le présenter chez une dame dont les soirées, disait-il, étaient des plus agréables.

M. de Florac hésita d'abord à accepter cette proposition; mais son ami l'ayant informé en confidence que c'était la dame elle-même

qui avait témoigné le desir de l'avoir à ses réunions, et qu'elle était assez belle pour mériter qu'on fît cas d'un tel honneur, tout-à-coup, notre député se souvint que l'inconnue du bal lui avait dit : Plus tard, quand je vous connaîtrai mieux, peut-être vous fournirai-je les moyens de me retrouver ; et un pressentiment lui murmura à l'oreille que la personne, qui avait chargé un des habitués de son salon de lui transmettre une invitation indirecte, pouvait bien n'être autre que le spirituel domino de l'Opéra.

— Cette femme est donc vraiment belle, demanda-t-il en s'adoucissant? et dites-moi, de quelle couleur sont ses cheveux?

— Auriez-vous, par hasard, un type idéal, comme les poètes, mon cher de Florac?

— Non, mais je suis capricieux, et je tiens beaucoup à ce que vous satisfassiez ma curiosité.

— Eh bien, puisque vous désirez le savoir, ses cheveux sont d'un noir de jais.

— Et ses yeux ?

— De la même couleur.

— Maintenant, quelle est sa taille?

— Plutôt grande que petite, et grasse que maigre. Pour achever son signalement, elle a la main fort mignonne, le pied à l'avenant, la peau un peu brune, les lèvres roses, etc.

— C'est très-bien, je suis disposé à vous suivre.

Le salon où j'ai à introduire mes lecteurs était composé d'une manière si étrange, que je leur demanderai la permission de donner un instant à ma narration la forme dramatique.

UN JEUNE HOMME, s'adressant à M. Cattermole, ce même anglais que nous avons vu chez M. Durocher.

Vous voici donc de retour en France?

M. CATTERMOLE.

Que voulez-vous? Quoique j'abhorre la monotonie, je me suis vu forcé de revenir de nouveau m'abattre à Paris. — J'étais l'année passée à Vienne; après six mois de séjour, je m'y ennuyai; je songeai à passer une saison à Munich, mais je n'y trouvai pas de logement à ma convenance, ils étaient tous exposés au nord, et ma foi, en désespoir de cause, je me déterminai à prendre la route de votre capitale.

UN SECOND JEUNE HOMME, *s'adressant à son ami.*

Eh bien, comment vont les amours?

3me JEUNE HOMME.

Ne m'en parle pas; tu vois bien cette vieille mégère, là-bas, cette dame chez laquelle j'ai fait connaissance de ma petite veuve. — Croirais-tu qu'elle lui a raconté je ne sais combien d'histoires sur mon compte, et qu'elle a fini

par lui dire, en propres termes, que j'étais un sot, et qu'elle ne concevait pas qu'une femme avouât pour amant un être aussi insignifiant que moi.

2me JEUNE HOMME.

Mais je lui ai entendu faire ton éloge avec un style d'épitaphe, en présence de la petite veuve.

3me JEUNE HOMME.

Oui, quand elle n'était pas encore ma maîtresse.

2me JEUNE HOMME.

La métamorphose n'a rien qui doive t'étonner. — C'est une vieille folle qui, après avoir commis autant de péchés qu'elle a pu, s'efforce maintenant de rentrer en grâce avec le ciel, en en faisant commettre aux autres; n'étant plus d'âge à jouir de la vie, elle a fini son roman comme les prostituées, elle s'est faite entremetteuse.

3me JEUNE HOMME.

Elle pourrait au moins se dispenser de rompre les mariages qu'elle s'est plue à former.

2me JEUNE HOMME.

Elle prononce le divorce pour procurer de nouveaux maris à ses protégées. Tu serais bien sot de te fâcher de ses propos ; je suis sûr qu'elle n'épargne pas davantage la petite veuve. Viens plutôt t'en assurer.

3me JEUNE HOMME.

Soit !

2me JEUNE HOMME, s'avançant, suivi de son ami, vers une dame âgée de cinquante ans, maniérée, grimacière et ridée.

J'ai l'honneur de vous saluer, madame.

3me JEUNE HOMME.

Comment vous portez-vous, madame?

LA VIEILLE COQUETTE, pinçant les lèvres, roulant les yeux, et faisant mille contorsions pour se rendre aimable.

Je suis charmée de vous voir ; asseyez-vous

donc à mes côtés, voilà si long-temps que je n'ai eu le plaisir de causer avec vous, et les gens d'esprit sont si rares.

3me JEUNE HOMME, à part.

Vieille guenon! elle croit se rendre fort séduisante.

2me JEUNE HOMME.

Comment se fait-il donc que Madame de Saint-Georges (la petite veuve,) vous délaisse de la sorte. — C'est bien mal à elle.

LA VIEILLE COQUETTE.

C'est une charmante petite femme, n'est-ce pas? Quelle grâce, que d'esprit, de vivacité!...

2me JEUNE HOMME.

Je ne partage pas tout-à-fait votre enthousiasme. Je la trouve un peu maniérée.

LA VIEILLE COQUETTE.

Je vois que vous êtes un fin observateur.

— Mais quand on a tant de charmes, il est bien difficile de ne pas avoir de prétentions.

2me JEUNE HOMME.

Elle aimerait assez que tous les hommes n'eussent qu'une bouche pour chanter ses louanges.... et que deux mains, afin qu'elle pût leur donner sur les doigts un coup du revers de son éventail.

LA VIEILLE COQUETTE.

Elle a beau être la femme la plus coquette de tout Paris, on lui pardonnera toujours ce petit travers.

2me JEUNE HOMME.

Elle n'a pas toutefois le préjugé de la constance.

LA VIEILLE COQUETTE.

Que voulez-vous? elle voit approcher l'âge où il faut renoncer à être adorée, et elle

cherche à jouir de son reste. — C'est bien naturel.

2me JEUNE HOMME, s'adressant à son ami.

Eh bien, qu'en dis-tu?

3me JEUNE HOMME.

Cela me console.

UNE AMIE DE LA PETITE VEUVE, s'adressant à elle.

Tu m'avais promis de me faire voir ton Patito. Où donc est-il?

LA VEUVE, désignant un jeune homme.

Le voici.

L'AMIE.

Quoi! c'est là l'homme que tu as choisi... Jaune comme un citron, raide comme un manche à balai.

LA VEUVE.

Il est si complaisant. J'en fais ce que je veux; il a mis de côté tous ses travaux pour

se prêter à mes caprices. Il m'accompagne au spectacle, à la promenade, chez ma couturière. — Je le laisse à la porte d'une maison pour monter chez une amie, et il m'attend patiemment dans la rue pendant une heure.

L'AMIE.

Mais il doit avoir l'air d'une cariatide dans ton salon; — et dis-moi, n'es-tu pas encore parvenue à l'échauffer?

LA VEUVE.

Rien encore... ma chère.

L'AMIE.

Et voilà trois grands mois que dure la préface?

LA VEUVE.

Il tremble comme la feuille.

L'AMIE.

Je n'y comprends plus rien. Je vois à

son teint qu'il aime les jouissances solitaires. Il n'a pas besoin de toi, ni d'aucune femme; il se suffit à lui-même. Crois-moi, cherche-lui un remplaçant.

M. CATTERMOLE, désignant une femme d'environ quarante ans:

Cette dame a quitté son mari, dites-vous; qu'est-elle devenue depuis?

1er JEUNE HOMME.

Une spécialité parisienne.

M. CATTERMOLE.

Je ne vous comprends pas.

1er JEUNE HOMME.

Je m'explique. — Quoiqu'elle ait quarante ans sonnés, son salon est encore encombré de sommités parlementaires, et plus d'un député consent à se percer le flanc pour la nourrir de son sang, ou plutôt du sang des contribuables.

M. CATTERMOLE.

Je vous comprends encore moins.

1er JEUNE HOMME.

Il y a des hommes assez sots pour se trouver plus flattés des faveurs surannées d'une femme, qu'ils ont rencontrée dans la haute société, que des baisers prolétaires d'une jeune et belle grisette.

M. CATTERMOLE.

J'en connais plus d'un de ce calibre-là ; ils savent qu'une femme du monde spécule sur leur bourse, et se prostitue à Pierre et à Paul, ni plus ni moins qu'une nymphe de la rue, peu importe; quoiqu'elle ait en outre l'avantage d'être beaucoup plus laide et plus vieille, ils se croient des conquérans quand ils couchent avec son titre, ses parchemins et ses relations sociales.

1er JEUNE HOMME.

Lors même qu'ils sont assez philosophes pour ne demander qu'un corps à leur maîtresse. Mais pour en revenir à notre histoire, la dame en question n'a pas lieu de se plaindre de leur sottise. Les députés, ses amans, l'ont comblée de leurs faveurs. — Ils lui ont fait obtenir je ne sais combien de pensions sur la liste civile, sur la caisse particulière de chaque ministère.

M. CATTERMOLE.

Et à quel titre?

1er JEUNE HOMME.

Elle était leur maîtresse... C'était là un titre assez valable. L'Etat tient un certain nombre de pensions à la disposition de ceux qui veulent bien le servir, — et les députés viennent à la Chambre pour payer des maîtresses avec les deniers de la nation. Après

l'utile, vient l'agréable; madame promet sa protection aux jeunes solliciteurs en échange de leurs complaisances; de telle sorte qu'elle a toujours une paire de moustaches à caresser dans son lit, et un cavalier pour l'accompagner au théâtre.

Au milieu de ces femmes, que je viens de vous présenter, et qui avaient toutes les manières les plus distinguées, se voyaient des groupes de messieurs discutant sur la politique quotidienne. C'étaient pour la plupart des députés, des diplomates, des personnages dotés par la renommée du caractère le plus grave, et des préoccupations les plus sérieuses. Que diable venaient-ils faire dans cette galère? Quelques-uns venaient choisir, parmi les sultanes en étalage, la compagne destinée à satisfaire provisoirement les besoins de leur cœur; d'autres, mieux

guéris des faiblesses de la chair, venaient s'informer du taux des consciences et traiter de la vente...

Mais, laissons-les parler, et prêtons l'oreille.

1er DÉPUTÉ.

Je suis furieux. — Nous serons encore battus! — Le Cabinet tiendra bon! — La session touche à son terme. — On a bien eu soin de laisser en suspens les questions dont la solution intéressait la masse de la nation. Les électeurs s'empresseront de nommer les candidats ministériels pour faire avantager leurs arrondissemens. Dieu sait quand notre parti arrivera au pouvoir.

UN 2 DÉPUTÉ.

Votre chef de file est un sabreur qui effraie trop vîte les partisans de l'ordre.

LA MAITRESSE DU LOGIS.

Et dont le règne est si court qu'il n'a pas le temps de récompenser ceux qui lui ont fait obtenir son portefeuille.

UN DÉPUTÉ DU CENTRE.

La bataille sera rude, mais nous l'emporterons.

UN MONSIEUR.

La saison est excellente pour les solliciteurs et les ambitieux ; on a besoin de recruter des combattans. Il y aura des places à donner.

UN DÉPUTÉ DE L'OPPOSITION.

Jamais la corruption n'a été plus éhontée !

LE DÉPUTÉ DU CENTRE.

Tous les ministères, jusqu'ici, ont récompensé ceux qui les servaient ; votre parti ferait de même.

LE MONSIEUR.

En effet, on a inventé les emplois unique-

ment afin que ceux qui les auraient, fussent intéressés à défendre l'ordre de choses, et on les a laissés à la disposition des ministres pour qu'il leur fût possible de gouverner. — Supprimez la corruption, la machine n'aura plus de grand rouage, et cessera de fonctionner.

UN 3me DÉPUTÉ.

Que dites-vous de la polémique archi-catholique de ce journal qui semble avoir déclaré la guerre à l'université? Que les prêtres prennent garde à eux! — Ils veulent nous ramener au jésuitisme de la restauration..... Leurs prétentions ambitieuses pourraient leur coûter cher ; — en relevant la tête, ils se la briseront...

UN VOISIN.

Bah! bah! les prêtres ne sont pour rien dans la rédaction de ce prétendu organe

de l'autel. Son personnel ne compte pas une seule soutane. A en croire les on dit, ces pamphlets paraîtraient sous le patronage de certains personnages haut placés, qui chercheraient à amadouer le parti catholique et à opposer au clergé légitimiste un clergé mieux intentionné.

LE 3me DÉPUTÉ.

Mais pourquoi ces bulles d'excommunication lancées contre les professeurs de presque toutes les facultés?...

LE VOISIN.

Parlons bas..... On se déguise souvent pour frapper incognito son ennemi. — La religion est un manteau complaisant....... Quand un homme a, en politique, des opinions dangereuses, il est fort commode de le faire destituer, sous prétexte d'athéisme... La tactique est à la mode : l'ap-

plication des lois contre la presse n'est qu'une répétition de la même comédie ; au nom du ciel, on frappe ses propres ennemis.

LA MAITRESSE DU LOGIS.

Dites-moi ; que devient donc votre ami, M. Voguin ?

LE MONSIEUR.

Je ne sais, il a fait un voyage à Vienne. — Et depuis son retour, sa correspondance absorbe tous ses instans.

LA MAITRESSE DU LOGIS.

Je vous serais très-obligée si vous vouliez bien l'amener à nos petites réunions.

UN MONSIEUR, s'avançant.

Madame, j'ai l'honneur de vous présenter M. de Chervard.

UN AUTRE MONSIEUR, à l'oreille de son voisin.

Quel est donc ce monsieur de Chervard?

LE VOISIN.

Il arrive de Londres, où il avait été envoyé, dit-on, par un ex-ministre pour transmettre aux journaux anglais certaines communications venant de haut-lieu.

LA MAITRESSE DE MAISON, à M. de Chervard.

J'espère, monsieur, que nous aurons souvent le plaisir de vous revoir à nos soirées. — Et, toutes les fois que vous serez assez aimable pour vous présenter pendant le jour, je serai charmée de vous recevoir.

UN MONSIEUR, à part.

Il tombe entre bonnes mains! S'il a des secrets, qu'il les enferme à double tour.

UN SOLLICITEUR, à son voisin.

Vous voyez un homme désespéré. — Mon député s'était engagé à m'appuyer de tout son crédit. — Je croyais toucher au port; et,

que vois-je en prenant le Moniteur? Un autre avait obtenu la place que je sollicitais.

LE VOISIN.

Comment se nomme votre député?

LE SOLLICITEUR.

De Florac.

LE VOISIN.

Mais c'est un légitimiste; je ne m'étonne pas que vous ayez échoué.

LE SOLLICITEUR.

Il a cependant tout fait pour moi. — Il m'a conduit lui-même chez le ministre.

LE VOISIN.

C'est là ce qui vous a perdu; — et qui plus est, il n'ignorait pas, lui-même, que sa recommandation vous serait plus nuisible qu'utile.

LE SOLLICITEUR.

Pourquoi me l'offrir, alors?

LE VOISIN.

Pour que, de retour dans votre département, vous parlassiez avec éloge du zèle qu'il met à servir ses compatriotes. Les députés, à notre époque, n'ont qu'une religion, le culte de l'électeur. Il en est fort peu qui ne sacrifieraient pas l'avenir de tous les fils de tous leurs mandans au desir de convaincre ces mêmes mandans de leur dévouement. Le ministre, une fois au pouvoir, ne songe qu'à s'y maintenir; nos honorables n'emploient l'influence que leur donne leur titre, qu'à se préparer une réélection.

Lorsque M. de Florac fut présenté à la maîtresse du logis, madame Duncan, (tel était son nom,) le reçut de la manière la plus empressée, et se leva même de son fauteuil pour aller à sa rencontre.

Notre député n'eut pas plutôt entendu le son de voix de la jeune veuve, qu'il la parcourut d'un regard scrutateur, avec l'air inquiet d'un homme qui interroge ses souvenirs.

Cet examen absorba tellement ses facultés qu'il répondit d'une manière fort peu satisfaisante aux paroles gracieuses qui lui étaient adressées. C'était à peine s'il les entendait, son esprit voyageait ailleurs.

Madame Duncan ayant regagné la place qu'elle occupait, au coin de la cheminée. M. de Florac resta quelques instans les yeux fixés sur elle, et fort indécis, en apparence, sur ce qu'il devait dire ou faire. Cependant, cette incertitude fut de courte durée, et déjà il s'avançait vers elle, probablement dans l'intention de lui adresser la parole, lorsqu'il se vit prévenu par deux messieurs qui entamèrent avec elle une conversation trop animée pour qu'il fût possible de faire brèche.

— C'est bien elle, cependant, murmura M. de Florac désappointé; il n'y a pas à en douter... Je reconnais parfaitement cette main, et même ces anneaux... Elle a tenu parole....

Venant alors à lancer un regard de son côté, il crut s'apercevoir qu'elle avait les yeux fixés sur lui, et cette dernière circonstance acheva de le convaincre...

Mais madame Duncan était maîtresse de maison; c'est-à-dire qu'elle appartenait indifféremment à tous les hôtes de son salon; et pendant plus d'une heure, M. de Florac fit de vains efforts pour se rapprocher d'elle.

Ayant profité, cependant, d'un moment opportun, il prit place à ses côtés, sur une bergère où elle venait de s'asseoir, et il lui dit d'une voix assez basse pour que nul ne pût l'entendre.

— Je ne sais si je me trompe, mais votre voix me semble bien connue.

— Et la vôtre ne m'est pas étrangère.

— Je n'aurais même pas besoin de faire un grand effort de mémoire pour dire où je vous ai vue... Voici une petite main si indiscrète.

— Vous feriez mieux, je crois, de ne pas écouter ses bavardages.

— Ce qui veut dire que vous vous reniez vous-même.

— Non, certes, — mais je sais qu'elle ne peut vous dire que des mensonges; si vous m'avez rencontrée quelque part, j'ai tant changé depuis que je ne suis plus la même personne...., ce qui est équivalent : je suis un vrai Protée.

— Mes souvenirs sont trop agréables pour que je les oublie si facilement; les chasser serait de l'ingratitude. Puisque vous êtes sujette à des métamorphoses, permettez-

moi, au moins, d'espérer qu'une autre fois, vous ne vous montrerez plus telle que vous êtes aujourd'hui.

— Peut-être, — mais je ne vous ferai pas compliment de votre galanterie.

Comme on peut se l'imaginer, notre député ne ménagea pas les questions pour se mettre au courant de l'histoire de madame Duncan.

Voici ce qu'il apprit :

Elle était arrivée, depuis deux ans, d'Angleterre, où elle passait pour avoir été mariée à un gentilhomme campagnard. Restée veuve et sans enfant, elle était revenue à Paris, où on l'avait vue débuter, de prime saut, dans certaines sociétés diplomatiques. Bien que personne ne connût ses antécédens, et n'eût entendu parler de sa famille, les portes de plus d'un salon à la mode s'étaient ouvertes devant elle. De puissans protecteurs l'avaient

prise sous leur aile, et des sommités politiques s'étaient chargées de former le noyau de ses réunions. De fait, on eût dit qu'elle était tombée du ciel; mais les apparences étaient assez brillantes pour rassurer les susceptibilités du monde. Si la curiosité déçue chuchotait tout bas, on n'en recevait pas moins, sans enquête préalable, celle qu'admettaient dans leur intimité des personnes qui avaient le droit d'être aussi pointilleuses qu'aucune autre.

La haute société est en général d'un abord très-facile; tandis que la famille du bourgeois s'abrite derrière une triple enceinte, elle est prête à laisser pénétrer le premier venu dans son sanctuaire. Elle risque si peu qu'elle n'a pas lieu d'être fort circonspecte; il lui faut des comparses pour la comédie de sa vanité; elle ne donne à ses élus que quelques sourires stéréotypés, des glaces et une tasse

de thé, peu lui importe que de telles faveurs soient mal placées.

D'ailleurs, madame Duncan était jeune et belle ; elle parlait la langue du bon ton ; ses manières étaient irréprochables ; elle ne pouvait faire tache dans un salon, et c'en était assez.

Quant à ses moyens d'existence, il était fort difficile de deviner d'où elle les tirait. On ne lui connaissait aucune propriété, ni même aucune pension. Bien qu'elle ne se piquât pas d'une réserve par trop effarouchée, la médisance ne lui prêtait aucun de ces protecteurs mystérieux, de ces amis millionnaires qui expliquent souvent l'aisance de bien des femmes prêtes à tout faire pour se maintenir dans une sphère dont un revers de fortune menace de les exclure ; et cependant, sa maison était montée sur un pied assez riche,

et ses dépenses laissaient supposer des revenus fort respectables.

Quels étaient donc son pactole et sa pierre philosophale? On disait, à voix basse, qu'elle rendait à certain ministre des services assez importans pour qu'elle pût compter sur sa reconnaissance.

La renommée était-elle bien informée? Afin d'aider mes lecteurs à mieux interpréter ses récits, je leur apprendrai, ce qu'ils ont déjà deviné, que la jeune veuve et la maîtresse d'Octave n'étaient qu'une seule et même personne.

M. de Florac ne trouva que fort peu d'occasions d'adresser la parole à madame Duncan, pendant le reste de la soirée; le temps ne s'écoula pas moins pour lui avec une rapidité magique. Décidément, notre honorable s'animait au jeu. Quoique les passions lui eussent dit un éternel adieu, ou plutôt ne l'eussent

jamais visité qu'au milieu de la brume des premiers rêves de son matin, il était homme encore, et les sens ou la vanité pouvaient troubler la paix de sa vie.

Il n'aimait pas, mais déjà l'état de sa santé était alarmant. Il avait une idée fixe; il était même jaloux.

Il demanda à plusieurs des habitués du salon s'ils ne connaissaient pas M. Octave de Chatelnaux. Leur réponse négative parut le délivrer d'un grand poids, et il se dit à lui-même · ce n'était qu'une erreur, sans doute.

A quelques jours de là, la Chambre était appelée à se prononcer sur une question fort importante. Le ministère triompha, et le surlendemain, M. de Florac recevait les remercimens du jeune solliciteur.

Cette faveur n'avait pas été accordée gratuitement à notre député; mais ainsi que

grand nombre de ses confrères, il sut trouver des accommodemens avec le ciel. Une lettre pompeuse, insérée dans le journal de son département, fit savoir aux électeurs : Que M. de Florac, toujours inébranlable dans la ligne de conduite qu'il s'était tracée, avait lancé une boule noire à la tête d'un ministère aussi contraire aux intérêts de la France, et aussi flétri par l'opinion générale. De la sorte, notre honorable crut pouvoir cumuler les sympathies de son collége avec d'autres avantages, à lui seul connus.

Peu rassuré cependant par cette tactique, et en proie à de vagues inquiétudes, M. de Florac sentit le besoin d'imposer silence, par un exploit éclatant, aux soupçons que la *malveillance* pourrait ameuter contre lui ; lors donc qu'il vit approcher le jour où le ministère devait livrer sa dernière bataille, il consacra ses loisirs à l'*improvisa-*

tion d'un discours foudroyant, qui était destiné, il n'en doutait pas, à jeter la consternation dans le camp ennemi.

Notre diplomate était loin, néanmoins, de se laisser absorber complètement par ces graves préoccupations. Comme Virgile, il eût pu s'écrier : Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. En d'autres termes : vassal respectueux de sa propre personne, il prenait grand soin, chemin faisant, d'embellir les instans rapides d'une vie que devait engloutir le Tartare.

Non content de profiter de toutes les réceptions officielles de madame Duncan, il s'était fréquemment souvenu qu'elle lui avait permis de se présenter pendant les heures réservées aux causeries intimes.

M. de Florac était, comme je vous l'ai dit, fort peu partisan des amours idéales. Ne voyant pas l'âme, il croyait plus prudent

de prendre hypothèque sur le corps, afin d'être sûr d'obtenir quelque chose en fin de compte.

Avec de tels principes, il ne tarda pas à réclamer la réalisation des espérances que madame Duncan lui avait permis de nourrir. Les vagues promesses du bal avaient eu un commencement d'exécution; l'invitation que la jeune femme lui avait fait transmettre, était une provocation suffisante pour excuser les desirs les plus ambitieux. Mais, chose étrange, malgré toute son habileté et sa galanterie, notre député s'aperçut bientôt que la forteresse était beaucoup moins facile à prendre d'assaut qu'il ne l'avait pensé d'abord. Madame Duncan n'était plus la femme folâtre, légère et voluptueuse qu'il avait rencontrée à l'Opéra. Si elle ne se dressait pas sur sa vertu offensée, pour imposer silence à la présomption de son

adorateur, elle échappait à tous ses hommages avec une souplesse si désespérante, que ce dernier finit par se trouver à court d'esprit et de ressources.

La sérénité olympienne d'Emilie était bien plus désespérante que ne l'eût été sa colère ; elle prouvait à M. de Florac que ce n'était pas la pudeur qui lui fermait le cœur de sa belle, et qu'elle résistait à ses desirs, uniquement parce qu'il n'avait pas réussi à lui plaire.

La conclusion était fort pénible ; mais la jeune femme était si séduisante que notre député, loin de renoncer à une conquête qui semblait impossible, perdit presque son cœur et sa liberté, en perdant l'espérance.

En un mot, l'amant égoïste fut pris au piége. Son sang surexcité l'empêcha de dormir ; ses déceptions réitérées troublèrent

ses digestions, et lui enlevèrent l'appétit. L'orgueil se mit de la partie pour redoubler la fièvre. Ses insomnies idéalisèrent la belle inconnue.

Il souffrait, il ne régnait plus sur sa pensée. Emilie n'était plus seulement pour lui la femme qui pouvait lui donner une jouissance passagère, c'était encore la libératrice qui seule avait le pouvoir de l'arracher au vautour dont le bec le rongeait.

Les choses en étaient arrivées à ce point, lorsqu'un matin M. de Florac, incapable de résister plus long-temps à ses incertitudes, se rendit chez madame Duncan, avec la ferme résolution de jouer son tout sur un coup de dés. Une étrange surprise lui était réservée.

VIII.

UNE PROPOSITION A BOUT PORTANT, ET UNE DÉCLARATION BIEN ACCUEILLIE.

Revenons à Octave que nous avons laissé, s'il vous en souvient, dans une position fort embarrassante.

Tandis qu'Emilie, en proie à tous les démons de la colère et de la jalousie, con-

templait dans une muette stupeur la femme qui venait d'entrer par la porte dérobée, celle-ci rejeta sans se déconcerter le châle dont elle était enveloppée, et se montra vêtue uniquement d'un peignoir à peine attaché, dont les plis flottans ne se faisaient pas scrupule de livrer aux regards une chair des plus fermes et des plus blanches.

Ce costume ne pouvait être que celui d'une maîtresse venant rendre visite à son amant. Madame Duncan serra les poings, et s'écria d'une voix haletante :

— Léontine ! sa maîtresse !

— Vous ne m'attendiez pas, je le vois, dit la Lorette au jeune homme, — je vous dérange. Me trahir de la sorte, quelle horreur !

— Qui vous a donné le droit de pénétrer ainsi chez moi, demanda ce dernier.

Mais venant à jeter les yeux sur la mai

tresse du comte, il trouva son costume si bouffon, et son apparition soudaine si fantastique, qu'il eut plus envie de rire que de se fâcher.

— Mais expliquez-vous donc, s'écria Emilie hors d'elle-même, que veut dire la présence de cette femme?

— Elle est toute naturelle, reprit Léontine, c'est tout le moins qu'une femme soit libre de venir voir son amant, en négligé, à l'heure qui lui convient. J'avais la clef de l'escalier dérobé, et je m'en suis servie aujourd'hui comme d'habitude. Si l'une de nous deux a le droit de demander des comptes à l'autre, — il me semble que c'est moi.

— Mais cette clé, qui vous l'a donnée; quand et comment vous en êtes-vous emparée, interrompit Octave?

— Vous avez la mémoire bien courte, il

me semble, répliqua Léontine; mais les hommes sont tous parjures et menteurs; ils se font un jeu de nous déchirer le cœur.

Le jeune homme se crut au théâtre du Palais-Royal, et ne put se défendre d'un léger sourire.

— Vous riez, il me semble... s'écria Emilie, Il y a de quoi, en effet; mais vous ne la mettrez donc pas à la porte, cette femme? Oh! vous êtes un infâme! Vous vous taisez, pas un mot. Répondez-donc enfin. Il faut bien choisir entr'elle et moi.

— Plaît-il? me mettre à la porte, moi!... reprit la Lorette d'une voix courroucée... Voyez-donc cette princesse! cela prétend faire la loi!

— Que voulez-vous que je réponde, répartit Octave, je ne suis pas bien sûr d'être éveillé... Cette femme tombe du ciel.

— Ah! c'est ainsi que vous me vengez de

ses insultes; c'est ainsi que vous prenez ma défense. — C'est bien, je vous comprends. Mais dites-lui donc de sortir. — Non, toujours rien! C'est donc moi que vous chassez. Ma présence est de trop... Eh bien! jouissez en paix de ses embrassemens.

— Emilie, revenez à vous, s'écria Octave.

— Ah! tu voulais jouer la grande dame avec moi, reprit Léontine... tu te donnais les airs de me mépriser, de me voler mes amans. C'est bien. — Je t'ai rendu la pareille. Tu vois que je suis encore capable de faire concurrence à ton incomparable beauté... Mademoiselle Loubain.

— C'en est trop, Octave. — Mais, c'est à une prostituée que vous m'avez sacrifiée. Ah! j'en mourrai. — Me payer ainsi de mon amour! Mais je me vengerai.

En achevant ces mots, Emilie sortit de l'appartement, échevelée et pâle de colère,

laissant derrière elle son châle et son chapeau. Arrivée dans la rue, elle se jeta dans un fiacre, et cria au cocher de fouetter ses chevaux, sans lui dire où elle voulait être conduite.

Octave, pétrifié par ce brusque départ, eut à peine retrouvé sa présence d'esprit, qu'il s'avança vers la Lorette, et lui saisissant le bras, la poussa vers la porte de l'escalier dérobé.

— Puisque le chemin vous est si bien connu, vous ferez bien de le reprendre au plus tôt; et je compte que ce sera là votre dernière visite.

— Vous êtes un monstre, répondit Léontine, mais j'ai atteint mon but, j'ai humilié cette mijaurée... et je suis toute disposée à vous tirer ma révérence.

— Faites-le donc à l'instant, je vous prie, car je n'aime pas les personnes qui s'intro-

duisent dans ma maison comme des voleurs.

— C'est égal ! elle ne reviendra plus... Et elle se souviendra de moi ; ne dirait-on pas vraiment? Vous ne voulez plus de moi, je n'en mourrai point de douleur. On saura se passer de vous. Elle a reçu une fameuse leçon, tout de même, et vous aussi. — Ah ! ah ! la farce est bonne.

Quand la Lorette se fut retirée, Octave se dit à lui-même :

— Après tout, la petite ne m'a pas rendu un mauvais service. Elle m'a tiré une terrible épine du pied.

Mais, tout-à-coup, il se souvint qu'Emilie possédait un secret qui pouvait lui servir à le perdre, et prenant aussitôt son chapeau, il sortit pour se rendre chez elle. Madame Duncan était rentrée déjà depuis quelques instans, mais elle s'était enfermée en donnant à sa femme de chambre l'ordre de

n'admettre qui que ce fût. Octave ne put parvenir jusqu'à elle pour obtenir son pardon.

Le lendemain, il se présenta de nouveau sans plus de succès. Emilie s'était décidée à ne plus le recevoir.

Quatre jours seulement s'étaient écoulés depuis cette déclaration de guerre, lorsque M. de Florac vint frapper à la porte de la jeune veuve, bien décidé à lui poser son ultimatum.

Quand il entra, madame Duncan était à demi-couchée sur une bergère, la tête cachée dans ses mains. Tirée en sursaut de sa rêverie elle se hâta de changer d'attitude, et notre député crut remarquer des traces de larmes récentes sur ses joues.

— Qu'avez-vous, lui dit-il en lui tendant la main, seriez-vous souffrante?

— Non, répondit sèchement la jeune femme.

— Ce sont donc des chagrins? ne m'estimeriez-vous pas assez pour m'en faire part?

— Des chagrins! qui n'a pas les siens! et quelle personne s'intéresse à ceux des autres? Mais laissons-là ce sujet, l'oubli est le meilleur remède.

— Vos paroles sont bien amères; si jeune et si belle, comment donc se peut-il que vous soyez malheureuse, quand tous ceux qui vous entourent ne doivent penser qu'à vous rendre la vie douce et agréable?

— Chacun ne pense qu'à soi, M. de Florac.

— Je voudrais être à même de vous prouver le contraire. Si vous me mettiez à l'épreuve, j'ose répondre que je ne vous ferais pas défaut.

— Je vous remercie de votre galanterie, mais...

— Ma galanterie, interrompit le député; oh! Madame, pouvez-vous m'avoir si mal compris.

— Je ne doute pas de votre bon cœur, monsieur; vous ne m'en avez jamais donné le droit.

— Pourquoi donc votre confiance ne répond-elle pas à la bonne opinion que vous voulez bien exprimer? Vous êtes trop spirituelle, Madame, pour ne pas vous être aperçue de ce qui se passe au fond de mon cœur. — Comment se fait-il que vous soyez assez cruelle pour vous jouer des espérances que vous m'avez presqu'autorisé à concevoir?

— Vous m'aviez promis d'oublier notre rencontre.... Vous manquez à votre parole.

— Suis-je donc maître de m'en souvenir, s'écria le député, en saisissant la main d'Emilie? est-ce ma faute, à moi, si vous êtes si belle et si digne d'être aimée.

— Je regrette de ne pouvoir prendre pour moi un compliment si flatteur, mais, je vous le répète, je ne suis pas la même personne que votre inconnue de l'Opéra.

— Vous voulez donc me désespérer; votre triomphe n'est-il pas assez complet? Ne voyez-vous pas à quel état vous m'avez réduit, moi qui me croyais à l'abri des passions? Que vous faut-il de plus? Parlez, je suis prêt à tout. — Mais laissez-moi, au moins, quelqu'espérance.

— Je vous en prie, ne me tenez point ce langage. Si ma légèreté vous a blessé, je vous en demande pardon; si vous m'aimez, attendez à un autre moment pour me parler de votre amour. Une autre fois peut-être serai-je mieux disposée; mais aujourd'hui, vous voyez bien que je suis triste, que j'ai l'humeur chagrine.

— Si je pouvais croire qu'un jour vous

consentissiez à exaucer mes vœux, ma patience serait aussi grande que mon dévouement.

— Vos hommages ne m'offensent pas, que cela vous suffise.

— Dites-moi, au moins, que vous n'en aimez pas un autre, et je me résignerai à vous obéir.

— Moi aimer! s'écria Emilie toute tremblante d'émotion, moi aimer! Oh! non, ne craignez rien, si j'ai jamais aimé, je suis bien guérie de cette folie.

— Que voulez-vous dire?

— Oh! de grâce, tâchez un peu de me distraire; parlez-moi de vos travaux, de vos plaisirs, — ce sera le meilleur moyen de mériter ma reconnaissance. A propos, je vous ai rencontré, il y a quelques jours, en compagnie d'un étrange personnage qui devait m'être présenté, d'un capitaine de dragons

qu'on dit fort amusant. — Où donc l'avez-vous connu?

— Je l'ai vu plusieurs fois chez un banquier de ma connaissance, chez M. Durocher.

— N'est-ce pas un riche capitaliste dont la fille passe pour une des plus belles femmes de Paris.

— On la trouve généralement jolie, du moins — et c'est assez naturel; une demoiselle qui doit apporter un million de dot à celui qu'elle consentira à épouser, n'est jamais laide. Du reste, Mademoiselle Florinde ne manque pas d'adorateurs; et M. de Chatelnaux n'est pas un des moins empressés.

Ces dernières paroles n'avaient pas été jetées au hasard. Mes lecteurs n'ont pas oublié qu'à sa sortie du bal de l'Opéra, M. de Florac avait cru reconnaître Octave dans le jeune homme au bras duquel s'appuyait son

inconnue. Si depuis, ne l'ayant jamais rencontré dans le salon de madame Duncan, il s'était persuadé pendant quelque temps que ses yeux l'avaient trompé, les dédains de la jeune veuve avaient fini par lui rendre ses soupçons. Reconnaître à un rival des droits de primauté, était, après tout, l'interprétation la moins humiliante qu'il pût donner à la conduite de son inhumaine ; et en conséquence, c'était à cette supposition qu'il s'était arrêté. Il n'y a donc pas à s'étonner qu'il cherchât à perdre son compétiteur à la couronne.

Le boulet qu'il lança ne manqua pas de produire son effet.

— Que m'apprenez-vous, s'écria Emilie, ai-je bien entendu?

— Vraiment, j'ai peine à comprendre l'émotion que vous cause cette nouvelle.

— Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous

avancez — et depuis quand fait-il la cour à cette jeune fille?

— Depuis son retour d'Italie,... si ce n'est pas depuis une époque plus reculée.

— Le monstre! murmura à voix basse Emilie, puis elle ajouta : — Mais il ne l'épousera pas... Je ne veux pas qu'il l'épouse, moi! S'élançant soudain de son siége, la jeune femme saisit la main de M. de Florac; et s'écria d'une voix saccadée : Vous m'avez souvent répété que vous m'aimiez; — jusqu'ici j'ai repoussé vos hommages, mais maintenant, maintenant si vous voulez m'aider à le perdre, à le faire chasser de cette maison comme un escroc, je me livre à vous, corps et âme.... Le marché que je vous propose vous convient-il? Parlez, et je deviens à l'instant votre maîtresse. Donnant, donnant.

M. de Florac foudroyé ne trouva rien à répondre. A vrai dire, il ne savait trop lui-

même à quel parti s'arrêter. Cette brusque proposition froissait mille susceptibilités que l'homme le plus sceptique ne peut étouffer en lui. Un quart-d'heure auparavant, il était convaincu qu'il ne lui resterait plus rien à désirer si Emilie cédait à sa passion ; et maintenant, il se sentait tenté de refuser le beau corps qu'on ne lui offrait que par amour pour son rival.

— Eh bien ! répondez-donc enfin, s'écria madame Duncan, dois-je interpréter votre silence comme un refus ?

— Loin de là, mais j'avoue que vos paroles m'ont fort surpris... et d'ailleurs, je ne vois pas comment je pourrais vous seconder dans vos projets de vengeance.

— Mais je le sais bien, moi ; l'infâme n'est pas difficile à démasquer.

— Et serez-vous assez bonne pour me faire connaître la cause de votre haine ?

— C'est bien, monsieur, je vous comprends.... Cela suffit, je m'adresserai à un autre.

La nymphe fuyait; le berger qui l'avait repoussée alors qu'elle se jetait dans ses bras, se mit aussitôt à sa poursuite.

— Vous vous méprenez sur le motif qui m'a dicté ma question.

— J'ai trop d'orgueil pour tomber à vos genoux, rassurez-vous... J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur; — et en disant ces mots, Emilie se leva comme pour sortir de l'appartement.

— Un mot, de grâce!

— Oui, vous avez raison... Je vous dois une explication avant de me retirer... Comme vous pourriez croire que c'est un mouvement de jalousie, un dépit amoureux qui m'a portée à faire de vous un instrument de vengeance.... je tiens à vous expliquer les causes

de ma haine contre M. Octave, pour repousser des soupçons injurieux. M. Octave n'est point mon amant... Je ne suis pas femme à me donner à un voleur... oui, à un voleur... Car il mérite bien ce nom celui-là qui se glisse dans une famille en affichant une fortune qu'il n'a pas; celui-là qui veut escroquer une dot d'un million, en échange de faux titres de propriété.

— Qu'entends-je? serait-il possible, s'écria M. de Florac au comble de la joie?.. Parlez... Disposez de moi... Je me livre à vous tout entier... Je mettrai autant de zèle que vous à punir une telle infamie...

— Maintenant, si vous tenez à savoir pourquoi je hais cet homme...

— Je ne demande rien... pourvu que vous vous rappeliez votre promesse.

— Mais moi, je tiens à vous dire pourquoi e veux le perdre... J'ai un orgueil qui ne sait

pas pardonner, monsieur; et cet homme m'a traitée de femme perdue.

— Je vous crois... J'approuve votre vengeance... et je ferai tout mon possible pour empêcher cet homme de tromper une famille honorable... Mais êtes-vous bien sûre de pouvoir prouver sa fraude?

— Les propriétés dont il se vante ne lui appartiennent pas; il les a vendues à condition qu'on les exploiterait sous son nom.... Il est ruiné autant qu'on puisse l'être... ruiné au point de se voir exposé aux affronts de ses créanciers, sans pouvoir les chasser de sa présence... il n'a plus qu'un domaine grevé d'hypothèques; c'est un mendiant, en un mot, et un chevalier d'industrie...

— Vous pouvez compter sur moi... mais vous tiendrez votre promesse?

— Quand il aura été chassé, comme il le

mérite, par les laquais de celui qu'il veut duper.

— Vous n'aurez pas long-temps à attendre.

— A revoir donc, et ne me méprisez pas trop... Mais j'ai du sang méridional dans les veines... et puis, je le détestais... et je vous aime.

Le surlendemain, M. Durocher rendit visite au député. Le soir, se trouvant seul avec sa fille, il lui dit :

— On apprend vraiment quelquefois des choses fort extraordinaires; les apparences sont souvent bien trompeuses... Tu ne devinerais jamais ce que l'on vient de me dire. Ce monsieur Octave de Chatelnaux, qui nous semblait à tous devoir être si riche, se trouve en réalité réduit à la dernière misère.

— En êtes-vous bien sûr, mon père?.. la calomnie est chose si commune.

— J'en ai la preuve évidente.

— C'est sans doute M. de Florac qui vous l'a donnée...

— Ce que tu dis là est bien mal, Florinde.

— Que t'a-t-il donc fait, pour que tu mettes tant d'acharnement à le poursuivre de tes railleries, pour que tu lui témoignes tant d'antipathie?.... On dirait vraiment que tu n'as d'autre but que de m'affliger.

— Oh! mon père, comment pouvez-vous me juger de la sorte? En quoi vous ai-je donné le droit de douter à ce point de mon cœur?

— Pardonne-moi si je t'ai fait de la peine, ce n'était point là mon intention.

— Vous disiez donc que M. de Chatelnaux était ruiné.

— Ce ne serait rien encore s'il était assez honnête homme pour avouer ses revers. Mais il veut afficher une fortune qu'il n'a pas, pour être à même de faire des dupes. Bien qu'il ait

été obligé de vendre ses terres, il ne les a aliénées qu'à condition d'en rester nominalement le propriétaire. En un mot, les domaines qui sont encore administrés sous son nom ont cessé depuis long-temps de lui appartenir. N'est-ce pas là une insigne fausseté? Cela doit apprendre aux jeunes filles à être circonspectes, et à s'en rapporter à l'expérience de leurs parens.

— La fortune est-elle donc le bonheur, mon père?

— Elle y entre pour beaucoup. Tu parles là comme un enfant gâté qui ne sait pas ce qu'il en coûte de peines pour gagner de l'argent, ni ce que c'est que d'en manquer.

— J'aimerais mieux enrichir mon mari que de lui rien devoir, mon père.

— Il ne s'agit pas de cela... on n'aime pas à être joué, exploité.

— Que voulez-vous dire?

— Je dis qu'on ne ment qu'à bon escient, et qu'il faut être fripon pour agir de la sorte.

— Qui donc n'a pas un peu de respect humain, qui donc ne redoute pas d'avouer au monde un revers de fortune?

— Ce n'en est pas moins une infamie.

— C'est une faiblesse, mon père, mais je n'y vois rien de déshonorant.

— Quoi, rien de déshonorant! Mais songe donc aux conséquences. — Se parer des plumes du paon pour s'introduire dans une famille honnête, et pour y réclamer, au moyen de faux titres, une position à laquelle on n'a aucun droit!

— Ce serait mal, en effet, dans sa position, d'aller dire à un père : Je suis riche, donnez-moi votre fille; mais, l'a-t-il fait?

— Ce qu'il a fait revient au même. Tout chemin mène à Rome; on peut sans s'adres-

ser au père, viser à la main de la fille.

— Mais si l'on aime, mon père?... Aime-t-on donc moins sans fortune?

— On aime la dot!

— La pauvreté n'empêche pas qu'on ait un cœur... et quand un homme est sincère, qui pourrait exiger rien de plus?

— Heureusement, il est dévoilé.

— La femme qui croirait à son amour et qui le renierait à cause de ses malheurs..... serait un être bien lâche et bien méprisable; elle n'aurait pas de cœur.

— Vraiment, Florinde, à voir le zèle que tu mets à le défendre, on dirait que M. Octave ne t'est pas indifférent.

— Que me demandez-vous là, mon père!

— J'ai peur, Florinde, de ne parler que trop vrai.

— Eh bien, quand cela serait?...

— Grand Dieu! que dis-tu?

— Rassurez-vous, mon père, votre fille n'oubliera jamais ses devoirs ; je ne suis pas libre de commander à mon cœur ; mais si je puis faire un choix que vous n'approuveriez pas, si je puis refuser ma main à l'homme que vous me désigneriez, je ne l'accorderai jamais, malgré vos ordres, à celui qui aura su me plaire... J'aimerai ; mais, fût-ce pour moi une question de bonheur, votre volonté me sera toujours sacrée.

Le lendemain, un groupe de jeunes gens, au milieu desquels on remarquait Octave, passait en revue les beautés assises au soleil dans la grande allée des Tuileries.

Tout à-coup, Octave s'arrêta comme un promeneur enthousiaste décidé à s'improviser un auditoire pour pérorer à son aise, et s'écria, en désignant du doigt les femmes qui l'environnaient :

— Vous voyez bien ces femmes de toute cou-

leur, ce sont autant d'égoïsmes, jaunes, rouges, bleus et noirs, s'asseyant, se promenant et minaudant. Chacune croit attirer tous les regards de tous les yeux, et se fait le centre de l'univers; — ce sont autant de machines absorbantes à la force centripète... Si elles ont mal à la tête, Dieu est un tyran impitoyable qui accable la terre de sa cruauté; si elles attendent leur amant, Dieu est un bon père qui ne sait que sourire à tous ses enfans.

— En cela, répondit un des jeunes gens, je crois que nous ne valons guère mieux qu'elles.

— Tu as raison, il n'y a de grand et de noble dans l'humanité que l'intelligence; ceux qui parlent d'amour, d'abnégation, de sincérité, ne sont que des enfans ou des tartufes.

— Que vois-je, s'écria tout-à-coup un des amis d'Octave, c'est bien elle, par ma foi!

— Et qui donc? demanda un autre promeneur.

— Eh parbleu! la petite Julie... ce précieux bas-bleu qui écrit des vers si tendres.

— Lui ferais-tu la cour?

— Dieu m'en garde! elle touche de trop près au terme fatal, et les vieilles peaux se resserrent tellement en se séchant, qu'elles étouffent un homme comme un corset de fer.
— Une femme qui écrit de tels vers, et qui a été condamnée à un si long jeûne, prendrait l'amour trop au sérieux; elle voudrait faire de moi un vrai Céladon, et elle viendrait réclamer ce qu'elle regarderait comme une dette, avec une artillerie de phrases sonores et de boulets emphatiques capables de foudroyer le colosse de Rhodes.

— Silence, dit Octave en prenant le bras de son ami, ne parle pas si haut.

— Ah! je comprends, répondit celui-ci,

nous sommes en présence de l'ennemi... Tu n'as pas mauvais goût, ma foi, ou du moins le hasard t'a bien servi, en unissant la beauté à une dot si respectable.

— A propos, comment vont les affaires, demanda un autre interlocuteur?

Octave, se trouvant alors passer en face de mademoiselle Durocher, s'inclina avec le plus profond respect, et reçut un gracieux sourire en échange de son salut.

— Heureux mortel, lui dit un de ses amis en lui prenant le bras,... elle a rougi en t'apercevant... Tu es aimé, il n'y a pas à en douter.

— Si j'ai réussi à émouvoir son cœur, ce n'est ma foi pas sans peine... Voilà plus d'un an que je la suis comme son ombre...

— Je le sais. Tu n'as fait ton voyage d'Italie que pour la suivre.

— Sans compter que pendant les deux mois

qu'elle a passés, les vacances dernières, à la campagne, j'ai été obligé de m'ensevelir au fond d'un village, à cinq lieues de Paris, pour être à même d'errer tous les jours autour de son château... La tâche que je m'étais imposée n'était pas des plus faciles — Il ne s'agissait de rien moins que de composer, presque chaque jour, un ou deux quatrains musqués destinés à être envoyés mystérieusement à la belle de mes pensées.

— Comment cela, s'il te plaît?

— Oh! c'était un coup de maître. — Toutes les femmes sont romanesques, la prose de la vie les étouffe... On est sûr de leur plaire en frappant leur imagination — J'avais remarqué que mademoiselle Florinde affectionnait particulièrement une allée de tilleuls, et après avoir transcrit mon offrande poétique en ayant bien soin de ne jamais la signer, je plaçais le billet magique au fond d'un bouquet

que je lançais par-dessus les murs du parc.

— Divin, par ma foi... Ton succès ne m'étonne plus. Mais comment se fait-il qu'un joyeux compagnon, comme toi, déserte ainsi ses drapeaux, pour finir sottement son roman par un mariage.

— Et pourquoi pas, dit Octave ?

— Serait-ce donc une passion ?

— Enfant, suis-je assez naïf pour ne voir, comme un Italien, dans le mariage, qu'un moyen de posséder légalement et catholiquement une femme aimée?.... Qui donc se marie par amour, à l'heure qu'il est? L'or est tout, à notre époque; s'enrichir est le seul but de la vie; et le mariage est tout simplement une spéculation commerciale. Si l'on éprouvait naïvement une passion profonde, il faudrait être bien sot pour chercher à enchaîner le cœur de sa belle avec des liens qui offrent toutes les chances imaginables de

changer en dégoût et en haine l'amour le plus sincère.

— C'est bel et bon... Mais enfin il faudra te ranger; il faudra dire adieu à ta joyeuse vie de garçon, à tes maîtresses.

— On n'a jamais tant d'intrigues que quand on est marié, mon ami; les maris sont comme les prêtres, ils offrent des garanties de discrétion, et tandis qu'on vous condamne à soupirer... on ne leur laisse pas même à eux la peine de demander... La pudeur n'est que la crainte de l'opinion, mon très-cher.

Pauvre Florinde!

On ne parle que de passions, dans les romans de notre époque? où donc sont-elles? qui pourra me donner de leurs nouvelles? L'amour vit d'ignorance, d'inoccupation et de rêverie — c'est l'illusion du cœur et l'enfance de la raison. Qui donc, à

l'heure qu'il est; a un cœur, qui donc rêve; qui donc a le temps de soupirer comme Tityre, sous l'ombrage des hêtres?

Jamais époque n'a été moins enthousiaste, l'ambition et l'intrigue sont les seuls mobiles de ce qui a vie, et cependant, chose étrange, au milieu de cette indifférence, je dirai même de cette impuissance générale, la littérature et la mode ont tenté de donner au cadavre l'attitude d'un saint en prière; on l'a galvanisé à grand renfort de machines électriques; la vieille gaieté française a été clouée au piloris; la gaudriole s'est vue détrônée par l'élégie. On a donné aux incrédules des poésies larmoyantes, bardées de textes empruntés à l'évangile et à saint Augustin. La tristesse et la souffrance ont été divinisées. Rossini est devenu un musicien sans cœur — et on a tendu la France de deuil, pour y faire chanter un requiem mor-

tuaire à la musique Allemande. Tableaux, grandes dames et dandys n'ont plus visé qu'à l'ascétisme et aux grands sentimens.

Quels résultats ont voulu amener les apôtres de ce carnaval? Ils s'étaient dit sans doute :

— Ce qui nous perd, c'est la débauche sans passion, l'incrédulité sans entraînement. Le midi peut se passer de vertu sans tomber dans la fange; sa nature ardente remplace le dévouement de l'enthousiasme par celui de la fièvre. Sans croire à la chasteté, l'Italienne ne se vend pas, parce que pour elle, l'amour pèse plus que l'or; mais le nord, le nord impuissant qui calcule tout, qui n'a plus d'instinct, que rien n'entraîne, le nord, quand il n'a pas le ciel à gagner, ne songe qu'à gagner des richesses; le nord, quand il ne craint pas l'enfer, fait de son ventre son

dieu, et de toutes ses pensées les courtiers de ses mauvais instincts.

Voilà ce qu'ils s'étaient dit, et ils en ont conclu qu'il fallait guérir le siècle malade, en lui donnant des douches d'idéal, en lui entonnant de force dans la bouche l'enthousiasme, l'absolu et la foi.

Mais hélas! je crains bien qu'ils n'aient encore livré la France, déjà assez déchirée, à un nouvel essaim de furies.

L'amour ne sera jamais qu'un jeu pour nous. Sensiblerie ou bagatelle, peu importe quel nom on lui donne, tant que notre sang ne se sera pas échauffé aux rayons d'un autre soleil, il ne sera pour nous qu'une capricieuse inutilité, un joujou, un hors-d'œuvre. Avec notre pruderie moderne, il ne pouvait plus être un badinage d'esprit, il est devenu une infâme hypocrisie, une chasse aux dupes.

Toutes nos femmes se plaignent et se

lamentent ; on les prendrait, à les entendre, pour un régiment de malades échappés d'un hôpital.... Elles nous montrent leurs cœurs déchirés, et fulminent contre les hommes des malédictions intarissables.

Hélas! elles n'ont que trop le droit de se plaindre : jamais elles n'ont tant souffert, et c'est à cette recrudescence factice de croyance et de passion qu'elles doivent toutes leurs tortures... Car elles ont cru tandis que les hommes jouaient la comédie, et elles ont échangé leur cœur contre des égoïsmes revêtus de dévouement.

Elles ont cru, et à peine entre les bras de leur amant, elles ont vu l'ange se changer en serpent pour les étouffer.

Jamais les hommes et les femmes n'ont été moins faits l'un pour l'autre. — En Orient, si le sexe fort a toutes les exigences, le sexe faible est élevé à n'en avoir aucunes,

et à se soumettre à tout — Mais chez nous, l'homme est habitué à mépriser l'amour, à ne vivre que par l'intelligence, l'orgueil et l'ambition, à être jaloux de liberté pour sa pensée, à se regarder comme le roi de la création... et d'un autre côté, la femme condamnée à l'esclavage et au mépris, met son orgueil à ne vivre que par le cœur, fait de l'amour l'unique but de la vie, prétend accaparer toutes les pensées de celui qu'elle aime, et ne veut donner son cœur qu'à la condition d'être divinisée.

Comment donc l'homme et la femme pourraient-ils s'entendre? Ils ont beau faire, ils sont prédestinés à se haïr; ils doivent ne se rencontrer que pour se tromper, se torturer et se maudire.

Pauvre Florinde, elle aussi, devait payer sa dette!

Bien que les premiers beaux jours eussent

chassé de Paris les plaisirs, les concerts et les bals, M. Durocher, en dépit de la mode et du bon ton, voulut fêter par une soirée dansante l'anniversaire de la naissance de sa fille. Le vieux banquier eût bien désiré pouvoir se dispenser d'inviter Octave, mais, soit par respect pour les convenances, soit par crainte que sa fille ne vît dans cette résolution un soupçon pénible pour elle, il se décida à la fin à envoyer au jeune homme une carte d'invitation.

Déjà le bal tirait à sa fin; les danseuses penchaient leurs têtes fatiguées, et ne se réveillaient qu'aux accords électriques de la musique. Florinde, qui avait déjà valsé deux fois avec Octave, venait de lui accorder un quadrille. Les figurans étaient à leur poste; la foule était assez compacte pour isoler chaçun des jeunes couples, et la voix de l'or-

chestre empêchait les murmures échangés de parvenir aux oreilles indiscrètes...

Octave n'avait jusque-là adressé à Florinde que des paroles presqu'insignifiantes. Jamais sa main n'avait cherché la main de la jeune fille ; si sa voix avait été caressante et son regard plein de tendresse, ses manières avaient été aussi respectueuses que celles de l'amant le plus timide ; la femme la plus susceptible n'eût rien remarqué en lui qui pût effaroucher sa pudeur.

Peut-être Octave pensait il que le moment opportun n'était pas encore venu.... C'est à la fin d'un bal que l'amour doit remettre ses aveux, à ces instans de langueur et d'ivresse où la pudeur n'a plus la force de se défendre, et où le cœur n'est que trop disposé à se laisser voler la clé d'or de son tabernacle.

A notre époque, on ne danse plus pour danser ; on danse pour se rapprocher d'une

femme aimée, pour s'isoler avec elle, pour trouver l'occasion d'accaparer son oreille... Octave, profitant d'un des courts entr'actes réservés aux causeries, murmura à l'oreille de Florinde :

— C'est un triste sort que celui des femmes, et leur rôle au bal ressemble assez à celui qu'elles ont à jouer dans la vie : attendre, et attendre encore sans jamais avoir le droit de choisir.

— Vous avez raison, nous sommes des esclaves en robes de satin, et rien de plus.

— Vraiment, je m'étonne souvent que des femmes de tête et de cœur puissent faire ainsi abnégation de leur volonté... Elles sont capables de souffrance comme nous ; de quel droit prétend-on dicter la loi à leurs desirs, à leurs goûts, et même à leurs amours?

— Mais vous nous prêchez la révolte, répondit Florinde d'un ton léger, quoiqu'un

frisson nerveux parcourut tout son corps.

— Et vous, vous me semblez bien résignée...

— Peut-être pas autant que je le devrais.

Ici la conversation fut interrompue par les devoirs de la contredanse. Mais Octave, rendu à la liberté, continua bientôt :

— Il faut qu'une femme soit bien froide pour ne jamais prendre l'initiative, pour n'aimer que ce qu'on lui a permis d'aimer.

— Une femme a sa volonté aussi bien qu'un homme... Son cœur et sa pensée restent libres,... ses actions seules ne lui appartiennent pas...

— Il faut donc qu'elle obéisse sans cesse.

— La prudence et son propre intérêt le lui conseillent du moins...

— Peut-être... Mais la condamner à une obéissance éternelle, ne serait-ce pas lui

faire une existence trop facile? Tout ce qui pense a ses devoirs; elle aussi a les siens... elle aussi a une conscience qu'elle doit faire passer avant les réglemens du monde....... Avouez-le... toutes les fois qu'elle a une promesse à tenir, une souffrance à consoler, un malheur à prévenir... une bonne œuvre à faire, elle doit écouter la voix de son cœur plutôt que celle des hommes. Elle a un évangile en elle-même... si elle le violait, elle chercherait en vain à s'excuser sur sa soumission... N'est-il pas vrai, mademoiselle, qu'une femme peut se rendre quelquefois bien coupable en obéissant?

— Je ne vous comprends pas, balbutia Florinde en rougissant.

— Je m'expliquerai, mademoiselle... Dites-moi, quand une femme est aimée, quand elle croit à la sincérité de celui qui l'aime, quand elle sent qu'il mourra de désespoir

s'il n'est pas payé de retour, quand enfin elle comprend qu'elle tient entre ses mains le bonheur ou le malheur d'un frère, et que son cœur, à elle, commence à s'émouvoir de pitié ; — répondez ; — croyez-vous que cette femme ne soit pas coupable, si elle renie cet homme qui l'aime et qu'elle finirait peut-être par aimer, parce qu'un autre parti flatte davantage l'ambition de sa famille, parce qu'on lui défend de songer à lui...

Florinde toute tremblante, ne trouvait rien à répondre, et baissait les yeux. Heureusement, l'orchestre l'appela en cet instant à jouer de nouveau son rôle de danseuse, et elle se hâta de traverser le quadrille, pour mieux cacher son trouble.

Au milieu des entrelacemens de la danse, la main d'Octave rencontra la sienne et la serra avec amour... Florinde rougit, mais ne retira pas sa main.

Quand elle fut de retour à son poste, elle s'éloigna d'Octave, comme pour éviter ses questions... Le jeune homme resta un instant silencieux, mais à la fin, il se rapprocha d'elle pour lui dire :

— Eh bien ! Mademoiselle, vous ne m'avez pas répondu ?

— La femme qui pèse les titres et la fortune de celui qu'elle aime, est à mes yeux aussi vile que la femme qui se vend.

Pauvre Florinde ! Son père n'avait fait qu'envenimer la blessure en lui parlant de la pauvreté d'Octave.

Florinde avait une de ces âmes nobles que tente tout ce qui ressemble au dévouement... L'égoïsme la révoltait... Elle avait le saint orgueil qui veut acquérir le droit de s'admirer lui-même... Prostituer son cœur, mentir et violer sa parole, être insensible au malheur et reculer devant un sacrifice, étaient pour

elle autant de taches infamantes dont elle avait horreur.

Le même homme qui l'eût peut-être suppliée en vain dans sa prospérité, n'avait qu'à être frappé par un revers de fortune, pour devenir sacré à ses yeux... Ne l'eût-elle pas aimé, elle l'eût écouté peut-être dans la crainte qu'il ne se cachât au fond de ses dédains quelque vil instinct.

Au moment où Octave la reconduisait à sa place, il se pencha à son oreille et lui dit :

— Je t'aime.

Florinde ne répondit rien, et se cacha le visage derrière son éventail.

IX.

LA VENGEANCE.

Le lendemain du bal, M. de Florac se présenta chez madame Duncan.

— Eh bien! lui demanda cette dernière d'une voix tremblante d'émotion en le voyant entrer, qu'avez-vous à m'apprendre?

— J'étais hier au bal donné par M. Durocher, et j'y ai rencontré M. Octave de Chatelnaux.

— Vous m'avez donc manqué de parole, vous n'avez donc pas révélé au banquier le danger qui le menaçait.

— Je lui ai rapporté fidèlement tout ce que vous m'aviez appris.

— Cependant, ce M. Octave a reçu un billet d'invitation.

— Je n'y conçois rien moi-même...

— Vous cherchez en vain à me tromper... Je ne le vois que trop, vous n'avez pas eu le courage de votre résolution. Vous n'avez pas osé démasquer cet infâme Tartufe.

— Vous-même, Madame, vous n'auriez pas pu mettre plus d'acharnement à le représenter sous des couleurs odieuses.

— Et vous l'avez épié, sans doute, pendant le bal?

— Il a dansé plusieurs fois avec mademoiselle Florinde, et leur causerie m'a semblé plus intime et plus tendre que jamais.

— Il fallait vous charger d'ouvrir les yeux à cette petite sotte.

— Son père m'avait promis de lui faire part de mes révélations, et j'ai tout lieu de croire qu'il a tenu sa promesse...

— Mais c'est là l'aveuglément de la passion; il faut donc qu'elle soit mortellement éprise de cet homme !

— Je le crains, Madame.

— Je dois en conclure que vous n'êtes pas sincère avec moi. Vous venez de vous mettre en contradiction flagrante avec vous-même. Une femme ne peut pas aimer un escroc; et il est impossible qu'un homme comme M. Durocher se résigne de si bonne grâce à recevoir chez lui un chevalier d'industrie.

— Le vrai n'est quelquefois pas vraisemblable. Mademoiselle Florinde a sans doute traité de calomnies les faits imputés à M. Octave, et son père est assez faible pour

n'avoir pas osé heurter de front les desirs de sa fille...

— En vérité, vous êtes d'un sang-froid désespérant !

— Que puis-je vous dire de plus ?...

— Mais ce mariage s'accomplira donc ?

— Quant à moi, je suis impuissant à le prévenir.

— J'ai été bien folle de me fier à d'autres qu'à moi-même. Je vois que je serai forcée de mettre la main à l'œuvre, et je me flatte de tout combiner de manière à m'éviter une défaite aussi honteuse...

— Mais vous l'aimez donc, Madame, s'écria le député incapable de maîtriser son dépit?

— Que vous importe, répliqua d'un ton sec la jeune femme irritée de s'être trahie ?

— Pardon, Madame... Je vous supposais une meilleure mémoire.

— Que voulez-vous dire?. ... Avez-vous

oublié vos propres engagemens? Vous m'aviez promis de me servir... De quelle utilité m'avez-vous été? Quels résultats avez-vous obtenus?

— Je comprends, madame, qu'une visite plus long-temps prolongée vous importunerait; j'ai l'honneur de vous saluer.

Emilie, frappée de stupeur, ne trouva rien à répondre. Bientôt cependant la prudence lui revint; impressionnable comme toutes les femmes du midi, elle s'éveilla soudain de sa colère, en voyant M. de Florac s'apprêter à ouvrir la porte. Lui laisser franchir le seuil, c'était perdre un auxiliaire utile et se tournant vers lui, elle lui dit :

— Ce brusque départ, monsieur, est une insulte bien amère. Autant vaudrait me dire en face que j'ai oublié le respect que je vous devais.

— Mais il me semble, Madame....

— Il me semble à moi, interrompit Emilie, que si j'ai eu des torts à votre égard, vous les avez provoqués vous-même... Ne m'avez-vous pas donné un démenti formel.

— Moi !...

— Oui, vous m'avez accusé de fausseté ; ne venez-vous pas de me dire que c'était la jalousie qui me poussait à perdre cet homme ?

— Il faut avoir aimé, pour haïr avec tant de violence.

— Je ne vous ai pas juré que je ne l'avais pas aimé... Je vous ai dit seulement que je ne l'aimais pas... et je n'ai pas menti. — Moi l'aimer ! Je le verrais mourir de soif, que je ne lui donnerais pas une goutte d'eau pour le sauver.

Si M. de Florac avait été un instant fasciné par la beauté de madame Duncan, son amour venait de recevoir une violente secousse. Le cœur n'est pas seul sujet à la jalousie ; nos

desirs les plus charnels se taisent à la voix d'une femme qui nous parle d'un rival. On veut bien se contenter du corps de sa maîtresse, et résigner toute prétention sur son âme, mais on ne souffre pas qu'elle aime un autre homme d'un amour plus profond. Il y a trop de honte à occuper le dernier échelon de l'échelle. Le rôle du député était encore moins flatteur ; il était évident qu'Emilie se servait de lui comme d'un instrument, qu'elle se vendait seulement en échange d'une vengeance. Aussi l'adorateur dégrisé eût-il repoussé avec indignation l'idée d'un tel marché, si madame Duncan n'eût été pour lui que la belle inconnue du bal de l'Opéra, la femme aux grasses épaules, à l'œil cerné d'une auréole de bistre ; mais entr'elle et lui s'étaient formés de nouveaux liens ; une communauté d'intérêts lui faisait oublier les souffrances de sa vanité. Qu'importait qu'elle

l'eût recruté comme un sbire ? il se relevait à ses propres yeux, en faisant fructifier à son profit une haine qui croyait l'exploiter. S'il n'avait plus d'ivresses passagères à attendre d'Emilie, il pouvait en faire son chien d'arrêt, pour se rendre maître d'une dot immense et d'une position depuis long-temps poursuivie par son ambition.

Aussi sut-il se contraindre, et tendant la main à son interlocutrice, il lui dit :

— Je suis prêt à signer un traité de paix, car la guerre m'eût été pénible. Acceptez mes excuses. — Voici ma main en signe de repentir.

Madame Duncan serra la main qui lui était offerte.

— Que tout soit oublié, dit-elle, je n'ai pas le droit de me montrer sévère. Je me suis laissé aveugler par ma haine ; mais je suis un enfant, monsieur, et la moindre sensation

me fait perdre la raison. Puis-je encore compter sur vous?

— Comme par le passé, Madame.

— Vous aussi, comptez sur moi ; ce que j'étais hier, je le serai demain.

En ce moment, la femme de chambre de madame Duncan vint annoncer à sa maîtresse la visite de M. Cattermole. Le député s'obstinant à se retirer, malgré les instances d'Emilie, cette dernière consentit à recevoir le mystérieux Anglais.

Elle ne tarda pas à s'applaudir de la retraite de M. de Florac; préoccupée comme elle l'était par son idée fixe, elle amena bientôt la conversation sur le banquier. Questionné sur le degré d'intimité qui existait entre M. Durocher et le député, M. Cattermole répondit, en secouant la tête, d'un air qui prétendait être fort malin :

— Les jockeys seuls entrent dans l'enceinte

réservée aux courses de chevaux; tous les hommes qui approchent une riche héritière sont des prétendans.

— En êtes-vous bien sûr, demanda Emilie d'une voix empressée?

— M. de Florac est l'ombre de mademoiselle Florinde... Un perroquet n'est pas plus fidèle à la seule chanson qu'on lui ait apprise.

— Et pensez-vous qu'il ait des chances de succès?...

— Je ne sais point astrologue, Madame; si M. Durocher avait besoin d'un mari, il épouserait évidemment la noblesse et la réputation de l'orateur légitimiste; mais sa fille n'a pas l'air de partager ses goûts.

— Cependant le banquier est bien résolu, n'est-ce pas, à appuyer de tout son pouvoir les prétentions du député?

— Mademoiselle Florinde, de son côté,

n'est pas moins déterminée à les repousser : et ce que femme veut, Dieu le veut.

— Mais un père a des droits sacrés ; qu'importent les caprices ridicules d'un enfant gâté? Un homme d'énergie doit-il écouter autre chose que son expérience, quand il s'agit de décider de l'avenir de sa fille?

— Je ne vous ai pas dit que M. Durocher fût un homme d'énergie.

— S'il a un peu de cœur, il ne laissera pas sa fille se jeter, la tête la première, dans les piéges d'un exploiteur de succession, d'un recruteur de dots.

M. Cattermole appuya sur madame Duncan un regard à la fois scrutateur et plein de malice, puis il répondit en souriant :

— Advienne que pourra; les vignes n'en porteront pas moins leurs raisins, et les yeux des femmes n'en seront pas moins brillans. Les dés pipés ont été en usage de toute éter-

nité, les héritières ont toujours appartenu aux fripons. Mademoiselle Florinde est parfaitement libre de se laisser escamoter son cœur.

— Nous verrons, nous verrons... La partie n'est pas encore gagnée.

— C'est plaisir d'être du nombre de vos amis ; l'intérêt que vous portez à M. de Florac me donne une haute idée du dévouement de vos affections.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien qui doive vous blesser, Madame ; l'amitié est un noble sentiment.

— Vous vous méprenez étrangement, Monsieur, et vos soupçons ont lieu de m'offenser.

— Comment vous soupçonnerais-je, quand vous cherchez à lui faire obtenir la main de mademoiselle Florinde ?

Restée seule, Emilie repassa dans son

esprit les paroles de son étrange visiteur, et s'écria tout-à-coup :

— Ah ! voilà donc le secret de l'énigme. Il est le rival d'Octave ; c'est bien. Il m'appartient maintenant. Je puis compter sur un allié à toute épreuve. Il combat pour sa bourse ; l'ambition me le livre ; il ne désertera pas mes drapeaux.

A quelques jours de là, M. de Florac reçut la lettre suivante :

« Monsieur,

» Le domino du bal de l'Opéra désirerait
» renouer une de ces fines causeries qui l'ont
» tant charmé ; il ne se repent de rien, et,
» pour preuve, il vous prie de lui servir de
» chevalier dans une excursion qu'il compte
» faire à la campagne. Il n'ignore pas que
» le carnaval est passé, et que les inconsé-
» quences autorisées par le masque seraient

» on ne peut plus déplacées avec un homme
» tel que vous. »

La lettre n'était pas signée ; au bas de la page était un postscriptum conçu en ces termes :

» J'ai à vous communiquer un plan d'at-
» taque qui me semble infaillible ; mon dé-
» part est fixé à après-demain ; venez me voir
» au plus tôt, si vous êtes encore disposé à
» tenir vos engagemens, comme je suis dis-
» posé à tenir les miens... »

— Quel contre-temps ! s'écria le député, après avoir parcouru ce billet... C'est précisément dans trois jours que s'ouvre la discussion du projet de loi contre lequel j'ai préparé le plus éloquent des discours que j'aie jamais prononcés. Je ne puis m'absenter de la Chambre, sans me perdre aux yeux de mon parti, sans compromettre mon élection, sans m'attirer le titre de renégat... ; et cependant il serait

de la dernière imprudence de refuser la proposition de cette femme? De ce voyage dépend peut-être pour moi la défaite de mon rival, le mariage que j'ai tant désiré... Que faire? Voilà une coïncidence bien malheureuse; il faut, à tout prix, amener madame Duncan à retarder de quelques jours son voyage : mais le voudra-t elle?

Incapable de supporter plus long-temps la tyrannie de ses inquiétudes, M. de Florac voulut connaître à l'instant l'arrêt qui devait décider de son avenir. S'habillant donc aussitôt, il fit appeler une voiture, et se rendit chez Emilie.

La jeune femme était dans un négligé des plus indiscrets. On eût dit qu'elle attendait la visite du député. — Un peignoir, noué autour de sa taille, trahissait les contours de sa gorge, que nul corset n'emprisonnait; la chair tremblait au moindre mouvement sous

le tissu qui réveillait encore plus de desirs en arrêtant à mi-chemin la curiosité déçue. Nonchalamment étendue sur un sopha, Emilie ressemblait à une Vénus du Titien, malade de volupté. M. de Florac, en entrant, ne put s'empêcher de se dire qu'elle était bien belle, et qu'un homme devait s'estimer heureux de posséder une telle maîtresse!

— Pardonnez-moi de vous recevoir dans ce costume, dit madame Duncan au nouveau venu; mais la chaleur est aujourd'hui si étouffante que je n'ai pu me résigner à faire une toilette complète. D'ailleurs, je ne vous attendais pas à cette heure.

— Je vous tiens quitte de toute excuse; ce n'est pas moi qui songerai à me plaindre de votre négligé... Je suis trop loin de perdre au change.

— Dois-je considérer votre visite comme

une preuve que ma proposition ne vous a point déplu ?

— Vous n'avez jamais douté, je présume, du plaisir que devait me causer une faveur si flatteuse.

— C'est donc chose entendue ; vous acceptez.

— Avec le plus grand empressement... Seulement, j'ai une grâce à vous demander.

— Je vous écoute.

— J'ose à peine hasarder ma requête. Il me serait si pénible de la voir mal interprétée.

— Pourvu que vous ne me frustriez pas d'un honneur auquel je tiens infiniment, je vous promets d'être pleine d'indulgence.

— L'esprit que je vous connais m'enhardit à parler. Comme vous savez, la session des Chambres tire à sa fin ; une question de la plus haute importance est sur le point de se débattre ; je ne m'appartiens pas, je suis le

mandataire d'un parti dont je dois ménager les susceptibilités; si je ne prends pas la parole contre la motion du ministère, je compromets sans remède ma carrière diplomatique. Voudriez-vous me condamner à des soupçons outrageans, voudriez-vous exposer mon honneur à l'infamie?

— Je ne vous comprends pas.

— Je m'explique... Cette délicieuse partie de campagne satisfait au plus ardent de mes voeux; je n'y renoncerais pour rien au monde, — je suis trop jaloux de mon propre bonheur, et j'apprécie trop bien votre bonté, — mais votre départ se trouve malheureusement tomber la veille du jour où la discussion doit s'ouvrir à la Chambre, et vous mettriez le comble à vos faveurs si vous vouliez bien le retarder de quelques jours, pour me permettre de remplir mes devoirs parlementaires.

— Qu'est-ce à dire? s'écria Emilie en se levant.

— Pardonnez-moi mon audace; ma demande n'a rien qui puisse vous blesser, c'est la fatalité seule des circonstances qui me force à vous adresser cette prière.

— Cela suffit, répliqua madame Duncan d'un ton sec; puisque vos projets ne s'accordent pas avec les miens, ne parlons plus de cette partie.

— Mais vous semblez prendre pour du dédain ce qui n'est....

— Vous vous trompez, monsieur, interrompit Emilie; les affaires doivent, je le sais, passer avant tout; les corvées de la galanterie ne sont que des devoirs bien secondaires... Je ne me pardonnerais jamais d'avoir *compromis votre carrière diplomatique*. La coquetterie ne m'aveugle pas au point de me persuader que j'aie droit d'exiger de tels sacrifices.

— Vous voulez donc me désespérer, Madame...

— Ne privez pas la Chambre de votre éloquence, vous vous devez avant tout au pays : je partirai seule.

— Je ne vous demande que deux ou trois jours, Madame, et je vous offre en échange une reconnaissance et un dévouement sans bornes.

— Je ne puis remettre mon départ, mais je tâcherai de me résigner à ma solitude. Je ne dois, du reste, être absente qu'une semaine au plus. Je serai de retour tout à point pour vous féliciter de vos succès.

— Maudites soient les exigences de ma position !

— Le mal pourrait être plus grand... Il faut prendre bravement son parti, M. de Florac. J'avais une promesse à tenir, je vous ai proposé ce petit voyage ; vous croyez

devoir refuser mon offre ; je suis déliée de mes engagemens. Mais je vous le répète, je respecte et j'honore les scrupules de votre conscience.

— Ce qui ne vous empêche pas de vous venger le plus cruellement que vous puissiez le faire.

— Me venger ! Je n'y ai jamais songé. Je comptais, il est vrai, profiter de ces quelques jours d'intimité, pour me concerter avec vous sur certaines résolutions à prendre ; mais votre retraite n'est pas un mal irréparable... Je puis m'adresser ailleurs, et peut-être serai-je plus heureuse dans mon choix.

— Je n'ai jamais refusé de vous servir de tout mon pouvoir.

— Vous êtes, je le sais, fort galant ; mais je ne me suis montrée que trop indiscrète. Je ne veux rien accepter gratuitement... Après tout, peut-être vaut-il mieux que vous

ne m'accompagniez pas. Confident de mes projets, vous vous seriez presque trouvé dans la nécessité de vous y associer, et je commence à comprendre que je réclamais de vous des complaisances hors de proportion avec les avantages qu'elles pouvaient vous rapporter; je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux. Vous m'avez rendue philosophe; la vengeance me semble maintenant une folie. Le triomphe ou la défaite de M. Octave ne changeront rien à mon sort. Je ne connais pas mademoiselle Florinde; qu'il l'épouse donc! peu m'importe.

— Mais moi, s'écria le député effrayé d'entendre Emilie parler de mettre bas les armes, je ne renoncerai jamais à la récompense que je puis m'acheter en remplissant mes engagemens. Quoi qu'il doive en résulter, madame, je suis décidé à vous accompagner. Je ne veux me souvenir de rien, sinon que

vous êtes la plus belle créature qu'il y ait au monde. Parlez, et dès demain, je pars avec vous.

— C'est trop d'amabilité... Je ne saurais accepter un tel dévouement.

— Je vous ai demandé un délai, je n'ai jamais rejeté votre offre ; vous m'avez proposé de vous accompagner, je suis encore libre de me prévaloir des droits que vous m'avez donnés.

— M. de Chatelnaux ne vous a pas offensé ; vous n'avez nul intérêt à l'empêcher d'épouser la fille du banquier.

— Que dites-vous, M. Durocher est mon ami ; je dois l'avertir du piége qui lui est tendu.

— Mais votre réputation?

— Je ne veux pas y songer, répondit M. de Florac — et il se dit à lui-même : Je me ferai passer pour malade, l'intérêt avant tout.

Emilie tendit sa main au député qui y déposa un long baiser. Au moment où ce dernier, après avoir pris congé de la jeune femme, franchissait la porte de la rue, et s'apprêtait à monter dans sa voiture, il se trouva face à face d'Octave qui, en l'apercevant, s'arrêta soudain comme paralysé.

— Il sort de chez elle, sans doute, se dit le jeune homme; il connaît Emilie... S'il vient à lui parler de moi et de mes projets, elle ne manquera pas de s'associer à lui pour me perdre auprès de M. Durocher. Elle connaît mes secrets, il est disposé à jouer le rôle de délateur... Il faut à toute force que je conjure l'orage en renouant avec Emilie... Dussé-je m'abaisser jusqu'à tomber à ses genoux, je n'épargnerai rien pour fléchir sa colère. L'orgueil serait une petitesse d'esprit dans de semblables conjonctures.

Octave gravit aussitôt l'escalier de madame

Duncan, et demanda à être admis auprès d'elle ; mais la femme de chambre, fidèle à sa consigne, lui répondit que sa maîtresse était sortie.

— Je prendrai un autre parti, pensa le jeune homme ; je lui écrirai une lettre des plus humbles, et je ferai sentinelle à sa porte, s'il le faut, pour obtenir d'elle une réponse.

Regagnant aussitôt sa demeure, il appela à son aide toute son imagination, pour composer une épître pleine de repentir et de passion ; il sonna son groom et lui ordonna d'aller jeter, sans délai, le billet à la poste.

Octave attendit en vain une réponse pendant toute la journée du lendemain ; s'étant rendu le jour suivant chez le portier de la maison qu'habitait madame Duncan, pour s'informer auprès de lui des heures auxquelles la jeune femme avait l'habitude de sortir, il

fut grandement étonné d'apprendre qu'elle venait de quitter Paris, le matin même, pour aller passer une semaine à la campagne.

Cette nouvelle ne l'affligea pas cependant. L'absence d'Emilie accordait une trève à ses craintes, et il se disposa à jouir de ces instans de répit, en se promettant d'épier le retour de son ancienne maîtresse, pour livrer un dernier assaut à son courroux.

Il n'eut pas, comme il s'y attendait, la peine de se mettre en frais de larmes et de repentir. La jeune femme lui épargna cette humiliation en lui octroyant généreusement son pardon dans une lettre charmante qu'elle lui écrivit le jour même de son arrivée.

« Mon ami, lui disait Émilie,

» Ma colère a égalé mon amour; vous
» m'aviez fait tant souffrir que j'avais cru
» vous haïr; mais la passion un instant com-

» primée me rejette de nouveau à vos pieds.
» J'ai tenté de vivre loin de vous, je me suis
» aperçue que je n'en avais pas la force.
» Une autre femme vous a semblé belle,
» elle vous est chère, peut-être ; je ne me
» connaissais pas, hélas ! quand j'ai dédaigné
» de partager votre cœur avec elle. Je me
» résignerai à n'être pour vous qu'un jouet,
» s'il le faut, mais j'ai besoin de vous voir.
» La plus petite parcelle de votre affection
» est encore mille fois préférable à votre
» indifférence. Je ne vous demanderai pas
» de m'aimer comme je vous aime ; mon
» passé m'enlève le droit d'être exigeante ;
» mais, de grâce, laissez-vous aimer.

« Emilie. »

« *P. S.* Je vous attends ce soir. »

Octave ne manqua pas au rendez-vous. Sa maîtresse le reçut à bras ouverts et le

couvrit de baisers ; jamais elle ne s'était montrée plus passionnée, et cependant il y avait dans ses manières et le son de sa voix une contrainte inaccoutumée qui jurait étrangement avec les paroles d'amour que prononçaient ses lèvres. Ce qui était autrefois une impulsion spontanée, un épanchement fatal, paraissait lui coûter un effort pénible ; sa raideur la faisait ressembler à un automate monté pour jouer le rôle d'une Phèdre ou d'une Héloïse. Le jeune homme remarqua à plusieurs reprises ses lèvres contractées et ses sourcils abaissés ; mais il en conclut seulement que l'orgueil de sa maîtresse n'avait pas encore pardonné et protestait silencieusement contre l'humiliation à laquelle l'avait condamnée la faiblesse de son cœur.

Une fois la réconciliation scellée, Emilie reprit ses anciennes habitudes, et vint de temps en temps rendre visite à son amant.

Un matin qu'elle semblait avoir retrouvé tout son abandon, elle parla tout-à-coup d'un nouveau ballet qu'on venait de monter à l'Opéra, avec un ton de curiosité caressante qui indiquait assez la réponse qu'elle sollicitait. Le jeune homme ne crut pas pouvoir rester sourd à cet appel indirect, et offrit à sa maîtresse de lui procurer pour le soir même une loge d'avant-scène. La proposition fut acceptée avec empressement. Au moment où Émilie, déjà parée, vit entrer Octave dans son salon, ses joues se colorèrent d'une rougeur brûlante, et un tremblement convulsif parcourut ses membres. Loin de se jeter au cou de son amant, elle oublia même de lui tendre la main, et se hâta de passer dans une chambre voisine, sous prétexte de compléter sa toilette.

Arrivée à l'Opéra, Émilie se plaça au premier rang de sa loge, et parcourut d'un re-

gard inquiet l'assemblée. Octave, peu satisfait d'afficher ainsi sa maîtresse en plein théâtre, s'assit d'un air boudeur en face d'elle, et tourna à demi le dos au public.

Le spectacle s'ouvrait par deux actes détachés de Guillaume Tell. Déjà cette admirable préface touchait à sa fin, que le jeune homme n'avait pas encore adressé la parole à sa compagne.

— Qu'avez-vous donc? lui dit cette dernière, vous semblez bien ennuyé; je crains de vous avoir imposé une bien rude corvée.

— Regarde ces femmes, répliqua Octave en désignant à sa maîtresse plusieurs dames remarquables entre toutes par le luxe de leur toilette, regarde bien quels circuits compliqués elles font décrire à leur main, pour porter leur lorgnon à la hauteur de leurs yeux. Une simple mortelle prendrait le chemin le plus court, et suivrait l'honnête ligne droite,

mais elles s'en garderaient bien, dans la crainte que la terre ne s'écroulât de douleur et de dépit. Il faut bien arrondir le bras, calculer des ondulations gracieuses, pour que la multitude, qui attend tout d'elles, pour que Dieu, le lustre et l'univers, qui les contemplent et cherchent en elles le prototype du beau, ne soient pas déçus dans leur attente. Comme elles se donnent en spectacle! Si tu descendais en elles, tu verrais qu'elles sont convaincues que le monde entier va crier bravo, et que chacun de leurs mouvemens doit leur valoir un cœur, et faire mourir un homme d'amour. Elles ne veulent pas aimer, elles sont trop anges pour descendre si bas, mais elles veulent compter par milliers leurs victimes; elles désireraient que l'humanité n'eût qu'une âme, afin qu'elles pussent l'éblouir, et se rire de sa passion.

— Et que vous importent leurs prétentions?

— Elles me blessent comme les attraits d'une femme trop belle. Décidément, je ne viendrai plus à l'Opéra. Cette comédie me donne la fièvre et me fouette la bile ; leur conviction qu'on ne peut les voir sans les adorer, m'irrite. Je sens que ces mijaurées me dédaigneraient, et penseraient déjà me faire beaucoup d'honneur en m'adressant une parole indignée ; je crois les entendre me crier : Tu n'as reçu des yeux que pour me regarder, tu as été créé et mis au monde pour m'admirer.

En achevant ces mots, Octave se pencha sur son fauteuil, prit son journal, le mit en pièces, roula entre ses doigts de petites boules de papier et les lança, une à une, avec une indolence de pacha, dans la gorge d'Emilie. Il se vengeait de la fatuité des femmes en traînant sous ses pieds sa maîtresse, en l'humiliant à la face de l'assemblée ; il semblait

vouloir dire à ceux qui le regardaient : Voilà mon esclave, mon joujou ; elle est faite pour supporter mes caprices ; c'est moi qui veux, et elle plie la tête.

En ce moment, la jeune femme tressaillit, et laissa deviner sur ses traits une violente émotion. Octave, réveillé en sursaut, s'aperçut de son trouble et lui en demanda la cause.

— La chaleur m'incommode un peu ; sortons un instant, je te prie, répondit la jeune femme, et sois assez bon pour me tendre mon châle.

La toile venant de tomber, Octave accéda au desir de sa maîtresse et lui rendit le service demandé. Aussitôt Émilie saisit son bras et s'y appuya avec un abandon passionné ; sur le point de sortir de la loge, le jeune homme se retourna du côté de la salle, et s'écria avec effroi :

— Qu'ai-je vu ?

En face de lui, il venait d'apercevoir une femme, encore debout, qui semblait le suivre des yeux. C'était Florinde Durocher; Florinde qui l'avait évidemment reconnu au moment où elle entrait dans la salle, accompagnée de son père et de M. de Florac.

— Vous tremblez, qu'avez-vous? demanda Emilie.

— Rien, sortons, répondit brusquement Octave.

Florinde n'était pas moins émue, et elle fut obligée de s'appuyer à la balustrade de sa loge, alors que son père lui dit :

— Mais c'est bien M. Octave de Chatelnaux que je vois là-bas à l'avant-scène, et il est avec une jeune femme...

— Vous avez raison, je crois, répliqua le député.

— Dieu! quel air étouffant, balbutia Florinde en portant son mouchoir à sa figure...

— C'est étrange, reprit M. Durocher, notre approche semble l'avoir mis en fuite.

Florinde s'assit sans mot dire, aussi pâle et aussi immobile qu'une statue.

Octave eut à peine mis le pied dans le couloir, qu'il saisit le bras d'Émilie et le serra convulsivement au point d'arracher à la jeune femme un cri de douleur. Pensant qu'elle lui avait peut-être dressé une embûche, et qu'elle s'était concertée avec M. de Florac pour faire avorter son mariage en excitant la jalousie de Florinde, il murmura d'une voix rauque :

— Si j'en étais bien sûr?...

— Que vous arrive-t-il donc, s'écria Émilie effrayée? vous avez failli me casser le bras.

Le jeune homme ne répondit rien; sa maîtresse continua :

— Rentrons, je vous prie... vous me faites peur, je suis mal à mon aise.

— Ne plus se montrer, pensa Octave, c'eût été fuir, c'eût été s'avouer coupable et confirmer les soupçons de Florinde. Mieux valait reparaître dans sa loge à côté d'Émilie ; cette audace pouvait passer pour de l'innocence et faire supposer à la jeune héritière qu'il accomplissait seulement un de ces actes de galanteries qu'une femme du monde se croit le droit de réclamer, et auxquels la politesse défend de se soustraire.

Poussé par ce motif, il entraîna donc de nouveau Émilie dans sa loge, malgré ses résistances, et affecta à son égard des manières beaucoup plus polies, quoique très-réservées. En un mot, il joua de son mieux le rôle d'un homme bien élevé accompagnant au spectacle une amie de sa mère. A plusieurs reprises, pendant la représentation, il jeta même les yeux sur Florinde comme pour la prendre à témoin qu'il n'avait pas à rougir

de sa présence aux côtés de sa compagne. Chaque fois qu'il se tourna vers la jeune fille, il la retrouva calme et impassible, fidèle à la même attitude, et suivant en apparence avec beaucoup d'intérêt les mouvemens des danseurs.

A la fin du premier acte, cependant, il rencontra un instant ses regards; mais quoique la riche héritière l'eut évidemment remarqué, elle ne trahit ni trouble ni dépit, et faisant glisser sur lui le rayon de ses yeux comme sur un inconnu, sans s'y arrêter plus long-temps, elle retomba aussitôt dans sa majestueuse immobilité.

Pourquoi madame Durocher n'avait-elle pas accompagné sa fille?

Elle avait prétexté une indisposition pour se dispenser d'accepter une place dans la loge que M. de Florac avait offerte à son mari; mais loin de se mettre au lit comme

elle l'avait annoncé, elle s'était habillée aussitôt après le départ de sa famille, et montant dans un fiacre, s'était fait descendre dans une rue solitaire du faubourg Poissonnière, en face d'une maison d'assez honnête apparence.

Tandis que les événemens que nous venons de rapporter se passaient à l'Opéra, à demi-renversée sur le sopha d'un petit salon, le front enterré dans ses deux mains, elle sanglotait et pleurait en face d'un homme qui la contemplait avec un sourire diabolique.

— Mais cela est impossible, s'écria-t-elle tout-à-coup en relevant la tête; vous ne m'avez menacée que pour m'effrayer, pour vous assurer si j'étais sincère; mais vous n'aurez pas la barbarie de tenir vos menaces.

— Je ne tiens pas à vous perdre, madame... et vous êtes parfaitement libre de jouir en paix de l'estime du monde et de votre famille: il vous est facile de me fermer

la bouche; vous connaissez mes conditions...

— Mais j'ai déjà vendu tous mes bijoux, au risque d'éveiller les soupçons de M. Durocher; il ne me reste plus rien, absolument rien.

— Votre mari est millionnaire. Quelques billets de mille francs ne lui coûtent pas plus qu'une goutte d'eau à la mer.

— J'ai déjà tari depuis long-temps la somme qu'il m'alloue.

— Vous pouvez lui demander un crédit supplémentaire.

— Je l'ai déjà fait si souvent qu'hier encore j'ai essuyé un refus.

— Il faut vous passer de son consentement.

— Que me conseillez-vous là, monsieur?

— Vous êtes libre d'agir à votre guise, mais de mon côté j'agirai à la mienne; chacun pour soi, madame. Vos actions vous appartiennent, mon secret est ma propriété.

Je vous propose de vous le vendre ; si vous refusez, je reste maître d'en disposer comme bon me semblera...

— Mais c'est une infamie ! Dieu vous entend, monsieur.

— Il a trop à faire, Madame...

— Non, je n'ai pas le droit de l'invoquer : il endurcit votre cœur, pour me punir de mon crime. Oh ! je suis bien malheureuse !

— Ce n'est pas lui qui vous punit... Il ne tient qu'à vous de lui voler sa vengeance.

— Mais, je vous le répète, il m'est impossible de me procurer ce que vous exigez de moi.

— Comme il vous plaira.... Alors je parlerai. — Je ne vous prends pas en traître, je joue cartes sur table.

— Votre honneur ne restera pas sourd à ma voix.

— De l'honneur. Je ne suis pas commerçant, Madame.

— Pitié! pitié! Ne me poussez pas au désespoir.

— Je vous l'ai dit, des pertes au jeu m'ont ruiné, je me trouve sans le sou. Je ne puis rien rabattre de mes conditions.

— Mais vous êtes donc un monstre. Vous n'avez donc pas de cœur.

— J'ai des créanciers à payer, Madame... Allons relevez-vous, continua M. Cattermole d'un ton patelin; je me souviens du passé, et je suis tout disposé à redevenir votre ami le plus dévoué.

— Cessez de me railler, monsieur, ne me touchez pas, vous me faites horreur.

— Je crois, Madame, que vous ferez bien d'abréger votre visite; j'aurais peur que l'émotion que vous cause ma présence ne finît par être nuisible à votre santé... Buvez ce

verre d'eau, cela vous calmera. Puis vous réfléchirez à loisir à mes conditions. Je vous donne deux jours de répit. J'attendrai jusque-là, mais il me serait impossible de patienter plus long-temps.

Quand madame Durocher rentra chez elle, elle était réellement malade ; et pendant plusieurs jours, un violent accès de fièvre la retint au lit.

— Aurais-je fait en pure perte de si beaux frais d'intimidation? se dit l'Anglais en la voyant sortir ; d'un mot je puis la clouer au pilori ; mais cela ne me servirait à rien. J'ai besoin d'argent seulement... Si cette corde là se brisait, je ne vois pas trop quelle autre je pourrais attacher à mon arc. Il faudra réfléchir et profiter des occasions.

A quelques jours de là, Octave reçut une lettre de M. Durocher, dans laquelle le banquier lui annonçait qu'il venait d'interrompre

ses soirées, et que le départ de sa femme et de sa fille le forçait à renoncer au plaisir de recevoir ses amis.

Octave, craignant que ce ne fût là un congé définitif, se présenta le lendemain à l'hôtel du père de Florinde, pour s'assurer de ses véritables intentions.

Le valet répondit que M. Durocher était sorti, et que les deux dames n'étaient pas visibles.

Une seconde et une troisième visite ayant été aussi infructueuses, le jeune homme comprit que la porte du banquier lui était désormais fermée. La jalousie avait mis Florinde d'accord avec les préventions de son père.

En entrant un soir au Café de Paris, Octave se trouva face à face de M. Cattermole.

— Avez-vous vu M. Durocher depuis quelque temps, demanda-t-il à l'Anglais?

— J'ai passé hier une partie de la soirée avec lui.

— J'ai eu moins de bonheur que vous. Je me suis présenté trois fois chez lui sans être admis. — Ces dames seraient-elles malades?

— Pas plus que moi... mais cela ne m'étonne pas qu'elles l'aient été pour vous.

— Que voulez-vous dire?

— Défiez-vous de M. de Florac, je lui ai entendu prononcer certains mots fort significatifs sur l'état délabré de votre fortune.

— Je savais bien qu'il avait dû me desservir auprès du banquier... et je le soupçonne même de me tendre un infâme guet-à-pens.

— M. Durocher m'a demandé si je ne vous avais jamais rencontré chez madame Duncan.

— On parlait donc d'elle?

— Oui, pendant l'absence des dames, M. de Florac et M. Durocher se sont entretenus un instant d'une jeune femme que vous

avez accompagnée à l'Opéra, et qui n'était autre que la belle veuve.

— Oh! je m'en vengerai, s'écria Octave en serrant les poings.

L'Anglais le contempla un instant sans mot dire, secoua la tête, passa la main sur son front, et répliqua en prenant la main de son interlocuteur :

— Il ne faut pas vous désespérer, la bataille n'est pas encore perdue.

— Je ne sais si je vous comprends bien.

— Il ne tient qu'à vous d'obtenir la main de mademoiselle Florinde.

— Je ne partage pas votre confiance.

— J'ai plus d'empire dans la maison que vous ne le supposez; je puis vous garantir un succès prompt et assuré.

— Et à quoi dois-je l'intérêt que vous semblez me témoigner?

— Je ne m'intéresse qu'à moi-même,

M. de Chatelnaux; vous pouvez donc être beaucoup plus certain que je suis un allié fidèle.

— Mais enfin que réclamez-vous pour prix de vos services?

— Une part du butin.

— Je n'ose croire à vos promesses.

— Je ne demanderai ma récompense qu'après la conclusion du mariage.

— J'accepte le marché — maintenant que faut-il faire? Parlez, je suis prêt à suivre vos conseils.

— Il faut d'abord perdre votre rival. Il a vendu son silence au ministère; lors de la dernière question, je le soupçonne de s'être faussement fait passer pour malade. Il a donc trahi son parti; de plus, il a voulu surprendre la bonne foi de ses électeurs, en annonçant dans le journal de son département qu'il avait voté contre le Cabinet, ce qui était une in-

signe fausseté. Il s'agit de le démasquer, et de rétablir les faits dans toute leur exactitude. Cela suffira pour empêcher qu'il ne soit réélu.

— J'aurai au moins le plaisir de la vengeance ; mais il n'est pas le seul obstacle à l'accomplissement de mes vœux.

— Je me charge de renverser les autres, comptez sur moi ! J'ai des intelligences dans la place, vous épouserez la riche héritière.

Sur ce, M. Cattermole prit le bras d'Octave et sortit.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

La Ferté-sous-Jouarre. — Imprimerie de GUÉDON.